BOSTON
MEDICAL LIBRARY
8 THE FENWAY.

MALADIES

ET

FACULTÉS DIVERSES

DES

MYSTIQUES

PAR

M. LE DOCTEUR CHARBONNIER,
de Bruxelles.

126

Extrait des *Mémoires couronnés et autres Mémoires* publiés par l'Académie royale de médecine de Belgique.

BRUXELLES,
LIBRAIRIE DE HENRI MANCEAUX,
IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE DE BELGIQUE
Rue des Trois-Têtes, 8 (Montagne de la Cour).

1875

9930

BOSTON MEDICAL
FEB 10 12
LIB.

19.G.5.

BOSTON MEDICAL
FEB 19 1912
LIBRARY

LEFEBVRE, WARLOMONT ET CHARBONNIER

DEVANT

L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE DE BELGIQUE

Monsieur Lefebvre,

Je m'empresse de vous envoyer, sous forme épistolaire, les observations qui m'ont été suggérées par les paroles que vous avez prononcées dans la séance du 26 juin ; sous cette forme, l'attaque plus directe nécessite une réponse. Comme vous n'avez jamais manqué d'être courtois envers vos adversaires, je le serai, mais sans vous ménager la vérité.

J'envoie cette lettre à tous les journaux médicaux et politiques, et à toutes les Académies qui ont reçu votre discours. Elle servira de résumé de mon travail et des débats qui ont eu lieu à l'Académie de médecine sur Louise Lateau.

Dans le *Bulletin de l'Académie* que je reçois le 12 septembre, je lis ceci :

« Le savant collègue que vous avez chargé d'examiner les faits de Bois-d'Haine, n'a donc pas, à mon sens, donné

leur interprétation scientifique. D'autres médecins ont essayé la même tâche ; j'en citerai deux, parce que leurs travaux ont été produits dans cette enceinte.

« M. le docteur Boëns, d'abord : en retirant son Mémoire de l'ordre du jour de l'Académie, il l'a soustrait à notre discussion.

« Toutefois je ne crois pas être sévère en affirmant que les considérations auxquelles il s'est livré et les ironies qu'il m'a prodiguées ont jeté peu de lumière sur les faits de Bois-d'Haine.

« M. le docteur Charbonnier a soumis à votre appréciation un travail d'un caractère plus scientifique. M. Warlomont l'a examiné avec toute l'attention qu'il mérite et l'a réfuté.

« Je suis ainsi dispensé d'y revenir.

« Je maintiens donc purement et simplement les conclusions de mon Étude : la stigmatisation et les extases de Louise Lateau sont des faits réels et sincères, et la science n'a pas fourni leur interprétation physiologique (1).

Vous savez mieux que personne, que M. Warlomont n'a pas analysé mon Mémoire et par conséquent qu'il n'a pu en donner la réfutation.

Vous étiez présent à la séance du 13 juin 1875, lorsque M. Laussedat prononça ces paroles :

« Je demande donc que l'Académie ne continue pas la discussion sur cette partie du Rapport qui touche à une question qui n'était qu'accessoire dans le Mémoire soumis à l'examen de la Commission et je demande surtout que, vu les graves et multiples questions qui sont posées dans le travail de M. Charbonnier, *analysé imparfaitement*, bien

(1) *Bulletin de l'Académie*, tome IX, nos 6 et 7, p. 688 et 689.

que loyalement (1), l'Académie décide, dès aujourd'hui, qu'elle ne continuera pas la discussion sur le terrain où on l'a porté et que le travail de M. Charbonnier sera imprimé; ce document scientifique d'une haute importance fournissant la matière qui convient à nos discussions. »

Vous avez également entendu les paroles de M. Crocq, dans la même séance :

« Messieurs, comme vous l'a dit M. Laussedat, le travail de M. Warlomont n'est pas tout à fait un rapport; c'est plutôt un travail original. En effet, que devait faire M. Warlomont ou plutôt la Commission dont il est l'organe? *Cette Commission devait nous dire ce qu'est le Mémoire de M. Charbonnier; elle devait l'analyser, nous mettre à même de l'apprécier, de juger les idées de l'auteur. Au lieu de cela,* M. Warlomont a cru devoir, *ex professo*, étudier le fait (2).

. . . . . .

« Mais je répète avec M. Laussedat, ce n'est pas là un rapport, *c'est un travail original.* »

Vous n'ignorez pas que l'Académie, à l'unanimité, se ralliant à l'opinion de MM. Crocq et Laussedat, infligea à M. Warlomont un affront comme n'en a jamais reçu un rapporteur dans aucune assemblée du monde; car l'*Académie sans discuter le rapport émit un vote unanime contraire aux conclusions de ce pseudo-rapport.*

Comment un homme de votre valeur peut-il s'abriter derrière M. Warlomont et peut-il invoquer une réfutation qu'il sait n'avoir pas été faite, et l'invoquer devant l'Académie entière qui a déclaré le contraire !

(1) Nous verrons plus bas si loyalement peut être maintenu. (*Note de l'auteur.*)

(2) De Bois-d'Haine, bien entendu. (*Note de l'auteur.*)

Cette allégation si peu conforme à la vérité en ce qui me concerne, je ne la relèverais pas si vous n'en tiriez parti pour maintenir les conclusions de *votre Étude*, et si je ne vous avais averti deux fois moi-même en février et en mars 1875 que M. Warlomont, pour toute analyse, s'était borné à donner le titre des chapitres de mon Mémoire ; voici comme il s'exprimait pour en rendre compte à l'Académie :

« Examen critique de l'Étude médicale sur Louise Lateau, par M. Lefebvre ;

« Citations d'Esquirol, etc. »

Et M. Warlomont se justifiait de ne pas accomplir mieux ses devoirs de rapporteur en disant : ces chapitres figurent à titre de documents.

En avez-vous entendu davantage?

La partie de mon livre qui vous concerne est très-sévère, je le sais, et ne tend à rien moins qu'à enlever à votre livre sur Louise Lateau, toute valeur morale autant que scientifique parce que j'ai démontré que les erreurs qu'il contient sont volontaires.

M. Warlomont a lu cette démonstration et l'a laissée subsister tout entière *sans en dire un mot à l'Académie.*

Vous, aujourd'hui, venant dire à l'Académie qu'il l'a réfutée, quand cela n'est pas vrai, lui, vous entendant le dire, quand il sait ne pas l'avoir fait, ce sont de ces positions auprès desquelles pour moi, celle de Prométhée est enviable. Vous avez endossé tous deux la robe de Nessus.

Vous prétendez que M. Labis, en vous commettant le soin d'examiner les faits de Bois-d'Haine, avait exprimé le désir d'*une part, que cet examen fût circonscrit à la question purement médicale ; d'autre part, qu'il fût sérieusement ap-*

profondi et qu'on ne reculât devant aucune des exigences et des sévérités de la science médicale.

J'ai démontré que vous n'aviez pas rempli sincèrement la mission qui vous avait été confiée — que vous induisiez en erreur volontairement vos corréligionnaires.

Vous établissez que les hémorrhagies stigmatiques échappent à toute interprétation physiologique parce que *les stigmatisés n'ont jamais eu d'hémorrhagie par aucune autre région du corps; tandis que les saigneurs, circonstance capitale, qui perdaient du sang par la peau en perdaient également par les muqueuses.*

J'ai démontré dans mon Mémoire (et M. Warlomont en a pris connaissance) :

1° Que tous les stigmatisés cités par vous ont eu des hémorrhagies par les muqueuses;

2° *Et que vous le saviez bien* quand vous écriviez le contraire.

Vous avez usé du même procédé pour les extatiques.

Vous passez en revue toutes les maladies que personne n'a jamais comparées avec l'extase; vous oubliez une *seule catégorie* de malades et c'est celle dans laquelle on range les extatiques.

Esquirol ne dit-il pas que les extatiques sont des *hallucinés*, et qu'entre l'extase et l'hallucination il n'y a qu'une différence de degré?

Vous affirmez que vous avez fouillé dans le domaine tout entier des sciences médicales et que vous n'avez rien trouvé, pourquoi donc cachez-vous avec le plus grand soin les hémorrhagies qui feraient des stigmatisés des hémophiliques — pourquoi cachez-vous leurs hallucinations qui les feraient reléguer dans une maison de santé?

Est-ce que M. Warlomont a dit un seul mot de cette démonstration aussi simple que complète ?

M. Warlomont, en cachant avec soin vos erreurs vous a exposé, au lieu de les reconnaître, à en commettre de plus graves si c'était possible.

Toute votre argumentation repose sur ce fait que Louise Lateau jouit de la santé lors de l'apparition des stigmates et des extases. M. Warlomont abonde dans votre sens en disant que Louise Lateau, bien loin d'être malade de 8 à 18 ans, a joui d'une bonne santé et qu'elle a vécu et mangé comme tout le monde, et qu'ainsi elle ne peut rentrer dans le cadre du docteur Charbonnier, qui veut qu'à cette époque de 18 ans elle était malade de par son régime débilitant.

J'ai prévenu l'Académie et vous-même à deux reprises, que vous vous empareriez de cette phrase de M. Warlomont, et que vous commettriez une maladresse en le faisant parce qu'elle renferme un mensonge.

Voyez, M. Lefebvre, comme j'ai été prophète.

Réponse de M. Lefebvre, le 26 juin et le 29 mai (*Bulletin de l'Académie*, nos 5, 6 et 7, p. 615 et 688), à M. Warlomont.

« Quant aux misères et aux privations supportées par la jeune personne, je me borne à cette remarque qui appartient à M. Warlomont lui-même : dans la période de 8 à 18 ans, Louise a vécu et mangé à peu près comme tout le monde.

« Evidemment ces productions morbides n'existaient pas au moment où le saignement stigmatique s'est produit la pre-

Protestation contre le rapport (février 1875).

Réfutation du rapport de Warlomont, par Charbonnier, envoyée à tous les académiciens.

« M. Lefebvre lui répond (p. 4).

« Louise Lateau n'était pas malade à l'apparition des stigmates ; car répondant aux allégations contraires de Charbonnier, vous affirmez que Louise Lateau, de 8 à 18 ans, a vécu et mangé à peu près comme tout le monde.

« J'affirme qu'à la date du 24 avril 1868, c'est-à-dire à la date de la première hémorrhagie

mière fois ; elles n'existent pas même aujourd'hui quoi qu'il ne me *répugnât pas d'admettre que le travail stigmatique reproduit cinquante fois par an, ait pu amener quelque dilatation des capillaires.*

stigmatique les capillaires étaient sains et le sang normal.

« La dilatation des capillaires et l'état séreux du sang que vous constatez aujourd'hui je vous les accorde bien volontiers, parce que vous ne pouvez les invoquer contre la première hémorrhagie, et surtout parce que la théologie professe qu'une cause surnaturelle peut amener des lésions organiques. »

« Ce raisonnement que M. Lefebvre ne dédaignerait pas d'avoir trouvé et qu'il trouverait certainement, prouve que je ne me débats pas ici contre M. Warlomont. Par une maladresse incroyable, un défaut de jugement remarquable, M. le rapporteur a apporté ici en pleine Académie les preuves qui serviront plus tard à établir le miracle de Bois-d'Haine. »

Voilà ce que je vous écrivais en mars 1875, et ce que vous avez eu soin de reproduire à l'Académie dans les séances du 29 mai et du 26 juin 1875 sans me citer.

Mais vous avez commis une maladresse de vous accrocher en 1875 pour vous défendre à une phrase que dès 1873 vous saviez ne pas être vraie, dont je vous ai envoyé la réfutation complète en mars 1875, et que je vais me permettre de replacer sous vos yeux afin que tout le monde soit bien convaincu que si vous n'avez pas vu la lumière et le vrai, c'est que toujours volontairement vous les avez écartés pour accepter l'obscurité et le faux.

(Extrait des *Bulletins de l'Académie*, nos 6 et 7, p. 681, 1875. Discours de M. Lefebvre.

« L'honorable rapporteur a

Etude médicale, par M. Lefebvre, 1873.

« *A 8 ans Louise fut placée*

parfaitement raison : depuis l'âge de 8 ans jusqu'à celui de 18, où la stigmatisation s'est établie, Louise a vécu dans des fermes ou de bonnes maisons où elle partageait la nourriture saine et abondante de ses hôtes. Qu'elle ait offert de temps à autre *quelques signes de chloroses*.

« Depuis sept ans que je l'observe assidûment, je n'ai jamais constaté chez elle aucune indisposition.

durant la bonne saison, chez une vieille femme presqu'aussi pauvre que sa mère.

« Elle a fait, dans le cours de sa vie, *plusieurs maladies sérieuses* dont il est indispensable de donner ici le tableau.

« A 11 ans elle entre au service de sa grande-tante, vieille femme de 78 ans, consacrant ses journées aux devoirs du ménage *et passant souvent une partie de ses nuits à veiller sa tante infirme.*

« En 1867 (17 ans), appauvrissement du sang.

« Chlorose.

« Angine qui met ses jours en danger. — Appauvrissement du sang plus considérable. — Névralgies intenses.

« Eczéma. — Abcès.

« C'est un eczéma chronique provenant de la faiblesse. »

« En 1868, du 15 mai au 21 avril, diète absolue; hémorrhagies par la bouche; menstrues le 19; stigmates le 24 avril. »

« La question de fait prime tout ici : sur ce terrain, je suis inattaquable et je ne me laisserai pas entraîner dans les vaines discussions des hémorrhagies et de la diapédèse des globules.

« Louise Lateau était malade; elle était malade de par son régime débilitant; elle a eu des hémorrhagies par les muqueuses à l'apparition des stigmates. *Ceci est vrai; tout le reste est faux.* »

Ainsi, pour plaire à M. Warlomont, sachant qu'il ne disait pas vrai, vous avez renié votre œuvre de 1873, et vous avez ainsi commis une faute plus grave que toutes les autres.

Imbert Gourbeyre vous a imité.

Répondant à M. Warlomont qui nie les abstinences, il lui disait : Vous n'ignorez pas que le *Dictionnaire des sciences médicales* raconte plusieurs cas d'abstinences extraordinaires; mais ils présentent cette différence avec ceux des mystiques, qu'ils se rapportent *à des malades* tandis que les mystiques jouissent d'*une santé complète*, par exemple, Lidwine de Schiedam !

Et dans mon Mémoire je cite Lidwine de Schiedam qui *a été trente-trois ans alitée !* Et elle se portait bien !

Voilà comment la maladresse de M. Warlomont vous a prêté des armes. A tout ce que vous voudrez raconter de la santé de Louise Lateau et de tous les saints, M. Warlomont s'est mis dans l'impossibilité de répondre. Mais l'autorité de M. Warlomont n'a aucune valeur pour invalider les faits que j'ai extraits de votre œuvre même sur Louise Lateau.

Et M. Warlomont le pourra d'autant moins que M. Crocq a prononcé ces paroles dans la séance du 26 juin 1875, et que vous pourrez lire dans les *Bulletins de l'Académie*, n°s 6 et 7, tome IX, p. 755.

« Les phénomènes offerts par Louise Lateau, convergent tous vers un point *qui paraît leur servir de centre et en quelque sorte de pivôt.*

« *Ce point, c'est l'abstinence,* qu'elle soit d'ailleurs le résultat d'*un état pathologique ou de la volonté. M. Charbonnier a eu grandement raison d'insister sur ce fait et d'en faire la base de son œuvre.* L'abstinence appauvrit le sang, elle crée l'anémie ; *celle-ci amène l'altération des parois vasculaires qui dispose aux hémorrhagies. En même temps elle exalte le système nerveux qui sous son influence crée des*

visions, des hallucinations, des mouvements convulsifs et des actions vaso-motrices anormales.

« Ce sont les jeûnes exagérés, les carêmes multipliés qui, joints aux méditations, aux prédications et à l'inaction, ont créé dans les couvents des siècles passés tous les visionnaires, ces démonomanes et ces extatiques qu'on y rencontrait à chaque pas. . . . . .

« M. Charbonnier établit que le fait capital de l'abstinence ne s'établit pas brusquement, mais graduellement ; l'économie doit en quelque sorte s'habituer à un nouveau *modus vivendi*, elle doit contracter de nouvelles habitudes, *et tout physiologiste admettra sans peine cette proposition*.

« On comprend que procédant ainsi par gradation, on puisse aller fort loin dans cette voie, comme on le voit chez de nombreux malades atteints de gastrite chronique ou d'hystérie, qui finissent par réduire leur régime alimentaire à la plus simple expression possible.

Si je vous cite ces passages des *Bulletins de l'Académie*, c'est afin que vous ne vous retranchiez pas encore derrière M. Warlomont quand il *écrit* dans les *Bulletins de l'Académie*, n°s 6 et 7, p. 829, tome IX, à propos de ma théorie sur l'abstinence la « rêverie que vous savez et que M. Crocq vient d'exécuter à son tour. »

N'est-ce pas qu'on ne peut plus s'appuyer sur M. Warlomont?

Voyez un peu le beau thème que j'ai fourni à plusieurs académiciens : pour vous j'ai été réfuté par M. Warlomont, quand vous savez qu'il n'a pas dit un mot de mon Mémoire en ce qui touche votre théorie ; pour M. Warlomont, M. Crocq a exécuté Charbonnier et sa rêverie après qu'il a entendu les paroles précitées de M. Crocq ; il

n'est pas jusqu'à M. Boëns que vous ne puissiez invoquer, qui a retiré son mémoire pour être le premier devant le public et qui écrivait dans les journaux politiques : M. Charbonnier a été exécuté à l'Académie, par M. Warlomont.

« Voici ce que M. Boëns m'a écrit : Vous avez dû recevoir de ma part un exemplaire de ma seconde édition (Louise Lateau), la seule que je reconnaisse, la première ayant été imprimée et corrigée à la hâte pour *prendre les devants sur notre plagiaire.* 22 mai 1875. »

C'est ainsi que j'arrive le premier devant l'Académie avec un travail qui ma demandé plusieurs années d'études ; je fais une lecture en *mai 1874*, qui est le résumé de tout ce travail. M. Boëns a lu ce résumé : quatre mois après il présente un mémoire sur le même sujet, le retire, le publie pendant que M. Warlomont retient le mien pour faire un livre sur Louise Lateau et le publier sous un *faux titre.*

Mon mémoire porte pour titre : *Maladies et facultés diverses des mystiques.*

Il publie son rapport sous ce titre :

Louise Lateau. — Rapport sur la stigmatisée de Bois-d'Haine.

Louise Lateau, çà doit se vendre aussi bien qu'un tube de vaccin, tandis que maladi....., çà n'est pas marchand.

MM. Warlomont et Boëns ont mis à mon égard en pratique cette parole de l'Évangile : Le premier sera le dernier et les derniers seront les premiers.

J'ai cité les paroles de M. Crocq pour vous prouver que j'avais fait une étude sur les mystiques de toutes les nations ; votre livre et Louise Lateau qui en est l'objet étaient les moindres de mes soucis. Comme vous aviez

écrit sur les mystiques et non-seulement sur Louise Lateau, et que vous ne racontiez pas fidèlement l'histoire des saints, que vous en retranchiez constamment la partie essentielle, c'est-à-dire, *les symptômes morbides dépendant du régime débilitant*, je me suis vu forcé de rétablir les faits dans toute leur intégrité.

J'ai remarqué, comme M. Crocq l'a si bien fait valoir, qu'avant la naissance de tous les phénomènes prétendument extraordinaires, les individus préparent le terrain organique par l'abstinence pour les faire germer.

A quoi servirait de détruire le miracle de Bois-d'Haine si un autre se montrant ailleurs on doit recommencer toujours la discussion. Les miracles ressemblent à l'hydre de Lerne : j'ai voulu les détruire *tous d'un seul coup par l'abstinence.*

Et je suis heureux d'avoir rencontré l'assentiment de M. Crocq qui a dit : « M. Charbonnier a eu grandement raison de faire de l'abstinence la base de toute son œuvre. »

D'autres avant moi ont indiqué que c'est au *régime* peu azoté des Hindoux qu'il faut attribuer leur constitution *molle et nerveuse* — les castes du moyen-âge — les hallucinés des couvents. J'en suis arrivé à conclure que si l'*origine des idées* pouvait être rapportée à une cause en dehors de l'organisme (ce dont je doute) en tous cas la nature des idées ne peut dépendre que du *régime seul :* Tout homme, quel qu'il soit, qui se soumettra à l'abstinence, deviendra halluciné, tout comme le buveur est atteint d'alcoolisme fatalement.

La nature des idées dépend donc des proportions d'azote, d'oxygène, et de carbone qui composent notre alimentation et notre organisme.

Vous avez une foule de fausses maximes, comme celle-ci par exemple : « L'homme est ami du merveilleux. » Non. *L'homme aime à connaître ;* et plus le champ de ses connaissances s'élargit, plus il désire étendre son horizon.

J'ai relevé cette phrase parce qu'elle me permet de vous signaler la différence entre un mystique qui ne pense plus que par la foi et celui qui s'appuie sur la raison : l'homme de foi, l'ignorant, l'ami du merveilleux *crée des êtres, des agents pour expliquer les phénomènes* qui se passent en lui ; l'homme de raison cherche les causes et les trouve dans des qualités ou des modifications de l'organisme. Autrefois l'électricité, la lumière, la chaleur étaient des agents, aujourd'hui ce sont des qualités de la matière.

L'homme raisonnable laisse subsister l'autonomie personnelle, l'autre la supprime au profit d'un étranger, *Dieu ou le diable.* Rappelez-vous, Monsieur, toujours cette parole de Ste-Thérèse :

Peut être Dieu, peut-être le diable m'inspira cette résolution.

Voilà où l'on en arrive avec le système que vous soutenez.

Le mystique s'est réellement *aliéné* au physique et au moral. Il n'est plus *lui*, il n'est plus un homme puisqu'il n'est plus *doué de raison*; il n'est plus un homme puisqu'il se détermine par ses *visions*, et non par l'*expérience de ses sens naturels.*

A l'homme raisonnable on peut appliquer ce principe : *Nil in intellectû quod non prius in sensu.* Il raisonne d'après des faits et s'appuie sur leur observation.

Le mystique ne *voit* que par son œil *intérieur ;* il ne croit qu'à *ses hallucinations* car la théologie professe *que les visions des sens naturels n'ont aucune valeur ;* de lui on doit dire : *Nil in sensû nisi quod in intellectû.*

N'avais-je pas raison de vous dire que M. Warlomont n'avait donné aucune idée de mon travail?

M. Warlomont qui vous porte un immense intérêt et qui tient à votre sincérité, a lu dans mon mémoire tous les compléments de vos citations mystiques où vous passez sous silence les hémorrhagies et les hallucinations, et a conclu que j'avais fait chose inutile de réviser le dossier des mystiques.

J'ai regardé comme nécessaire cette révision parce que j'ai craint que l'Épiscopat ne prenne une décision en s'appuyant sur vos erreurs. Franchement, n'ai-je pas plus de droit à votre estime en rectifiant vos erreurs que celui qui vous a engagé à y persévérer?

On vous a prié bien souvent d'élucider la question de l'abstinence de Louise Lateau : vous ne le pouvez plus.

Lorsque vous écrivez :

« D'après les témoignages les plus graves, Louise Lateau depuis dix-huit mois, vit dans une abstinence complète sans que cette privation de toute nourriture ait produit aucun amaigrissement et ait modifié en rien sa santé qui reste très-bonne. *Ce phénomène plus extraordinaire encore que les stigmates et les extases* devra pour revêtir le caractère d'authenticité scientifique, être soumis à des épreuves analogues à celles qu'ont subi les autres faits dans ce livre. »

Voilà quatre ans que vous avez appris par des témoignages qui pour vous sont les plus graves, et qui par conséquent ont fait impression sur vous — voilà quatre ans qu'un phénomène plus extraordinaire que d'autres phénomènes surnaturels se passe — et vous n'avez pas pris le temps de l'examiner. Vous n'êtes guère curieux.

Si vous vous plaignez de M. Boëns, que direz-vous de

M. Warlomont qui ne m'a copié que pour me dénaturer.

Partout dans mon livre je fais usage de cette argumentation :

« L'hallucination est un symptôme morbide, tous les *saints* ont eu des hallucinations, donc tous les *saints* sont malades.

« Gœrres, l'auteur mystique par excellence, fait un raisonnement singulier : il nous raconte toutes les maladies des mystiques ; *il nous fait voir que pas un seul n'a joui de la santé*, et dans le chap. XII, 2e volume, il débute ainsi : « Toute vision reposant sur un fond vrai et survenant au milieu d'*une vie bien réglée a réellement quelque chose d'objectif et de réel.* »

« Eh quoi ! est-ce une vie bien réglée celle que nous avons esquissée d'après lui ? Et M. Lefebvre n'a-t-il pas versé dans la même erreur, etc. »

Croiriez-vous, M. Lefebvre, que M. Warlomont m'attribue la paternité des paroles que je relève dans Gœrres pour signaler l'énorme contradiction qu'il commet.

Mais pourquoi m'étonner de ces procédés, lorsqu'il les emploie envers vous, envers Maury et envers Virchow.

Envers vous lorsqu'il vous fait dire :

1° Le sang chez Louise Lateau s'échappe sans rupture des vaisseaux ;

2° Le sang chez Louise Lateau ne peut s'échapper sans rupture des vaisseaux.

Envers Maury, lorsqu'il vous donne raison quand vous dites que Maury a fait un récit fantaisiste de la stigmatisation de François d'Assise, tandis que le récit de Maury est de la plus grande exactitude.

Envers Virchow, lorsqu'il applique aux stigmates le fameux dilemme.

Virchow a dit que l'abstinence *avec la santé* était une supercherie ou un miracle, exactement ce que je soutiens.

Je termine et me résume.

Autrefois l'on bâtissait le surnaturel sur l'ignorance; aujourd'hui on l'édifie sur le mensonge.

J'ai l'honneur, etc.

CHARBONNIER.

Bruxelles, le 15 septembre 1875.

MALADIES

ET

FACULTÉS DIVERSES

des

MYSTIQUES

INTRODUCTION.

Quand nous nous trouvons en présence d'un phénomène nous ne pouvons dire que ceci : je comprends ou je ne comprends pas. Notre raison n'a rien à nier ni à affirmer, lorsque notre intelligence ignore. Si, ne pouvant expliquer un fait, nous affirmons qu'il est surnaturel, nous parlons au hasard, comme les aveugles jugent des couleurs; car, par une étrange illusion, nous ne nous apercevons pas que c'est notre ignorance des causes naturelles et non pas la science qui nous fait prononcer ce jugement. Il n'appartient à personne de déclarer qu'un phénomène est surnaturel, parce que cela équivaudrait à l'énorme prétention de connaître toutes les causes naturelles et leurs effets. Au nom de la logique et de la modestie, nul ne peut émettre semblable affirmation.

Le sauvage, ne comprenant pas le mouvement céleste, le regarde comme surnaturel ; le moyen âge qui ignorait le ballonnement gazeux des hystériques, les condamnait au feu, parce que c'était surnaturel d'être plus léger que l'eau.

Si nous déclarons surnaturel le fait de s'élever en l'air,

nous raisonnons exactement comme le sauvage et l'exorciste du moyen âge. Il n'est pas une seule branche de nos connaissances où nous ne soyions dans la position de ces derniers, pour un point ou pour l'autre. Pénétrés de la vérité que nous sommes bien loin de tout connaître, par une étrange aberration, par un oubli complet de la logique, nous raisonnons comme si nous connaissions tout. La suffisance de l'ignorance est le fondement du surnaturel dans les sciences d'observation. Les anciens étaient bien plus logiques de ne pas soumettre les faits au tribunal de la raison. *Credo quia absurdum*, disait Augustin. Nous n'avons pas à contester avec ceux qui croient à l'absurde. Nous ne voulons entamer aucune discussion, ni métaphysique, ni théologique, mais bien nous renfermer exclusivement vis-à-vis de l'Académie de médecine dans l'étude de faits physiologiques et pathologiques, et quand il s'en présentera que nous ne pourrons expliquer, nous ne serons nullement embarrassé d'avouer notre ignorance, ne voulant pas suivre l'exemple de ceux qui affirment ou nient comme s'ils possédaient toute la science.

C'est donc libre de toute préoccupation que nous allons aborder les phénomènes étranges que présentent les mystiques.

Leur genre de vie qui, à première vue, semble si contraire aux lois physiologiques, les fait regarder comme des imposteurs. Les abstinences prolongées seraient une duperie.

Comment expliquer alors leurs maladies caractérisées par des névralgies multiples, des insomnies, des hallucinations, par leur maigreur squelettique, et leur terminaison dans le marasme le plus complet. Tout serait un leurre,

quand les phénomènes s'accordent si bien avec les circonstances où ils ont vécu et les passions qui les faisaient agir. Nous croyons qu'on s'est un peu pressé de déclarer que le témoignage de tant de milliers d'individus devait être rejeté, sous prétexte qu'il n'est pas d'accord avec la physiologie.

Il y a quelques années seulement qu'on déclarait les aérolithes matériellement impossibles, malgré l'autorité de nombreux témoignages. Je me demandais pourquoi tant de milliers d'individus, chez des peuples qui s'ignoraient, dans des religions qui se détestent et s'abhorrent, se seraient tous donné le mot pour nous tromper.

Cette remarque ne manque pas de valeur, puisque d'ordinaire on en attribue une considérable à l'assentiment général.

Si une défiance instinctive et bien légitime nous éloigne de ceux qui prétendent accomplir quelque chose de merveilleux, elle doit disparaître pour juger ceux qui, opérant les mêmes phénomènes extraordinaires que les premiers, leur attribuent des causes naturelles.

En fouillant la vie des mystiques, je vis clairement qu'ils avaient tous été malades, depuis François d'Assise, jusqu'à Louise Lateau et Bernadette Souberous, la visionnaire de Lourdes.

Leurs maladies doivent se ressembler par quelque côté obscur, car ils se plaignent unanimement de n'avoir pas été compris plus par leurs médecins que par leurs confesseurs.

Ce double mystère physiologique et moral qui couvre tant de vies restées dans l'ombre, qui pourra le dissiper ?

Dès l'instant qu'il fut bien établi pour moi que j'avais affaire à des malades, et à des malades incompris, je cherchai partout, recueillant avec la plus vive satisfaction les plus faibles rayons de lumière. J'ai vécu six ans au milieu des mystiques, écoutant les chaudes aspirations de ces cœurs ulcérés par l'amour, leurs tristesses qui sont nos joies et leurs joies qui sont nos tristesses ; analysant toutes leurs douleurs et tâchant de tout rapporter à une cause unique. Sans m'inquiéter de l'estampille dont on a gratifié ces personnages intéressants, je fus réellement frappé d'entendre sortir de leur poitrine ce cri unanime qui, du fond de l'Inde, il y a des milliers d'années, partait pour arriver jusqu'à Swedenborg et à Louise Lateau : ne mange pas tant, si tu veux devenir extatique. Ce cri n'était-il qu'un mot vide de sens? Quand l'immortel Laotseu prononce de sa voix si grave et si autorisée ces paroles remarquables : l'homme sage se dégage de son corps et son corps se conserve, doit-on n'y attacher qu'un sens figuré lorsque nous voyons les Hindoux les mettre en pratique, et que nous ne pourrions expliquer autrement leur nature molle et nerveuse, leurs extases et leurs hallucinations? D'un autre côté, ces abstinences prolongées, il me répugnait de les admettre, parce qu'elles sont formellement contredites par les expériences de Chossat, sur l'inanition et de Lavoisier, sur la respiration. J'en étais attristé d'autant plus que l'abstinence, *plus ou moins complète*, me paraissait être le point de départ de tous les autres phénomènes, la clef de voûte qui soutient tout l'édifice mystique.

Malgré donc ma répugnance, pénétré que toute la question était là, j'étudiai avec le plus grand soin tout ce qui se rapportait de près ou de loin à l'abstinence, sous quel

climat et sous quelle latitude avaient vécu les mystiques, le régime qui avait précédé l'abstinence, la manière dont elle s'était établie, avec quel genre de vie elle pourrait être plus ou moins compatible, les maladies qu'elle entraîne nécessairement à sa suite. Et après avoir bien vu dans la physiologie les lois et les circonstances qui permettent de diminuer les dépenses et par conséquent les recettes, d'un autre côté les désordres et les modifications organiques que produit l'abstinence, j'appliquai ces données à la vie des mystiques, comme un cadre où elle devait entrer pour revêtir un semblant de vérité.

Je remarquai qu'au delà d'une certaine latitude, où le froid rigoureux nécessite une grande dépense de carbone, l'abstinence n'a plus lieu, qu'elle est très-rare dans les pays tempérés, plus commune à mesure qu'on s'avance au midi, et très-fréquente sous les tropiques, où la température extérieure tient lieu de carbone. L'abstinence mystique est donc subordonnée à la latitude : il y a une ligne isothermo-mystique que l'homme ne peut dépasser. Cherchant toujours, je trouvai que, parmi les mystiques, les femmes, qui naturellement mangent moins que les hommes, sont de beaucoup plus nombreuses que ceux-ci et qu'elles n'arrivent à la pratique de l'abstinence, plus ou moins complète, qu'à l'âge de la puberté, qui a une si grande influence sur l'alimentation; que l'abstinence tant soit peu remarquable est incompatible avec la règle *bien observée* des couvents, qu'elle exige la liberté et le silence de la solitude les plus absolus, le repos comtemplatif le plus complet; qu'elle a été amenée par la misère ou la maladie dès le berceau.

L'abstinence des mystiques respecte donc toutes les circonstances physiologiques qui permettent de diminuer

considérablement les pertes, et ne peut s'établir sans elles. De même elle a provoqué chez les mystiques toutes les maladies qu'elle entraîne à sa suite chez le commun des mortels.

J'avais fait, me semble-t-il, un grand pas, de circonscrire ainsi les limites de l'abstinence, de la subordonner toujours à des lois parfaitement établies et acceptées par tous. Je me disais que c'était aux partisans du surnaturel à la dégager de ces conditions, pour la rendre surnaturelle, et à démontrer qu'elle est réellement anti-physiologique, c'est-à-dire qu'elle s'est montrée *une seule fois, d'emblée, dans un organisme sain et sous un climat rigoureux.*

Mais je voulus aller plus loin. J'étudiai de très-près cet axiôme : tout animal doit prendre de la nourriture pour réparer ses pertes. Je me demandai quel partisan bien avoué du surnaturel s'était donné la peine de calculer les pertes des mystiques, et sur quels faits bien observés il s'appuie. Je fus surpris d'entendre toujours affirmer, sans le moindre examen, comme je suis surpris que les adversaires du surnaturel nient l'abstinence, sans s'être jamais donné la peine, ou même sans avoir jamais pensé à l'axiôme, que les dépenses règlent la quantité de recettes.

Pour affirmer ou pour nier, il faut d'abord examiner ; qui l'a fait?

Nous montrerons qu'il n'y a jamais eu un seul cas d'*abstinence complète, que les mystiques ont su équilibrer leurs recettes avec leurs dépenses.* Il n'est nullement nécessaire de surveiller un mystique pendant six semaines, ni un mois, ni même un jour pour constater s'il mange ou

s'il ne mange pas. Il y a un moyen bien plus simple et bien plus facile, c'est de constater la présence ou l'absence de l'acide carbonique dans l'air expiré. Notre étude s'adrsse bien plus aux partisans de la théorie physico-chimique qu'aux amateurs du merveilleux.

Nous nous trouvons en présence de deux espèces d'adversaires qui vont nous embarrasser, les uns par l'autorité du témoignage et la preuve directe de l'existence des faits *prétendûment bien observés;* les autres ne voudront accepter qu'une explication basée sur les causes physico-chimiques; et ils seront secourus dans ces prétentions par les premiers qui restreindront le plus possible l'influence des causes physiologiques, nieront même, s'il le faut, l'influence de l'âme, de l'imagination sur le corps. Leur amour n'est si grand dans l'occurrence, n'est si grand pour la théorie physico-chimique que parce qu'elle s'offre à eux avec un côté insuffisant et non pour ce qu'elle a de certain, qui a toujours fait reculer le surnaturel. Plutôt que d'affirmer bien nettement l'influence directe de l'âme sur le corps, ils préféreront professer un singulier matérialisme qui d'un côté nie des propriétés vitales à la matière organisée, et de l'autre ils feront intervenir, aux lieu et place de l'âme, un étranger pour mouvoir, diriger le corps à son gré. Cet étranger sera Dieu ou le Diable. Il n'est pas un seul mystique qui pose encore un acte de lui-même, qui ait une pensée qui ne lui soit inspirée ou donnée par autrui : ils veulent supprimer totalement l'action de l'âme sur le corps, comme l'autorité de la raison chez celui qui examine et recherche.

Les physico-chimistes oublient trop que l'homme a des passions, que l'homme qui en est dépouillé est un mythe,

et que l'homme seul vrai, le seul réel est l'homme considéré avec ses passions. Cela est tellement vrai que Longet le plus chaud partisan de cette théorie se trouve arrêté à chaque pas dans ses explications physiologiques, et qu'il ne peut se rendre compte de la chaleur humaine sans faire jouer un grand rôle aux émotions morales, aux passions et aux travaux de l'esprit.

La question de l'abstinence est la plus importante parce que comme nous l'avons dit, rien n'arrive que par elle ; elle, étant bien expliquée, il n'y a plus de surnaturel dans aucun des phénomènes physiologiques et pathologiques des mystiques : la constipation, l'anurie, l'absence de transpiration, l'insomnie, l'odeur de sainteté, la résistance au froid, l'incorruptibilité cadavérique, l'incombustibilité sont des conséquences directes de l'abstinence. C'est donc surtout pour les physico-chimistes que nous l'avons étudiée, puisque son existence est si bien démontrée pour les partisans du merveilleux.

J'ai parcouru avec la plus légitime impatience les livres mystiques de l'Inde, et je fus heureux d'y rencontrer que l'abstinence est la base de tous les autres phénomènes.

Le Baghavata Purana et le traité de la Voie et de la Vertu doivent être lus par tous ceux qui s'intéressent à ce sujet.

Pour mettre de l'ordre dans mes études, je me suis souvenu d'obéir aux quatre règles si bien formulées par Descartes ; la première de n'admettre rien qui ne soit évidemment reconnu comme tel ; la seconde de diviser pour aborder toutes les difficultés ; la troisième d'aller par gradation du simple au composé et enfin la quatrième de faire une revue générale pour embrasser tout d'un seul coup d'œil.

Il me parut que l'abstinence suffirait pour cette revue générale ; que d'un côté elle s'expliquait par les circonstances physiologiques où elle avait été pratiquée ; que de l'autre elle rendait un compte exact des phénomènes morbides, et que si on interrogeait les établissements d'aliénés, on y trouvait les mêmes phénomènes cérébraux s'accentuant et se développant sous l'action de la diète et disparaissant lorsque les fonctions nutritives se rétablissaient. Elle me parut encore être d'un grand secours dans l'étude de l'histoire naturelle ; je la chargeai de m'apprendre par quels secrets les animaux pouvaient transformer leurs organes, et je n'hésitai pas d'appliquer les règles trouvées à l'homme. J'appris que l'apparition d'un caractère ou d'une faculté ne constitue jamais un fait complétement isolé : les différents organes réagissent les uns sur les autres. C'est cette dépendance plus ou moins étroite, mais toujours réelle, des différentes parties de l'organisme que Darwin appelle corrélation de croissance, et que j'appellerai chez les mystiques, substitution des organes. Cette transformation organique est toujours réglée par la question de nourriture dont la nature et la quantité varient suivant les milieux.

L'homme peut-il comme les animaux transformer ses organes pour vivre dans des milieux différents ?

Peut-on citer un animal qui ait une nature plus cosmopolite, qui ait pu le mieux *s'assimiler* tous les climats et toutes les latitudes ? Et quand on étudie l'homme, peut-on citer un seul de ses organes qui n'ait subi des changements notables ?

Il y a des différences remarquables entre l'estomac de l'esquimeau et celui d'un hindou ; et ces variétés entraînent d'autres changements sur d'autres organes, tels que le

poumon et le cœur. Le pouvoir d'adaptation augmente à mesure qu'on monte dans la série animale, et l'homme, par sa haute intelligence, semble posséder un élément de plus pour maîtriser les influences extérieures. La force transformiste réside dans l'individu et lui appartient : le milieu n'est que l'occasion. Le besoin est l'occasion de toutes les inventions, l'instinct de conservation les trouve. Ce qui au fond nécessite un changement, c'est se procurer la nourriture par d'autres moyens que ceux auxquels on était accoutumé.

Les conditions de la nourriture changent tantôt par un mouvement lent et insensible, tantôt par l'effet de révolutions subites et radicales ; dans le premier cas, la nature permet de survivre parce que les organes ont le pouvoir de s'adapter aux nouveaux milieux ; dans le second, ils disparaissent fatalement. L'adaptation des organismes aux exigences d'une patrie nouvelle constitue toujours une opération bien délicate. Il en est bien qui succombent : les espèces éteintes le témoignent. D'autres ne sont parvenus qu'à revêtir des formes de passage sans atteindre la forme définitive, réellement adéquate au nouveau milieu. Les changements doivent avoir lieu d'une façon graduelle et insensible pour que l'organisme puisse coordonner les phénomènes qui se passent en lui, que l'organe qui ne peut plus servir qu'imparfaitement diminue insensiblement pour donner le temps à un autre de se développer, que tout serve ainsi à l'exécution d'un plan général par lequel l'harmonie de l'ensemble se maintient à travers les modifications qui, petites d'abord, deviennent les plus radicales ensuite.

Reportant ces lois de balancement des organes aux mystiques, l'histoire me dit que pas un seul d'entre eux n'était

arrivé à ce que j'appellerais volontiers le nouvel état d'équilibre de l'abstinence, d'emblée, d'une façon brusque; que la plupart avaient succombé aux maladies produites par ce changement de vie; qu'ils avaient passé par une foule de formes de passage auxquelles le plus grand nombre s'est arrêté, telles que le régime végétal mitigé, l'alimentation réduite, l'intercalation d'un nombre de jours de jeûne plus ou moins considérable, et qu'un petit nombre, mais bien restreint, avait occupé le sommet de l'échelle sur tant de milliers qui ont essayé de l'escalader.

Ils ont comme les animaux suivi une marche lente et progressive, qui a duré plus de vingt et même plus de trente ans avant d'atteindre le but désiré, entravée par les maladies les plus cruelles et toujours les mêmes. Chez les mystiques, l'autopsie l'a constaté plusieurs fois, le tube digestif s'atrophie avec ses annexes quand l'abstinence a été pratiquée pendant très-longtemps d'une manière continue ; par la loi de balancement des organes, l'activité fonctionnelle s'est transportée à la peau et aux poumons qui s'hypertrophient. La preuve de ce double travail nous est donnée par les vomissements continuels qui témoignent que l'estomac n'a plus assez de capacité pour recevoir les aliments, puisqu'ils sont rejetés immédiatement après leur ingestion, et parce que les hémorrhagies sont fréquentes par la peau et par les poumons. Quoique l'adaptation des organes à un nouveau milieu soit toujours une opération sujette à bien des mécomptes, elle est facilitée cependant par cette circonstance : qu'il n'est pas un seul organe qui ne remplisse qu'une seule fonction. Ils sont solidaires les uns des autres, travaillant pour le salut commun sous l'œil toujours vigilant d'un seul maître, l'instinct de conservation.

Qu'un organe pour une cause ou pour l'autre ne puisse remplir convenablement ses fonctions, un autre y supplée immédiatement. Ainsi le poumon est chargé d'introduire dans le sang de l'oxygène, d'en éliminer de l'acide carbonique et de l'azote. Mais dès l'instant que le sang ne reçoit plus par la voie digestive les matériaux azotés, le poumon en fournit au sang au lieu de l'en dépouiller. Tantôt il vient en aide au rein en éliminant l'azote, maintenant il vient en aide à l'estomac en introduisant de l'azote que celui-ci, chargé de le faire, n'a pu fournir. Le rein peut aussi venir au secours du poumon pour éliminer le sucre du sang lorsque le poumon ne peut le brûler entièrement. Après l'ablation totale du rein, la muqueuse du tube digestif élimine l'urée. La peau respire comme le poumon, sécrète de l'urée comme le rein, élimine ou absorbe de l'eau suivant qu'il y en a trop ou trop peu dans le sang. Il n'est pas d'organes qui ne jouent qu'un seul rôle, et comme nous venons de le voir, ils n'ont pas besoin de revêtir la forme histologique de l'organe qu'ils remplacent pour y suppléer : quand chacun est à son poste, fonctionnant d'une manière normale, les organes ont un rôle qu'ils remplissent d'une façon spéciale ; cette division du travail n'empêche nullement les organes de faire la besogne d'autrui quand celui-ci fait défaut.

D'une manière absolue, la division du travail n'existe pas ; l'organisme est un atelier où tous les ouvriers peuvent se remplacer. Le sang qui est chargé de fournir aux tissus leur trame et leur chaleur, en puise les éléments partout ailleurs quand les organes spéciaux font défaut. Supposons que ce remplacement ait lieu fréquemment, que le poumon, par exemple, soit appelé tous les jours, à

cause de l'alimentation insuffisante ou de la diète même, à fournir de l'azote au sang, comme Regnault et Reiset l'ont démontré après Spallanzani, au bout d'un certain temps d'exercice, il pourra prendre à l'air atmosphérique une plus grande quantité d'azote que les premières fois. Le nier, c'est nier toute la physiologie. Et si le poumon en a été chargé dès la plus tendre enfance, comme cela est arrivé chez tous les mystiques, pourrons-nous refuser une grande importance à cette nouvelle fonction pulmonaire ?

Cette solidarité organique peut-elle aller jusqu'à la substitution complète? L'azote introduit peut-il remplacer le carbone? Au lieu de nier ou d'affirmer, voyons d'abord ce que produit une cause qui agit par gradation.

Si l'abstinence doit nous donner la clef de tous les phénomènes mystiques, la gradation est la grande loi à laquelle tout est soumis, par laquelle tous les changements, si légers qu'ils soient, s'accentuent, s'accumulent et constituent l'habitude, une seconde nature. L'histoire des mystiques en mains, nous montre que personne n'est arrivé à l'abstinence sans avoir observé la loi de la gradation avec la plus scrupuleuse exactitude. Pour moi, je regarde comme plus étonnant un aliéné qui d'emblée se met à la diète absolue pour un mois, qu'un mystique qui se prive beaucoup plus longtemps d'aliments, après s'y être préparé pendant vingt ou trente ans, et qui, de cette façon, a donné le temps de s'établir à la nouvelle fonction pulmonaire à mesure que disparaissait la fonction digestive.

Si, prenant un noyau de cerise, je disais à mon petit enfant, en lui montrant un cerisier, un noyau semblable a produit cet arbre, il ne me croirait pas, parce qu'il ne pourrait saisir les rapports entre deux objets qui ne se

ressemblent pas. Telle fut ma position entre les lois physiologiques et l'arbre gigantesque mystique, et je me dis comme mon bambin : nul rapport entre ces deux ordres de faits. Mais de même que le noyau a passé par une série de phénomènes, par une suite d'évolutions avant de devenir un arbre, et que, si nous y prenons garde, nous pourrons saisir tous les changements de chaque instant, qui bien qu'insignifiants, chacun pris à part, finissent par constituer un état tout différent du premier, de même j'étudiai l'arbre mystique au moment où les lois physiologiques ordinaires lui sont appliquées, et je le suivis d'un œil attentif dans toutes ses phases, dans toutes ses évolutions qui, ressemblant de moins en moins au jeu habituel dans un seul point d'abord, finissent par amener un état étrange et différent dans tous les points de l'économie, en vertu de la loi de corrélation de croissance ou de balancement des organes.

Une cause quelconque change ses effets sur l'organisme, selon le procédé ou le mode d'application. Telle cause produit la mort, quand on l'applique dans toute son intensité, d'emblée ; elle n'a aucun mauvais effet sur l'organisme, si son action se fait sentir avec méthode et lenteur, quelque loin qu'elle soit poussée. Donc si l'abstinence appliquée tout à coup, dans toute sa rigueur, d'une manière complète, chez des individus dont les organes digestifs ont largement fonctionné, tue infailliblement au bout de quelques jours, peut-on, en saine logique, lui supposer la même action, quand elle se fera avec une sage lenteur, dès la plus tendre enfance, avant que les organes digestifs n'aient fonctionné d'une manière complète, et surtout qu'elle est appliquée par le sujet lui-même et sous les auspices de son instinct de conservation ? Quelles sont donc les modi-

fications qu'elle subira comme toutes les causes physiologiques? Quelle est la loi physiologique qui ne soit éminemment variable? L'âge, le climat, la profession, le sexe, le tempérament, les travaux d'esprit, les passions, sont des influences qui modifient les fonctions et les organes.

Nous multiplierons à dessein ces exemples pour montrer que la gradation soumet tout à son empire, qu'elle règle tous les événements naturels, les organes comme les facultés, les passions et les fonctions les plus hautes de l'âme comme les simples facultés, les maladies comme la santé, les individus comme les nations et les espèces, et que le criterium par conséquent de la nature d'un événement, c'est la soumission à cette loi, la plus générale de toutes.

Les habitants des contrées méridionales (1) supportent mieux les rigueurs du froid que les habitants des pays septentrionaux. Ils ont donc acquis par le fait du climat une plus grande résistance au rayonnement. Leurs tissus ne laissent pas si facilement partir le calorique dont ils sont doués, ou bien ils sont doués d'un calorique spécifique plus élevé.

Cette aptitude à supporter le froid peut s'acquérir et se perdre tour à tour. On sait que les habitants de nos régions tempérées, acclimatés dans les pays chauds *par un séjour suffisamment prolongé*, sont moins sensibles au froid pendant les premiers temps de leur retour, et qu'après quelques années *cette insensibilité, qui va toujours en décroissant*, finit par disparaître.

Quand le refroidissement (2) au lieu d'être général n'est que partiel, la limite peut en être portée extrêmement loin, sans que la vie se trouve compromise.

(1) Longet. *Traité de physiologie*, Paris, 1861, t. Ier, p. 1128.
(2) *Ibid.*, p. 1128.

J. Hunter a soumis à la congélation des oreilles de lapin, des crêtes de coq, etc. L'application du froid, dans une expérience, fut prolongée jusqu'à ce que l'organe eût acquis la raideur d'une planche ; il dégela néanmoins, se réchauffa, s'épaissit, s'enflamma et finit par revenir à l'état normal. Mais il importe de faire observer que le retour à l'état normal n'est possible, qu'autant *que la chaleur pénètre avec une extrême lenteur dans la partie gelée*. S'il en était autrement, cette partie ne tarderait pas à être frappée de gangrène.

Le procédé graduel a donc ici plus d'*influence salutaire que la cause même*, puisqu'il la transforme à volonté en cause vivifiante ou mortelle, et qu'en attribuant l'influence à la chaleur, c'est à la manière où elle s'introduit qu'on doit seule la réserver. C'est un fait très-important dont Chossat n'a tenu aucun compte dans ses expériences. Nous verrons par la suite tous les éléments oubliés par Chossat, et qui rendent inapplicables aux mystiques les lois formulées par lui.

Boussaingault a étudié l'influence du retour de l'alimentation chez des pigeons après un jeûne prolongé (1).

Une tourterelle qui, pendant le jour et dans les circonstances normales, consommait par heure 0 gr.232 de carbone, fut mise à même, après neuf jours d'inanition, de se nourrir à discrétion ; au bout d'un jour d'alimentation, la consommation de carbone n'était que de 0 gr. 168, après trois jours, elle s'éleva à 0,206 et le cinquième, à 0,259. Mais le douzième, elle redescendit à 0,250 pour revenir *peu à peu* à la quantité initiale.

Nous aurons à revenir sur cette expérience, parce que combinée avec l'inhalation d'azote, elle jettera un grand jour sur l'abstinence.

(1) Longet. *Loc. cit.*, p. 565.

Elle fait voir qu'une fonction profondément troublée, ne se rétablit pas d'emblée, quoiqu'on procure à l'animal tous les moyens de le faire.

Pourquoi? Parce que l'organisme sous l'empire de ce trouble, de ce changement de milieu, a fonctionné différemment, c'est-à-dire que certains organes sont venus se substituer à celui qui faisait défaut; qu'ayant fonctionné, ils ont gardé la nouvelle disposition même après que l'estomac a repris ses fonctions. Le poumon a inhalé de l'azote pendant la diète, et il le fait encore un certain temps après que l'estomac fournit au sang les matériaux nécessaires.

Les effets de la raréfaction de l'air sont bien différents, selon qu'elle survient brusquement ou qu'elle procède graduellement. Nous allons de nouveau établir que la cause en elle-même n'est rien, que la manière dont l'organisme la subit, est tout; qu'il y a, par conséquent, un élément qui n'est pas dans la nature de la cause, mais qu'il se trouve, dans le sujet lui-même, la faculté de ne pas repartir d'une façon néfaste l'action des petites causes quelles qu'elles soient; qu'une cause donnée à petites doses agit de cette façon, et à hautes doses d'une façon contraire. Et si nous voulons rapporter les effets de causes semblables à une loi physique, nous les comparerons aux effets des petits mouvements, dont l'accumulation se fait au bout de quelque temps par une progression très-élevée.

Si on voulait appliquer la façon d'interprétation d'un phénomène dont s'est servi Chossat pour l'inanition, à la raréfaction de l'air, on devrait dire : nul ne peut vivre à cinq mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Que l'on transporte en ballon des centaines de milliers de personnes

à 5 à 6,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, elles ne pourront vivre dans cet air raréfié, de la même manière que si on les soumet d'emblée à une diète complète, ils périront tous au bout de peu de jours, après avoir présenté, depuis le début jusqu'à la fin, la même série de phénomènes.

Il n'est pas possible, dit Longet (1), de nier que la raréfaction de l'air et la diminution de la pression atmosphérique, quand elle survient *trop brusquement*, doive modifier assez profondément l'oxygénation pour produire des troubles plus ou moins notables de la respiration et de l'hématose : car bien évidemment, un *certain laps de temps* est toujours nécessaire pour que l'équilibre entre les gaz du sang et le gaz extérieur puisse complétement s'établir, *pour qu'aussi les mouvements plus actifs de la respiration* se mettent en harmonie avec les conditions nouvelles, de manière que le poumon absorbe dans un temps donné, à peu près la même quantité d'oxygène qu'à l'état normal. Que si la plupart des accidents mentionnés ne se produisent pas dans les ascensions en ballon, qui pourtant dépassent parfois en hauteur les ascensions sur les montagnes, c'est qu'il faut tenir grand compte des différences qu'il y a pour l'homme, entre être assis et sans mouvement dans le fond d'une nacelle d'un aréostat, et gravir à pied une montagne escarpée, comme chez les mystiques, quand ils pratiquent l'abstinence, qui se retirent dans une grotte. Dans ce dernier cas, le travail exagéré des muscles locomoteurs doit rendre très-active la consommation d'oxygène, dont les conséquences deviennent d'ailleurs d'autant plus sensibles pour l'économie que le prin-

(1) *Loc. cit.* p. 474.

cipe vivifiant est lui-même plus raréfié en raison de l'altitude du lieu.

Quoi qu'il en soit, ainsi que le prouvent l'acclimatement à des hauteurs considérables et l'observation des individus vivant les uns sur le sommet des montagnes et les autres dans la profondeur des vallées, toujours est-il que l'homme, pour supporter des variations de pressions comprises entre des limites très-étendues sans que son état statique ou dynamique en soit modifié d'une manière appréciable, doit y arriver *graduellement*. Dans la république de l'Equateur, la ville de Quito, bâtie sur le versant Est de la montagne volcanique du Pichincha et renfermant 70,000 habitants, est élevée à près de trois mille mètres (2.908) au-dessus du niveau de la mer; dans le haut Pérou, la ville de Potosi qui, au XVIIe siècle possédait 150,000 âmes, se trouve, dans sa partie la plus haute, à 4,166 mètres; au Thibet, Séba, ville qui sert de résidence à un Lama, est située à près de 5,000 mètres, c'est-à-dire à une hauteur correspondant à celle du Mont-Blanc, et à laquelle la presion barométrique a diminué de près de moitié. Et pourtant avec des diminutions aussi remarquables de la densité de l'air, il est manifeste que chez les hommes ou les animaux qui vivent habituellement dans ces différentes localités, les fonctions de la vie organique ne s'accomplissent pas plus mal que chez les habitants des plaines. Si, à chaque inspiration, l'individu qui habite la montagne introduit nécessairement moins d'oxygène dans ses poumons que ne le fait l'habitant de la plaine, il y supplée à l'aide d'inspirations plus fréquentes qui coïncident avec une plus grande accélération du pouls, et même, d'après Carl Vogt (1), avec une plus

(1) *Leçons sur l'homme.*

grande amplitude de la poitrine; de manière qu'en définitive chez l'un et chez l'autre, la même quantité d'oxygène peut se trouver absorbée dans le même temps. Puis, la tension des gaz du sang étant dans un constant équilibre avec celle de l'air ambiant, rien d'essentiel ne se trouve en effet modifié dans les conditions de cet échange gazeux entre l'organisme et l'atmosphère, qui constitue un des actes principaux de la respiration.

Ainsi, par la gradation, on s'habitue à vivre avec une respiration *essoufflée*, c'est-à-dire à respirer *normalement* comme nous *après une course* (1).

(1) M. Leroy de Méricourt, dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, à l'article : *Altitudes*, nous dit :

« Coindet ayant compté avec soin et comparé exactement le nombre des mouvements respiratoires chez les Européens et chez les indigènes du Mexique, en tenant compte des conditions individuelles (âge, taille, circonférence thoracique), a trouvé, comme moyenne générale de trois séries d'expériences sur 250 français, que le nombre d'inspirations, par minute, était de 19,36 ; sur 250 mexicains, elle était de 20,297.

« Ces chiffres recueillis avec toute l'authenticité désirable et la plus scrupuleuse précision ne permettent plus de douter que les hommes dont le séjour est fixé à 2277 m., ne respirent *plus vite* que ceux qui habitent plus bas. Ce rhythme compense, et au delà, la quantité d'oxygène qui serait en déficit, d'après M. Jourdanet, avec 16 inspirations par minute.....

« La moyenne générale des pulsations chez 250 français a été de 76,216; celle de 250 mexicains, de 80,24. M. Coindet a constaté, en outre, que le chiffre des mouvements respiratoires est dans une relation exacte avec celui des battements du pouls comme 1 est à 4, et qu'il n'y a pas d'altération des rapports entre la circulation et la respiration.....

« Le dosage de l'acide carbonique de l'air expiré, comme indicateur du degré d'énergie de l'hématose sur les hauteurs de plus de 2000 m., a montré que la moyenne de l'exhalation de ce gaz n'était pas moindre de ce qu'elle est au niveau des mers.

. . . . . .

« Il nous paraît légitime de conclure des considérations et des faits précédents, que l'habitant des plaines, *graduellement* transporté sur des altitudes de 2000 m. *et au delà*, si les conditions climatériques, autres que la pression sont, par ailleurs, favorables, arrive sans secousse dangereuse, à harmoniser ses fonctions avec l'atmosphère rarefiée qu'il y rencontre. »

Nous voyons dans ces faits la gradation : l'européen compte 16 inspirations par minute, le français acclimaté au Mexique, 19; et le mexicain presque 21.

La dernière catastrophe, où ont péri deux aéronautes, a démontré que les

La loi de balancement des organes a lieu ici, grâce à la lenteur avec laquelle ce phénomène s'est établi. Sans les Andes des Cordilières ou le Thibet, un Chossat quelconque déclarerait qu'il est impossible de vivre à cinq mille mètres, et cela parce que dans toutes les ascensions à de pareilles hauteurs on a constaté une diminution notable de l'appétit, le dégoût pour les aliments, les nausées et parfois les vomissements, l'anhélation, les palpitations, la céphalalgie, la lassitude, la prostration morale, la somnolence et les bourdonnements dans les oreilles. Et tous ces phénomènes, aussi physiologiques que ceux de l'inanition, trouveraient une explication bien facile. On ne manquerait pas de dire que le carbone des aliments ne rencontrant plus la quantité suffisante d'oxygène pour être brûlé, il est inutile que l'organisme prenne du carbone pour le laisser sans emploi, de là l'inappétence. Après quelque temps de ce malaise, le mal des montagnes survient. Il n'y aurait rien de plus logique que ce raisonnement s'il veut expliquer les ascensions brusques des montagnes ; mais il n'y aurait rien de plus illogique si on l'appliquait à l'ascension graduelle. Or, si cela est illogique pour la diminution graduelle du corps comburant, cela doit l'être pour le combustible dans les expériences de Chossat. Celui-ci a réellement dépassé dans ses conclusions ce à quoi il était autorisé par ses expériences. Elles ont établi qu'un animal soumis à la diète d'emblée doit fatalement mourir en peu de jours, soit ; mais qu'il

variations brusques de pression étaient aussi dangereuses que la rareté de l'oxygène. Nous pensons que pour visiter les hautes régions atmosphériques, il faut s'y transporter *graduellement*, et laisser la profession d'aéronautes à ceux qui vivent naturellement à 4000 ou 5000 m. au dessus du niveau de la mer.

10 juin 1875. Docteur CHARBONNIER.

n'aille pas au-delà et qu'il n'étende pas ses conclusions à ceux qui ont procédé d'une manière totalement différente.

Nous avons choisi à dessein un exemple bien frappant où l'analogie a considérablement de valeur, où Longet établit si bien l'importance de la gradation, où les phénomènes physiologiques sont si différents de ceux qui arrivent, quand l'ascension se fait d'emblée, et que par conséquent on ne peut juger de ceux-là par ceux-ci, nous l'avons choisi à dessein pour atteindre directement, dans la personne de Longet, tous les partisans de l'école physico-chimique.

Après avoir cité les expériences de Chossat, Longet ajoute : « Nous n'avons pas rapporté les cas d'abstinence prolongée pendant plusieurs jours, plusieurs semaines, plusieurs mois, plusieurs années. Nous croyons que si l'on fait la part de l'exagération, ces *cas rares se réduisent à néant.* La faim est une fonction tout *animale dans laquelle l'esprit ne joue aucun rôle ;* or, comme chez les animaux la mort arrive, ainsi que nous l'avons vu, fatalement en assez peu de jours dans les cas d'inanition, il nous paraît impossible qu'il en soit autrement chez l'homme » (1). Chez l'homme sain mis à la diète complète d'emblée, oui ; mais encore une fois pour être logique, n'allez pas au-delà, puisque vos expériences n'ont constaté que cela.

Non, les expériences de Chossat n'autorisent pas la finale de Longet, quand même il serait vrai que l'esprit ne joue aucun rôle dans la faim, ce qui est évidemment absurde, comme nous le démontrerons au chapitre spécialement consacré à l'abstinence, les effets de l'abstinence sont diffé-

(1) *Loc. cit.*, t. Ier, p. 31.

rents suivant qu'elle s'établit d'emblée ou progressivement et par maladie.

On peut donc affirmer que les Américains sur les Andes et les Asiatiques au Thibet sont parvenus à des altitudes aussi considérables, après des stations à différentes hauteurs, et c'est réellement le cas pour eux de dire qu'ils se sont élevés par gradation. Les changements survenus dans leur poitrine, ont nécessité ceux du cœur et partant ont retenti sur le tube digestif. Carl Vogt, dans ses *Leçons sur l'homme,* nie le rapport entre l'amplitude de la poitrine et la raréfaction de l'air, parce que la même augmentation de la poitrine existe chez les Esquimaux qui cependant respirent un air d'une grande densité. Il commet une grande erreur. Les Esquimaux doivent manger des quantités excessives de carbone qui, pour être brûlé, doit rencontrer des quantités proportionnelles d'oxygène.

Aussi les Européens, malgré leur désir de combattre le froid d'une manière aussi efficace que les Esquimaux, ne parviennent qu'au bout de quelques années à trouver bon leur régime fortement carboné, alors que leur poitrine peut absorber la quantité d'oxygène voulue par la quantité de carbone introduit au moyen des aliments.

La même loi qui force à établir des stations et des haltes plus ou moins longues pour vivre dans de si faibles pressions barométriques, exige également de faire des stations intermédiaires sous des latitudes toujours plus chaudes, si l'on veut habiter les tropiques sans inconvénients.

Tout le monde sait que les nègres n'éprouvent aucune difficulté pour s'acclimater aux tropiques américains, tandis que ces tropiques sont très-meurtriers pour les Européens. Les Anglais ont diminué sensiblement la mortalité de leurs

régiments indiens, depuis qu'ils les font séjourner toute une année à Gibraltar, avant de les expédier à Calcutta (1).

La même loi se retrouve dans les maladies. Elles ont leur période d'incubation, leurs prodrômes et leur période d'augment. Il en est qui sont très-remarquables sous ce rapport, comme la paralysie musculaire progressive, l'appauvrissement du sang et la susceptibilité nerveuse qui marchent lentement, mais avec des progrès continus et qui ne se guérissent jamais qu'avec la même lenteur qu'elles ont mise à se produire.

Les maladies mentales sont aussi dignes d'être notées sous ce rapport. De la situation la plus calme, dit Esquirol, on s'élève *par des nuances insensibles* à la passion la plus violente jusqu'à la manie la plus furieuse ou à la mélancolie la plus profonde. Elles ont en outre cela de particulier qu'elles ont été précédées par des altérations dans les fonctions, *altérations qui remontaient souvent à la première enfance.* Les phénomènes étranges qu'on remarque chez l'homme en dehors de ces folies, commencent également par un début insignifiant, croissent, éclatent *en apparence, tout d'un coup*, avec le plus grand développement et reconnaissent aussi, pour point de départ, une altération des fonctions qui existait dès la plus tendre enfance.

Ainsi l'abstinence s'est toujours établie non pas d'emblée, mais après vingt ans ou même plus, d'un exercice continu, chez les Européens comme chez les Hindoux, mais cependant plus facilement chez ceux-ci.

Les hallucinations chez les mystiques suivent le même procédé. Après vingt années d'efforts de représentation, de dialogues continuels avec Jésus-Christ, dans sa sainte huma-

(1) *Revue britannique.* Année 1842

nité, Sainte Thérèse parvint d'abord à voir la main de Jésus-Christ; quelque temps après, elle put voir son visage et longtemps après, elle put contempler son humanité tout entière.

Bernadette Souberous, la visionnaire de Lourdes, eut des entretiens avec la Vierge pendant douze ans, dans la solitude, pendant qu'elle gardait les troupeaux, avant d'avoir ses visions.

Louise Lateau se représenta, pendant au moins dix ans, le drame du Golgotha, avant d'avoir ses extases.

« Les hallucinations, dit Esquirol (1), sont les effets de la *répétition* volontaire ou forcée des mêmes mouvements du cerveau, *souvent et nécessairement répétés.* » L'habitude rend faciles et même *involontaires* ces mouvements, de manière que ce n'est pas un argument sérieux à invoquer pour le surnaturel de l'extase, *que la passivité du sujet*, comme on le fait communément. Et quand Ste Thérèse nous raconte que d'abord elle voyait Jésus-Christ d'une manière confuse, puis incomplète, puis complète; qu'ensuite elle l'entendit, qu'elle se fiança et qu'enfin elle l'épousa, n'a-t-elle pas servi de modèle à Esquirol lui-même quand il nous dit : « Quelquefois au début de la maladie (2), les hallucinations sont *fugaces et confuses;* avec les *progrès* du mal elles deviennent aussi distinctes, aussi complètes que les sensations actuelles. » Louise Lateau, avant d'avoir ses hallucinations complètes, en avaient eu de fugaces et de passagères, mal définies (3).

Les hallucinations sont le partage des esprits faibles.

(1) Esquirol, *Traité des maladies mentales;* Paris, 1838, t. Ier, p. 98.
(2) *Loc. cit.*, p. 99.
(3) Lefebvre, *Étude médicale sur Louise Lateau*, Louvain, 1873, p. 39.

Les extases apparaissent de la même manière, après de nombreuses altérations organiques. Ainsi chez Louise Lateau, c'est après dix-huit années de maladies, de diètes forcées et prolongées, d'hémorrhagies, qu'on les voit survenir, et chez Bernadette Souberous, après quatorze années de privations et de souffrances.

La stigmatisation reconnaît aussi la préparation graduée. Dans l'immense majorité des cas, les stigmates se montrent d'abord à un endroit, quelques temps après ils apparaissent aussi à un autre endroit. Ils sont fatalement précédés de la diète, d'un long exercice moral roulant sur un objet unique et de douleurs névralgiques existant depuis longtemps. Souvent, comme chez Colette, de Gand, et Lidwine, de Schiedam, tout se borne là et il y a des hémorrhagies par la bouche. D'autres chez qui ils n'arrivaient pas assez vite, en ont fabriqué, comme la bienheureuse Eustachie et Marie Alacoque; chez d'autres ils étaient précédés ou accompagnés d'hématidrose; d'autres, comme Jeanne de Jésus-Marie, quoique M. Lefebvre, qui la cite, n'en dise pas un mot, avaient des hémorrhagies des muqueuses très-abondantes, tandis que le saignement stigmatique était insignifiant; d'autres encore, comme Louise Lateau, mais surtout comme Marie de Moërl, dont parle également M. Lefebvre, mais sans les mentionner, ont eu des hémorrhagies sans nombre, à cinq ans, à neuf ans et de dix-huit à dix-neuf ans, presque toute une année, avant d'être stigmatisées. Enfin d'autres, comme Véronique Giuliani, avaient une maladie du cœur et des hémorrhagies par la muqueuse oculaire.

Nous croyons avoir démontré que le *modus faciendi* a seul de l'importance dans l'évolution des phénomènes puis-

qu'il change complétement les effets d'une cause, et nous avons donné assez de développement à la loi de la gradation pour rendre légitime l'application que nous comptons en faire dans l'appréciation des faits mystiques.

Les mystiques ont présenté une foule de facultés diverses assez extraordinaires qui ont été regardées comme surnaturelles et qu'on retrouve, ou chez des animaux, ou chez d'autres hommes, tout aussi développées.

L'instinct de conservation réside dans tous les êtres et y remplit le même rôle. Il a son siége dans les tissus, plus que dans le système nerveux. Nous voyons chez les animaux inférieurs des êtres qui se nourrissent, mangent, boivent et n'ont pas d'estomac, qui se meuvent et n'ont point de muscles, qui sentent et n'ont point de nerfs, qui voient sans yeux et qui entendent sans oreilles.

L'aptitude à une chose appartient à tout ce qui est organisé et non à un organe spécial.

Ces animaux qui exécutent des choses si *différentes* par le *même* tissu me rendent compte de divers états qui existent encore chez des animaux supérieurs et même chez l'homme, tels que de voir ou d'entendre par des points du corps autres que ceux qui sont organisés pour cela.

Ces êtres inférieurs sont les représentants, quant à la façon dont il se nourrissent, des éléments moléculaires de nos tissus, où tout se fait par les mêmes lois endosmotiques et avec pouvoir électif. L'infusoire, grâce à ce pouvoir électif, peut changer de milieu et modifier ses organes. Ce pouvoir n'est autre que la volonté s'exerçant sur les milieux et adaptant les organes pour nourrir l'animal dans ces nouvelles circonstances. La plante est fixe, semble-t-il, mais ses racines peuvent prendre la direction, par élection égale-

ment, du côté où se trouve la nourriture. Il n'est donc pas nécessaire qu'il y ait un système nerveux ou un cerveau quelconque pour que la liberté et la volonté existent : l'instinct de conservation repose sur cette élection qui appartient aux tissus, comme le pouvoir de prendre et de rejeter.

L'emmagasinement est un fait général de conservation qui se montre chez tous les animaux à l'état de liberté. Il se voit chez la plante, chez l'oiseau migrateur, comme chez le dromadaire, chez l'hibernant.

Quand l'oiseau migrateur s'aperçoit que l'hiver est proche, il prend sa volée par un doux vent du midi ; jamais il ne s'embarque avec le vent du nord. La brise du midi lui fait perdre peu de chaleur et lui permet de trouver l'insecte qui, lui aussi, profite encore des derniers rayons du soleil qui fait dilater la molécule inorganique. L'instinct de conservation apparaît ici sous forme de faculté d'orientation. La frégate qui s'éloigne à deux cents lieues des côtes planant au-dessus de vagues uniformes, possède cette faculté au plus haut point, puisqu'elle la met en pratique tous les jours ; le pigeon voyageur la possède aussi, et même à volonté également. Elle ne dépend plus de l'approche de l'hiver ou du printemps ; il la produit en tous temps.

Cette faculté de s'orienter, si étonnante par sa puissance, n'est pas limitée aux oiseaux migrateurs, presque tous les animaux la possèdent, et l'homme lui-même, quand les conditions où il se trouve placé l'exigent. Plusieurs poissons de mer remontent les rivières pour y venir déposer leurs œufs et y reviennent toujours au même endroit. Milne-Edwards raconte les expériences faites à Rouen avec douze petits saumons auxquels on avait placé un anneau

pour les reconnaître ; l'année suivante on repêcha au même endroit cinq saumons et l'autre année six ; un seul manquait au rendez-vous. Les chiens la possèdent également : ils reviennent d'assez loin, après avoir été transportés soit en chemin de fer, soit en voiture, par conséquent sans que leur mémoire ou l'odorat puisse agir pour leur faire reconnaître leur chemin.

Mais où cela est le plus surprenant, parce que l'animal exerce peu cette faculté, c'est chez le chat. L'animal casanier par excellence, qui ne s'écarte pas du domicile, qui sait bien peu de chose de ce qu'il y a au-delà de cinq cents mètres de son habitation, enfermé dans un panier et transporté le soir à plusieurs lieues de son domicile, le chat peut retrouver son gîte.

Les expériences faites en Angleterre avec des crabes, ont montré ces animaux retournant toujours à la mer, quoiqu'ils en fussent séparés par de grandes distances.

L'homme des savanes, l'habitant du désert avec l'uniformité devant lui, comme la frégate au-dessus des vagues toujours les mêmes, sait retrouver son chemin de lui-même ; il a l'instinct du désert qu'il connaît à la manière des oiseaux, le chemin des airs, sans s'appuyer sur la moindre notion astronomique. Si cette faculté ne se perd même pas totalement chez des animaux qui habituellement s'en passent, comme le chat ou le chien, l'homme, quoique civilisé, peut très-bien la posséder. Il est des individus qui, placés dans une immense forêt s'y retrouvent fort bien sans qu'ils puissent expliquer eux-mêmes le pourquoi.

Si donc cette faculté a existé chez tel ou tel père du désert, je n'ai nullement besoin d'invoquer le surnaturel, attendu que cette faculté est assez commune chez le sau-

vage des savanes où elle remplace nos routes et nos poteaux indicateurs, et chez les animaux où elle arrive à son maximum d'intensité à cause, pour certains, de la grande difficulté de se procurer de la nourriture en hiver. Cette faculté est inhérente aux tissus et ne dépend nullement de la dose d'intelligence que possèdent les animaux; les tissus humains sont donc susceptibles par leur organisation de posséder cette faculté.

La faculté de s'orienter dispense d'emmagasiner pour l'hiver, oui, mais pas d'une manière absolue.

L'oiseau migrateur est fort *gras* au départ, comme la grive par exemple, et fort maigre quand il nous revient au mois d'avril. Il a placé une provision de carbone dans ses tissus, qu'il dépense par les fatigues du voyage ; arrivé à destination, il est affaibli et perd son plumage, comme l'animal hibernant sa toison, comme l'homme sa chevelure, après une longue diète nécessitée par la maladie.

Ainsi, malgré la facilité de suivre le soleil, de parvenir en quinze jours dans des climats aussi chauds l'hiver que ceux où ils ont vécu l'été, les tissus emmagasinent de la nourriture.

Mais où l'instinct de conservation manifeste cette dernière faculté avec la plus grande puissance, c'est chez les animaux hibernants.

D'autres font leur magasin dans le creux d'un arbre ; ils choisissent les fruits les plus lourds, les plus mûrs, ceux dont la coque résistera le mieux aux mauvais temps. Le magasin a une position choisie : on l'a orienté de manière à ce qu'il soit placé au midi, à l'abri des vents régnants. Nous retrouvons encore ici l'emmagasinement avec l'orientation : l'oiseau se transporte au midi, l'écureuil place au

midi son magasin. L'oiseau en partant, sentant approcher les rigueurs du froid, les *devinant*, s'est dit : la terre sera trop dure pour y becqueter ma nourriture ; le soleil ne dilatera plus rien pour faire germer et produire, je pars pour suivre celui qui dispense la nourriture et je ne m'arrêterai que là où je la verrai se préparer. Combien il est étonné de remarquer que d'autres êtres puissent se condamner à périr inévitablement en restant dans des contrées que quitte le soleil, l'auteur du mouvement et de la vie! Il raisonne à son point de vue étroit. Les animaux qui restent, ont également pris leurs précautions, ils connaissent le midi, comme nous l'avons vu, aussi bien que les oiseaux, et la nature leur a enseigné de faire un magasin auquel ils touchent avec parcimonie, comme s'ils avaient compté les mauvais jours ; la fin de l'hiver voit la fin du magasin.

Quand ceux-ci à leur tour voient les animaux hibernant au lieu d'épargner et de choisir la nourriture, manger d'une façon goulue, ils doivent dire : ils ignorent donc que la terre ne va plus rien produire, et ils périront inévitablement. Mais ceux-ci répondent : l'instinct de conservation chez nous a placé notre magasin dans notre péritoine, et nous allons nous endormir sur nos deux oreilles tellement il est bien en sûreté. La faculté d'orientation nous la possédons aussi bien que qui que ce soit. Voyez l'escargot qui s'enferme hermétiquement et qui choisit un épais buisson pour se loger au midi derrière ses branches, qui l'abriteront des vents du nord et ne prendront pas au sol où il est enfoncé les quelques rayons de soleil qui surviendront en hiver.

Tous les animaux hibernant s'orientent, choisissent une

côte au midi, et sur cette côte, le midi d'un arbre ou d'un buisson ou d'un rocher.

Les couvents connaissaient l'orientation. Ils se plaçaient d'ordinaire à mi-côte, au midi, de manière à recevoir l'air le plus pur et le plus chaud.

Chaque jour, chaque minute, le sang visite ce magasin du péritoine, y va prendre la petite quantité de nourriture qui suffit pour les fonctions ralenties et suspendues, comme s'il devinait le nombre des mauvais jours.

Outre ce magasin dans le creux d'un arbre, ou dans le péritoine, et la position choisie pour perdre le moins de chaleur possible, les animaux mangent beaucoup pour développer la fourrure qui les couvre. C'est une erreur de croire que c'est l'hiver qui la développe, et qu'ils la perdent au printemps parce qu'ils n'en ont plus besoin. La cause finale ne prouve rien en histoire naturelle et ne peut jamais servir d'explication.

Si les animaux ont une abondante fourrure en hiver, ou plutôt aux approches de l'hiver bien avant que les froids ne se fassent sentir, c'est parce que dans l'été l'activité de leurs fonctions s'est portée à la peau aussi bien que sur le péritoine, et quand tombe cette épaisse toison qui a servi à les tenir chauds l'hiver, bien certainement ce n'est pas parce qu'ils n'en ont plus besoin : la cause c'est que la peau a perdu de sa vitalité par la diète tout comme les autres organes. Quand un malade perd sa chevelure, ce n'est pas pendant la maladie, c'est pendant la convalescence, alors qu'il est le plus longtemps privé de nourriture et partant le plus affaibli. L'animal hibernant n'a pas perdu que ses poils ou sa fourrure, comme l'oiseau qui perd son plumage quand il nous est revenu au printemps, il a perdu sa graisse, il a

perdu ses muscles, la richesse de son sang, toutes choses dont on ne peut dire que l'animal n'a plus besoin.

L'instinct de conservation va encore plus loin chez les animaux hibernants : d'après Spallanzani, leur peau prend de l'azote à l'air. Cette expérience n'est plus douteuse depuis que Regnault et Reiset ont vu l'absorption de l'azote par le poumon chez les animaux à la diète.

Le sommeil des animaux se fait sentir toujours quand il y a privation de nourriture. A Madagascar existe un mammifère carnassier, le tarnec qui passe trois mois de l'année en léthargie, et cela au moment des plus grandes chaleurs, parce que l'extrême sécheresse a fait disparaître les insectes dont cet animal se nourrit.

La privation de nourriture détermine dans les tissus des fonctions destinées à sauvegarder l'individu, aussi bien chez l'homme que chez les animaux.

Les ennemis qui forcent à lutter pour l'existence ne viennent pas seulement du froid, les ennemis existent à tous les temps et obligent les animaux à s'armer pour l'attaque et à chercher la défense de l'une ou l'autre manière.

L'instinct de conservation pousse les animaux à se rassembler et à se construire des habitations, ou à se loger dans des habitations naturelles, à chercher dans la course rapide le salut contre la poursuite d'un plus puissant. Ici apparaissent les carnivores et les ruminants herbivores, et parmi les diverses races d'hommes nous remarquons que les carnivores, en petit nombre, sont maîtres des autres qui ont une nourriture végétale. L'instinct de conservation est plus perfectionné chez les premiers que chez les seconds. Cependant le danger occasionné par ces terribles mangeurs, augmente chez les seconds leurs moyens d'y échapper.

Il est une époque où les poissons sont tous hétérocerques et par conséquent mauvais nageurs; apparaissent ces grands et redoutables destructeurs des mers qui trouvent une proie facile dans ces individus qui ne peuvent fuir; et voilà qu'au bout de quelque temps ces poissons habitués à se prélasser, ont dû précipiter leurs mouvements, et d'hétérocerques ils sont devenus homocerques, prompts à la nage et condamnant par la rapidité de leur course à la destruction ceux qui d'abord n'éprouvaient aucune difficulté à les prendre. Les tissus possèdent donc en eux la force transformiste appropriée au besoin, comme les tissus de l'escargot connaissent le midi, l'orientation, tandis que l'homme la connaît intelligemment, d'habitude chez les nations civilisées.

La fonction crée l'organe, et l'instinct de conservation crée la fonction. Les tissus ont des propriétés communes parce qu'ils procèdent tous d'une origine commune, un protoplasme et une cellule quelle que soit sa forme; en face des fonctions réellement vitales, ils sont encore identiquement les mêmes par la manière dont ils prennent ou rejettent les matériaux et par la nature même de ces matériaux. Il n'est pas nécessaire qu'il y ait un organe spécial pour faire telle ou telle chose. Seulement, la fonction s'exécute mieux, la faculté aura son maximum d'intensité quand il y aura un organe spécial chargé de ne faire qu'une seule chose constamment.

Aussi on a découvert que l'électricité organique existait chez l'homme sans qu'on ait vu un organe spécial comme il en existe un chez le malaptérure, le gymnote et le silure et qui devient, parce qu'il est sous la dépendance de la volonté, un appareil de conservation. La quantité d'élec-

tricité qu'ils dépensent est énorme. Les autres animaux en fabriquent moins ; l'homme en fabrique aussi, et il présente à cet égard des variations individuelles très-grandes. Nous avons vu, à l'appareil de Dubois-Raymond, les écarts considérables que présentent les individus sous ce rapport, et nous avons vu également que la force électrique n'est nullement en rapport avec la surface musculaire. Nous connaissons des personnes qui dégagent par les temps secs de leur chevelure, en y passant un peigne ou la main, des milliers d'étincelles électriques crépitantes. Le fait est assez commun pour que Balzac le donne exactement, comme nous l'avons vu dans *Séraphitus Séraphita* (1). Qu'un degré de plus soit donné et le dégagement électrique peut avoir lieu de lui-même et produire peut-être ces lumières dont on a fait des auréoles. Pourquoi donc sous l'influence des nerfs, dans un élan de grande passion amoureuse, n'y aurait-il pas production d'une lumière, nous voyons bien des animaux devenir lumineux. Le phénomène en soi est-il plus remarquable que celui des animaux lumineux? Et quand il est connu que l'homme possède un pouvoir électrique, comme tous les êtres organisés, est-il permis, à priori, de limiter ce pouvoir pas plus que les autres ? Connaissait-on l'électricité quand on arrangeait les étincelles en auréoles?

Qui a fait des expériences pour prouver que ce n'était pas des étincelles électriques? Comment explique-t-on la phosphorescence et la lumière de certains animaux terrestres, que l'on suppose être produite à l'époque des amours? Avant de voir rien de surnaturel dans ce phénomène, étu-

(1) Voyez *Dictionnaire des sciences médicales* en 60 vol., art. : *Combustion spontanée*, où l'on cite des hommes qui ont possédé un pouvoir électrique considérable.

dions bien l'électricité organique chez l'homme et chez tous les animaux, et pénétrons-nous bien de cette vérité : que naturellement tous en produisent, que les quantités seules sont variables.

Il est une autre série de facultés dont on a fait également des dons surnaturels.

Certains possédaient le pouvoir de discernement, au point de deviner la pensée *d'après les traits* du visage.

On n'a pas remarqué que cette inspection nécessaire des traits enlevait tout cachet mystique ou mystérieux au phénomène.

Il y a ici une observation plus grande du jeu des muscles, une perception plus délicate de la part de l'œil, associée à la culture spirituelle et aux rapports qui existent entre les pensées et leur traduction sur le visage. Le visage est un livre où nous nous vantons tous de lire plus au moins bien, et celui qui passerait pour maître en ce genre de lecture n'aurait fait qu'exercer une faculté naturelle à tous et la pousser à un haut degré. Il en est de même de la faculté que nous possédons tous de la perspective.

Quelle différence, ou plutôt quelle distance nous sépare les uns des autres pour traduire sur une toile ce que nos yeux ont vu, pour remettre tous les objets dans un cadre réduit dans la place qu'ils occupent réellement ! Et quand les uns doivent apprendre *mathématiquement* les lois de la perspective, d'autres les appliquent par intuition.

Cette faculté de deviner le cœur d'après l'inspection du visage a exposé les saints à des mécomptes très-singuliers.

J'ai lu dans la *Vie du curé d'Ars*, chez qui la faculté de

discerner a été remarquablement développée, qu'il *ne lui a rien manqué, pas même d'être tenté par le démon qui lui fit douter pendant très-longtemps de l'apparition de Notre Dame de la Salette.*

Il reçut un jour la visite du petit pâtre Maximin, qui avait été témoin de l'apparition de Notre Dame de la Salette.

Avant que Maximin n'ouvrît la bouche, le curé d'Ars lui dit : vous êtes un menteur, vous n'avez pas vu l'apparition. Ensuite il questionna Maximin, qui fut obligé d'avouer que réellement il était un menteur.

Mais le curé d'Ars fut tourmenté, harcelé pendant dix ans..... Au reste, lisez sa vie, elle est curieuse à plus d'un titre.

Ce que nous voulons tirer de ce fait, c'est que pour les partisans du surnaturel, la faculté de décrire la pensée d'autrui sans le questionner est un don divin ou diabolique suivant l'occurrence et les besoins de la cause, tandis que, pour le physiologiste, une faculté reconnaît la même origine, qu'elle soit ou non développée et qu'elle s'applique à des sujets qui nous plaisent ou nous contrarient.

Il en est de même de la densité spécifique ou du pouvoir de franchir de grands espaces.

Nous devons ici bien poser la question.

Y a-t-il des tentations sensibles, ou bien y a-t-il des illusions?

Joseph de Cupertin s'élevait en l'air, et cela lui était donné, d'après les uns, par un pouvoir divin.

Beaucoup de saints ont été précipités à terre, transportés d'un bout à l'autre d'une chambre et jetés contre les parois par l'opération directe du diable; ceci est bien

le même fait que d'être élevé en l'air, parce que, dans l'opération diabolique, les muscles du patient ne jouent aucun rôle, le corps est soulevé par un pouvoir extérieur au sujet.

Y a-t-il quelqu'un qui osera soutenir que les Marie de Moërl, les Joseph de Cupertin, les Marie d'Agreda ont eu réellement ces tentations sensibles et que ce n'était pas leurs muscles et leurs nerfs qui étaient en fonction?

D'après tout ce que nous avons lu sur ces phénomènes, nous croyons que dans la plupart des cas, il s'agissait d'un saut plus ou moins extraordinaire, d'un de ces mouvements aussi irraisonnés que violents, qui a d'autant plus de puissance, comme dit Esquirol, que les individus croient eux-mêmes qu'il est produit par la divinité. Ce qui nous amène à émettre cette opinion, c'est que ce pouvoir est vite annulé. Ainsi quand Joseph de Cupertin part d'un bond s'asseoir sur des branches d'un arbre placées assez haut, il a besoin d'une échelle pour en descendre, ressemblant en cela aux aliénés qui épuisent toutes leurs forces dans un suprême effort.

On doit enfin se rappeler que la densité spécifique du corps humain, plus faible que celle de l'eau, a été considérée comme le criterium qui servait à envoyer au bûcher les prétendus possédés du diable. Aujourd'hui on explique des faits dont l'ignorance a fait commettre des crimes. Jusqu'où peut aller la diminution de la densité spécifique, la force musculaire dans un accès? Peut-on le dire? Avant donc que nous décidions du surnaturel, éclairons notre ignorance et ne raisonnons pas comme le sauvage sur l'astronomie, ou l'aveugle sur les couleurs.

A mesure que l'homme fait de nouveaux progrès dans

la vertu, dit Gœrres, l'odorat devient plus sûr et plus subtil. Saint Pacôme distinguait les hérétiques à leur odeur. L'abbé Eugendis reconnaissait les vertus ou les vices de chacun par l'odeur de la transpiration.

Toute faute considérable donnait à l'odorat de Sainte Brigitte une sensation qu'elle ne pouvait supporter.

Sainte Catherine de Sienne se rendant dans une ville célèbre, sentit, à 40 milles de distance une odeur tellement désagréable qu'elle assurait qu'elle n'avait jamais rien senti de semblable. Saint Philippe de Néri distinguait à l'odeur la chasteté.

Il en est de l'odorat comme de toutes les autres facultés. S'il existe dans la science des exemples d'hommes privés ou à peu près privés du sens olfactif, comme il s'en rencontre privés du pouvoir électrique, il en est aussi d'autres qui se rapportent à des individus chez lesquels le sens ne semblait le céder en rien à celui de certains quadrupèdes. Si chez ceux-ci le développement, si extraordinaire qu'il soit, est explicable naturellement, encore une fois, je ne puis l'expliquer autrement chez l'homme. Woodwart parle d'une femme qui prédisait les orages plusieurs heures à l'avance, par une odeur sulfureuse qu'elle reconnaissait alors dans l'air ; cette odeur indiquait à Sainte Thérèse la présence du diable. Les Indiens de l'Amérique du Nord poursuivent leurs ennemis ou leur proie à la piste. Les Nègres distinguent les *traces* d'un blanc de celles d'un noir.

En général, l'odorat est d'autant plus délicat que l'on pratique l'abstinence, et personne plus que les mystiques ne s'est soumis à des jeûnes prolongés.

Au reste, l'odorat est mis en œuvre d'une façon relati-

vement importante par l'instinct de conservation, et son développement, si exagéré qu'il soit chez l'homme, ne dépasse jamais celui qu'il atteint chez les animaux.

Le corps de l'homme dégage une odeur *sui generis*.

Les mystiques ont une *odeur* de sainteté.

Le défaut des écrivains mystiques, et M. Lefebvre est tombé dans ce travers, c'est de ne jamais rien coordonner, de citer des phénomènes extraordinaires certainement et de ne les rattacher à rien. Ils font toujours la vie des mystiques comme coupée en deux, la seconde partie n'ayant plus aucun point d'attache avec la première.

Cela pouvait à la rigueur se faire anciennement, alors que la physiologie était inconnue, mais aujourd'hui le premier soin, à l'apparition d'un phénomène, c'est de rechercher pourquoi il s'écarte de l'ordinaire, et cela ne peut se faire qu'en recherchant attentivement en quoi le régime, le genre de vie s'écarte de celui qui est généralement adopté, et se rapproche de celui que suivent ou des animaux ou des végétaux.

Les végétaux sont odorants et d'une manière propre à chaque espèce ; les animaux présentent les mêmes variétés.

Mais tandis que ceux-ci ont une odeur qui ne nous est pas agréable, il est des végétaux qui obtiennent toutes nos faveurs pour les parfums qu'ils répandent.

Il paraîtrait que certains hommes exhalaient une odeur balsamique très-agréable. Lidwine, Venturini, François de Paule, Colette de Gand, Sainte Thérèse, Joseph de Cupertin étaient remarquables sous ce rapport.

D'après Pierre Joigneaux, la nourriture animale ou végétale a une grande influence sur les propriétés odorantes ou sur les parfums que contiennent les végétaux.

Les vins d'Argenteuil et de Suresne depuis que les vignobles sont fumés avec *la gadoue ou engrais animal*, ont une détestable saveur. Prisez du tabac nourri avec la gadoue, et vous vous croirez dans une atmosphère infecte de fosse d'aisance (1).

Si la nourriture *animale* donne aux plantes une odeur *animale*, la nourriture végétale peut bien donner aux humains l'odeur des végétaux dont ils se nourrissent, et cela sera d'autant plus marqué, que les individus se priveront d'aliments pour prendre à l'air la même nourriture que les végétaux. Ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est que l'odeur des saints était d'autant plus agréable que le jeûne avait été prolongé, comme on le remarqua très-bien chez François de Paule, ou chez d'autres, comme Ida de Louvain, Colette de Gand, pendant des maladies qui nécessitaient une longue diète.

Dès l'instant que l'abstinence est admise, les mystiques doivent exhaler une autre odeur que ceux qui mangent, et il ne nous répugne pas d'admettre que, dans certains cas, cette odeur fût agréable. Les sécrétions sont changées; il n'y a plus d'urée dans le sang, ou presque plus; le sang renferme d'autres éléments que ceux qui y sont versés par la nourriture habituelle, et, comme les végétaux nourris différemment, ils présentent une autre odeur. Les intestins ne contiennent plus de matières fécales, le foie plus de bile, la vessie pas d'urine; qu'y a-t-il d'étrange à trouver une autre odeur? En examinant de près les fonctions de la peau, les gaz expirés des poumons à la suite d'un jeûne prolongé, ceux contenus dans le sang, nous pourrions peut-être trouver ce qui produit cette odeur particulière.

(1) P. Joigneaux, *Les champs et les prés*, p. 94 et 95.

Ici l'odeur est produite non plus par une foule de sécrétions soit liquides, soit gazeuses, mais seulement par les gaz qui se trouvent dans le sang. L'abstinence donc nous peut rendre compte d'un phénomène toujours regardé comme surnaturel, comme elle nous rend compte de l'acuité de l'odorat, et comme elle peut aussi nous expliquer l'insomnie.

La mystique purgative ne règle pas seulement, dit Gœrres, l'instinct qui porte l'homme à chercher sa nourriture, mais elle soumet encore à sa discipline une autre nécessité corporelle non moins impérieuse, le sommeil.

« La mystique doit s'appliquer à diminuer autant qu'il est possible le temps que nous sommes obligés de donner au sommeil et qui est un temps perdu pour les fonctions de l'âme et de l'intelligence.

« Les suites de cette abstinence d'un autre genre sont analogues à celles qui résultent d'un jeûne prolongé. »

La pathologie et surtout l'histoire des vésanies nous apprennent que la diète entraîne fatalement à sa suite l'insomnie. Elle n'est jamais un phénomène volontaire comme on essaie de le faire croire. Qu'on lise dans Esquirol les exemples nombreux où il nous parle de l'insomnie toujours précédée de l'abstinence et cessant toujours après l'absorption d'aliments. Ce qui a manqué aux partisans du surnaturel dans les phénomènes organiques, c'est premièrement de ne pas tenir compte de l'organisme, et en second lieu de considérer tous les phénomènes isolément au lieu de les rapporter à une source unique, l'abstinence.

Il est encore une faculté surnaturelle attribuée aux mystiques, celle de vivre dans l'eau plus ou moins longtemps.

Il est des mammifères qui peuvent vivre sous l'eau quoiqu'ayant une respiration aérienne.

On attribue aux cétacés le pouvoir de séjourner longtemps sous l'eau, à la présence d'un anneau musculaire placé à l'orifice des gros vaisseaux sortant du cœur, et qui serait sous la dépendance de la volonté.

C'est un muscle qui donne une explication naturelle.

Mais quand un individu présente la faculté de vivre quelque temps sous l'eau, si c'est un saint, le phénomène est surnaturel. Cependant, Spallanzani a trouvé des hirondelles qui passaient l'hiver enfoncées sous l'eau empilées les unes sur les autres. Du reste cela paraît être un phénomène assez général chez les jeunes animaux qui résistent bien plus longtemps que les adultes à la suppression de la respiration.

Mettons par exemple un chat adulte et un chat nouveau-né sous le récipient d'une machine pneumatique, le second vivra trois fois plus longtemps que le premier. La différence est encore plus sensible quand on fait périr par submersion avec leur mère des mammifères (chiens, chats ou lapins) qui viennent de naître : celle-là meurt en trois ou quatre minutes et ceux-ci peuvent être rappelés à la vie au bout d'une demi-heure. Ils résistent mieux aussitôt après la naissance que 24 ou 48 heures après; et dès le cinquième jour, d'après Legallois, au lieu de pouvoir survivre comme d'abord à une submersion d'une demi-heure, ils ne les supportent plus que la moitié de ce temps.

Faut-il croire que dès que le fœtus a respiré, il ait perdu par cela même son privilége de résistance à l'asphyxie, pour se trouver aussitôt dans les conditions de l'adulte? Non.

(1) Goerres, tome Ier, p. 208.

Cette faculté que possèdent les nouveau-nés des mammifères, de supporter plus longtemps que les adultes la suspension de la respiration, est regardée comme incontestablement liée à l'existence du trou de botal et du canal artériel ; je l'appellerais volontiers faculté d'état.

La femme qui a présenté cette faculté de vivre sous l'eau était sujette à de longues léthargies, et jusqu'à cette heure rien ne démontre qu'un léthargique ne pourrait rester sous l'eau le temps de sa léthargie, puisqu'il ne respire pas et qu'on n'explique pas autrement que par la syncope ceux qui ont pu revenir à la vie après un très-long séjour sous l'eau.

Voilà ce que nous apprend l'histoire naturelle sur les facultés extraordinaires des mystiques.

CHAPITRE I.

I. — COUP D'OEIL HISTORIQUE SUR LES STIGMATISÉS.

Nous allons retracer ici à grands traits la vie des principaux mystiques.

Nous donnerons également la doctrine qui ressort de tous ces faits. Nous avons eu soin de ne prendre nos extraits que dans les livres écrits par les personnages eux-mêmes ou bien par des écrivains catholiques.

Nous commencerons de préférence par ceux qui sont cités dans l'ouvrage de M. Lefebvre. « Marie de Moërl naquit le 16 octobre 1812. Elle fut élevée par sa mère, femme pieuse et intelligente à la fois, et plus tard elle l'aida avec zèle et habileté dans la conduite du ménage que les circonstances lui avaient rendue difficile. Dès l'âge

le plus tendre, elle avait manifesté d'excellentes qualités ; elle était bonne avec ses camarades d'école, partageait volontiers avec elles ce qu'elle avait, et leur rendait tous les services qui étaient en son pouvoir. Sans avoir rien de remarquable, son esprit annonçait d'heureuses dispositions, son imagination ne faisait point présager une trop grande vivacité, et, d'ailleurs elle ne faisait rien qui pût l'augmenter ou l'entretenir. Dès lors comme plus tard, elle lisait peu, mais elle se distinguait par beaucoup d'intelligence et d'adresse, par une douce bienveillance, qu'elle manifestait surtout envers les pauvres, et par une grande ferveur dans l'exercice de la prière, auquel elle se livrait souvent dans l'église des franciscains, située près de la maison de son père. *Elle eut de bonne heure à combattre contre les vices de sa constitution sanguine et contre les maux qu'elle produit. A peine âgée de cinq ans, elle éprouvait de fréquentes hémorrhagies d'estomac ou d'intestins. Depuis ce temps elle fut souvent malade et très-mal.*

« *Un accident qu'elle éprouva vers sa neuvième ou dixième année détermina chez elle de fréquents crachements de sang accompagnés d'une très-forte oppression de poitrine. Il se déclara au côté gauche une douleur qui avait probablement sa source dans quelque engorgement de la rate et qui ne l'a pas quittée jusqu'à ce jour. Le mal empira malgré les soins des docteurs les plus habiles. Plus d'une fois elle fut à l'extrémité et abandonnée du médecin. Elle guérit néanmoins, sans toutefois perdre le germe du mal, et garda toujours une santé chétive.* Elle n'en devint que plus sérieuse, plus pieuse encore et plus assidue à ses exercices de dévotion (1).

« Depuis l'âge de treize ans, elle eut pour confesseur le

(1) Sainte Thérèse a d'autant plus de piété qu'elle est malade.

P. Capistran, un pieux et excellent prêtre éprouvé par de longues souffrances, et qui fut en même temps le soutien de sa famille, le fidèle conseiller de la mère et leur aide à tous dans les difficultés que doit rencontrer une famille nombreuse dont les ressources ne suffisent point à son entretien. Marie se trouvant un peu rétablie vers cette époque, on l'envoya au delà de la montagne, à Eler, pour y apprendre l'italien. Elle y resta les trois quarts de l'année et n'alla voir ses parents qu'une fois pendant ce temps. Lorsqu'après cette visite, elle prit congé de sa mère, qu'elle voyait pour la dernière fois, une douleur pénétrante traversa son âme comme elle le raconta plus tard ; il lui semblait qu'elle ne pouvait se séparer d'elle. Alors se révéla pour la première fois cette faculté de pressentir (1) les événements, qui se manifesta d'une manière plus précise lorsque sa mère mourut en effet en 1827, et que Marie, malgré la distance qui la séparait d'elle, indiqua l'heure de sa mort.

« Le père de Marie resta veuf avec neuf enfants dont le plus jeune n'avait que dix jours. Comme il était incapable de conduire la maison, ce fardeau échut à Marie ; elle le prit avec joie, le porta avec zèle et habileté. Mais elle devint plus sérieuse encore et plus intérieure, plus assidue à l'église et à ses exercices de piété ; car elle avait beaucoup à souffrir et le fardeau était lourd pour elle. La douleur de la mort de sa mère fut si profonde qu'on la vit encore la pleurer trois ans après qu'elle l'eut perdue. Ses regrets s'adoucirent néanmoins lorsque plus tard elle eut renoncé à tout ce qui est terrestre. Cependant les sollicitudes qui

(1) Le premier pressentiment a lieu par *sympathie naturelle*. C'est un fait très-connu et très-commun.

lui venaient du dehors augmentaient tous les jours. La nécessité et tous les chagrins qu'elle amène à sa suite pesaient chaque jour davantage sur elle. Ses forces ne purent résister plus longtemps. *Elle fit à dix-huit ans une grande maladie; des crampes de toutes sortes ébranlèrent son corps déjà affaibli; des convulsions agitèrent ses membres et de fréquentes hémorrhagies se déclarèrent. Lorsqu'on fit venir le médecin, il y avait vingt-neuf jours qu'elle n'avait pris de nourriture; elle n'avait vécu* pendant tout ce temps que de quelques verres de limonade. Il lui administra les remèdes que l'art prescrit en ces occasions et lui ordonna le régime qu'elle devait suivre. Elle se trouva promptement soulagée. Les crampes cessèrent peu à peu, et sa constitution revint de l'ébranlement profond qui l'avait épuisée. Cependant la guérison parfaite n'arrivait pas; la douleur de côté continuait et la maigreur augmentait tous les jours. Un an au plus s'était écoulé ainsi (1).

« Marie demanda un jour à son médecin s'il croyait sa guérison possible. Celui-ci lui ayant répondu qu'il ne pouvait pas lui promettre une guérison parfaite, mais seulement un adoucissement de ses douleurs, elle répondit *avec courage* que, si elle ne pouvait être guérie, elle n'avait point besoin d'adoucissement, et qu'elle était disposée à accepter toutes les souffrances qu'il plairait à Dieu de lui envoyer.

« Cette résolution lui fut probablement inspirée *par la providence, et aussi par le désir de ne pas nécessiter à son père de nouvelles dépenses* pour l'achat de remèdes et de ne pas augmenter par là sa détresse. Ce qu'elle demandait

(1) Elle a maintenant 19 ans, nous sommes en 1831, et l'empreinte des stigmates est déjà commencée.

arriva, et depuis ce moment elle souffrit avec une héroïque résignation les grandes douleurs qui ne la quittèrent plus.

« Voilà ce qu'on sait de sa vie extérieure ; sa vie intérieure est, comme on le pense bien, moins connue. Des épreuves spirituelles de plus d'un genre s'étaient jointes aux épreuves corporelles qu'elle avait eu à supporter. Et comme il arrive ordinairement, les tentations la suivirent à mesure qu'elle avançait davantage dans les voies intérieures par où Dieu la conduisait. Nous parlerons ailleurs de ces *tentations singulières et sensibles* pour la plupart. »

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il faut au contraire en parler de suite et en voici les raisons.

Nous aurons ainsi l'occasion de ne pas interrompre la chronologie, et par là même de suivre avec la plus scrupuleuse exactitude l'*évolution graduelle et parallèle des symptômes psychiques avec l'évolution des symptômes morbides organiques*.

« Marie de Moërl a aussi, de nos jours, passé par des épreuves terribles que Dieu réserve quelquefois à ses élus. On ne sait pas précisément à quelle époque elles commencèrent chez elle. Ce fut probablement dans le courant de l'année 1830 ou au commencement de la suivante (1) ; déjà *en 1832* elle avait presque continuellement à en souffrir plus ou moins. *Des fantômes hideux* lui apparaissaient dans sa chambre *de jour et de nuit* et même sur le chemin qui conduisait à l'église. Souvent dans son effroi, elle se cachait sous son lit, ou était renversée par terre en plein jour au milieu de sa chambre, ou bien encore elle était prise tout à coup de convulsions violentes. D'autres fois elle s'atta-

(1) Voir dans le chapitre consacré à l'examen du livre de M. Lefebvre sur Louise Lateau, la discussion ex professo de tous ces faits.

N MEDICAL
19 1912

chait glacée de crainte au côté de son amie, qui ne la quittait jamais, ou au bras de son confesseur quand il était présent. Voici sous quels traits elle nous dépeint les formes horribles qui produisaient ces impressions chez elle.

« Ce sont des hommes hideux qui s'approchent de moi, tantôt seuls, tantôt plusieurs ensemble et menacent de m'entraîner. Quelquefois je vois parmi eux de pauvres âmes, tantôt plus ou moins noires, tantôt tout en feu qui demandent des prières. Ces fantômes me crient : c'en est fait de toi, tu es déjà réprouvée; tu n'as plus besoin de ton confesseur, il ne peut plus te servir de rien, et à chaque fois mon cœur éprouve une indicible angoisse. Quelquefois ils approchent tout près de moi, veulent me prendre la main, ou mettent ma chambre en feu, de sorte qu'il semble que tout va être brûlé. Tantôt ils me poussent à renier la foi, me mettent sur la langue des malédictions et des blasphèmes contre Dieu ou la Sainte-Vierge. Tantôt un chat noir s'assied sur la fenêtre et marche dans ma chambre en plein jour. Son confesseur entendit une fois en effet un chat filer dans sa chambre. Il prit même un balai pour le chasser, mais il ne put le trouver, ce qui amusa beaucoup Marie qui se mit à éclater de rire en voyant qu'il croyait que c'était vraiment un chat et qu'il ne pouvait l'attrapper.

« Dans ces apparitions, elle était souvent consolée par la vue d'un bel enfant, qui *dans le dénuement de tous secours extérieurs* (Marie venait de refuser le secours de son médecin) où elle se trouvait, se montrait à elle *une croix* ou un petit bouquet de fleurs ou simplement une rose à la main, et se plaçait tantôt sur son lit, tantôt sur sa table. Quand il était présent, elle se sentait soulagée, quoiqu'elle sût bien

par son expérience que toutes les fois qu'il se montrait, c'était un indice de quelque nouvelle souffrance corporelle ou spirituelle qui s'annonçait déjà au moment où il s'éloignait. Ces fantômes ne lui causaient pas seulement de cruelles angoisses, ils tourmentaient aussi son corps de diverses manières. Elle était souvent arrachée de son lit, quoique ordinairement elle ne pût se lever sans le secours d'un autre, et privée de sentiment ; elle se frappait la tête contre le mur et le sol de sa chambre, de sorte que l'on aurait pu croire qu'elle allait être couverte de plaies et de blessures. Mais lorsqu'elle était revenue à elle-même, elle sentait seulement des douleurs dans la tête et dans les membres. Quelquefois elle était jetée tout d'un coup sous son lit avec son drap et sa couverture, et sa tête frappait pendant près d'une heure de temps contre le sol et les planches de son lit, agitée par les crampes les plus violentes ; d'autres fois les hommes qui lui apparaissaient dans ses visions l'enlevaient jusqu'à la fenêtre de sa chambre et lui montraient en bas des jardins couverts de fleurs, de bosquets, etc. Une pente douce, large et belle conduisait sous ces pieds à ce délicieux parterre, et de là d'autres hommes l'invitaient à descendre. Elle avouait qu'elle l'aurait fait infailliblement si une force invisible ne l'eût retenue par le talon. Il fallait ordinairement dans ces cas aller chercher son confesseur pour la remettre au lit, et la rappeler à elle. Ces épreuves et d'autres semblables, où il est impossible de méconnaître l'action du démon ne cessèrent qu'au mois de juin 1833, après qu'on eut avec la permission de l'évêque, employé les exorcismes de l'église tout à fait en secret et sans que personne le sût. »

Nous constatons ici un des plus beaux exemples de

démonomanie : elle rapporte dans son délire ses souffrances organiques à un agent extérieur.

Il y a en même temps une lésion dans la partie raisonnante de l'âme ; la foi s'est substituée à la raison.

Elle demande au médecin qui lui avait donné des soins intelligents : pouvez-vous me guérir radicalement? Et sur sa réponse qu'il ne pourra qu'adoucir un état douloureux, elle réplique qu'elle ne fera plus aucun traitement et qu'elle se soumettra aux souffrances que la providence voudra lui envoyer; de manière que si le médecin eût répondu : je vous guérirai entièrement, elle n'aurait pas accepté ces souffrances. Ce qu'il faut également admirer, c'est Gœrres qui dit sans sourciller, qu'elle répondit avec courage, etc. Non, elle répondit comme une folle et les deux ou trois années postérieures de sa vie le témoignent hautement.

Voilà donc cette vie intérieure que M. Lefebvre pouvait connaître, qu'il était même intéressant de connaître et qui se trouve au tome III, page 497 et suivantes.

Constatons donc avant d'aller plus loin, que Marie de Moërl, jusqu'à 19 ans, fut atteinte de maladies graves où l'on remarque de longues abstinences forcées et de nombreuses hémorrhagies par la bouche, de grandes douleurs névralgiques; qu'elle vécut dans la pauvreté, que les fatigues excessives qui ont miné sa constitution ont en même temps amené un désordre complet de ses facultés intellectuelles.

Reprenons son histoire, tome II, page 291 et suivantes : « Dans ces conjonctures, la fréquentation des sacrements était, *comme auparavant* son seul remède.

Et nous venons de voir qu'elle en avait reçu d'autres et même plus efficaces.

« De 1830 à 1832, elle fit de cette manière des progrès rapides (1), mais réglés, dans la vie spirituelle, sans que toutefois ont eût remarqué en elle aucun *phénomène inaccoutumé*. Mais depuis 1832, lorsqu'elle eut atteint sa vingtième année, son confesseur s'aperçut que quelquefois elle ne répondait pas aux questions qu'il lui faisait et qu'elle paraissait hors d'elle-même. »

Comment, après la maladie terrible qu'on vient de lire, peut-on dire qu'on ne remarqua *rien chez elle d'inaccoutumé?*

« Il questionna à ce sujet ceux qui l'assistaient ; ceux-ci lui répondirent qu'elle était ainsi toutes les fois qu'elle recevait la sainte communion. »

Elle a donc des absences, des distractions avant que n'apparaisse l'extase (2), sans parler de ces accès de douleur tellement violents où elle voit le démon qui la martyrise.

« Cette réponse le frappa. Jusque là, il avait pris comme les autres, ce qui se passait en elle pour les suites d'une maladie ordinaire. Pour la première fois, il pense qu'il pourrait bien encore y avoir autre chose. »

Et tous les jours il assistait aux attaques si cruelles et si émouvantes de la folle.

« Il fut confirmé dans cette pensée, lorsque plus tard ces phénomènes augmentèrent en elle et prirent un caractère plus décidé. »

Je passerais des faits peu importants, si je ne craignais

(1) Ainsi c'est pendant qu'elle est réellement folle qu'on prétend qu'elle fait le plus de progrès dans la piété.

(2) Exactement comme Louise Lateau, chez qui le curé Niels vit les mêmes symptômes précurseurs que Capistran chez Marie de Moërl.

d'être accusé de le faire pour les besoins de ma cause.

Avant d'arriver à ce point de l'histoire de Marie de Moërl, où nous verrons que cette pauvre folle fut exorcisée, nous devons dire un mot de cette fameuse mystique diabolique à laquelle croit M. Lefebvre (1).

« L'action du démon, dit Gœrres, est certaine et positive.

« Pendant qu'Olivier Manarens était recteur de la maison des Jésuites à Lorrette, celle-ci fut inquiétée par diverses apparitions sur lesquelles ce vieillard de 86 ans fit les dépositions suivantes : d'abord un Maure apparut avec un vêtement gris à un novice belge et essaya de le faire apostasier. Celui-ci ne voulant point céder à ses perfides suggestions, il lui souffla sur le visage une vapeur tellement infecte qu'il en garda l'odeur pendant deux jours (Gœrres, tome III, page 443 et suivantes).

« Le diable sait faire du bruit (hallucination de l'ouïe).

« Il commença bientôt à faire du bruit dans une chambre éloignée ; il semblait que tous les meubles étaient jetés pêle mêle et cependant tous étaient à leur place ; il frappe, sait imiter le bruit du chat qui dort, prend sa forme et celles des animaux immondes. Le diable ne se contente pas des hallucinations de la vue ou de l'ouïe, il donne des coups. Il sait choisir ses sujets, et comme un poltron ou comme un lâche, il ne s'attaque jamais qu'à ceux qui sont gravement affaiblis par les jeunes et les maladies, qui sont dans la fièvre et il n'ose le faire même que la nuit. Si Manarens est attaqué à son tour par le démon, c'est pendant une grande fièvre. »

Les hallucinations démonomaniaques suivent la même progression que les extases. Le premier sens qui est

(1) Voir son ouvrage p. 257. Édition de 1873.

troublé, c'est l'ouïe à cause des bruits anormaux qui s'y passent par l'appauvrissement du sang. Une imagination en délire rapporte au démon ce qui se passe dans les vaisseaux et les nerfs de l'oreille. Plus tard, les visions arrivent. Et lorsque la maladie s'aggravant, produit ces mouvements désordonnés qui jettent et les femmes et les hommes hors de leur lit, les cogne contre le mur, le confesseur assiste impassible à ces *tentations sensibles* du démon.

Son pouvoir va plus loin. Gœrres raconte qu'une religieuse fut brûlée vive parce qu'elle avait reçu les approches du démon.

Il peut aussi faire des stigmates comme Dieu ; ils n'ont pas la même forme, ni n'occupent pas le même siége ; on suppose, dit Gœrres, que ses cornes et l'ongle de son petit doigt lui servent d'instrument.

Quel est le saint qui n'a été tenté par le démon? Ces tentations sensibles sont tellement générales que cette phrase, dans la vie des saints, est stéréotypée. Il ne lui a rien manqué comme aux plus grands saints : d'être tenté par le démon.

La maladie est un état si fréquent chez les saints que cette autre phrase est également stéréotypée : Dieu l'a visité par des maladies.

Depuis St-Antoine jusqu'au curé d'Ars et à Louise Lateau, quelle longue série de malades hallucinés en passant par François d'Assise, Ste-Thérèse, Marie de Moërl qui fut exorcisée, et par tous ces malheureux qui furent condamnés au bûcher et qu'aujourd'hui, dit Esquirol, on enverrait dans des maisons de santé pour y être traités comme aliénés.

Que M. Lefebvre qui ne répudie pas la mystique diabo-

lique, continue à lire Gœrres avec nous : « Tout ce bruit s'était fait autour de l'extatique sans qu'elle s'en aperçût, excepté dans les derniers temps, et alors elle en fut toute surprise. Son *intérieur s'était donc développé dans le calme, et avait acquis une maturité toujours croissante.*

Eh quoi ! elle avait eu une vie intérieure calme! Cette pauvre hallucinée qui veut se tuer en se cognant la tête contre les murailles, qui veut se précipiter par la fenêtre! Comment c'est une vie calme? Dans les maisons d'aliénés on ne rencontre pas de violences ni d'attentats à la vie mieux caractérisés.

« Les stigmates avaient paru sur son corps, et la chose s'était passée chez elle aussi simplement que chez les autres. Déjà dans l'automne 1833, son confesseur avait remarqué par hasard que cette partie des mains où les plaies parurent plus tard, commençait à devenir plus profonde, comme si elle eût été sous la pression d'un corps en demi-relief. En même temps ces parties devenaient douloureuses et des crampes s'y manifestaient fréquemment. Il conjectura dès lors que les stigmates ne tarderaient pas à apparaître, et l'événement justifia ses conjectures.

« A la Chandeleur, le 4 février 1834, il lui trouva à la main un linge avec lequel elle s'essuyait de temps en temps les mains, effrayée comme un enfant de ce qu'elle y voyait.

« Comme il aperçut du sang sur ce linge, il lui demanda ce que cela signifiait. Elle me répondit qu'elle n'en savait rien elle-même, qu'elle avait dû se blesser jusqu'au sang. Mais c'était réellement ces stigmates qui restèrent désormais fixés sur les mains, qui bientôt se montrèrent aussi sur les pieds et auxquels se joignit en même temps la plaie du cœur. »

Comme Marie de Moërl présente tant de points de contact avec Louise Lateau, que son historiographe n'a voulu rien nous cacher, parce que pour lui les maladies et les tentations sensibles du démon n'enlèvent rien au surnaturel des phénomènes qu'elle a pressentis, nous choisissons à dessein son histoire pour présenter quelques réflexions touchant la singulière théorie de M. Lefebvre.

M. Lefebvre expose ce qu'il appelle la thèse rationnaliste (1) qui prétend expliquer les extases et les stigmates d'une façon naturelle. Il eût mieux fait de l'appeler la thèse théologique, car il n'est pas un seul écrivain catholique avant lui qui n'ait expliqué les extases par une longue préparation organique et psychique à la fois. Et comme Gœrres est l'écrivain qui a le mieux donné la doctrine théologique, et en même temps le plus familier à M. Lefebvre lui-même, nous résumerons ici l'opinion de Gœrres sur la genèse des extases.

Le mystique doit avoir une nature tendre, délicate, impressionnable dont le moindre choc peut troubler l'harmonie.

L'âme une fois initiée doit marcher vers une réformation profonde. Cette œuvre comprend une triple restauration : celle de la volonté, de l'esprit et du corps.

Quant au corps, la mystique exclut toute nourriture qui appartient au règne animal ; outre la qualité, elle règle aussi la quantité des aliments qu'elle diminue le plus possible, afin que l'âme n'ait plus à s'occuper des basses œuvres. L'âme cherche ensuite à se priver du sommeil pour consacrer le plus de temps possible à la contemplation et à la prière. Il résulte de là un état maladif et de souffrance qui

(1) *Étude médicale*, p. 266 et suivantes.

entraîne souvent la mort. La mystique s'attaque ensuite aux sens extérieurs qu'elle supprime peu à peu. Et l'âme à la fin n'a plus qu'une vie intérieure.

Telle est la doctrine théologique aussi bien que rationnaliste.

Reprenons l'histoire de Marie de Moërl.

Gœrres commet une erreur de date très-grave qui ne peut échapper à une simple lecture tellement elle saute aux yeux.

Gœrres nous dit que les stigmates apparurent au curé le 4 février 1834, et qu'elle cacha la chose comme elle cachait en général tout ce qui pouvait trahir son état intérieur. Et il ajoute :

« Mais en 1833, à l'occasion d'une procession solennelle, l'extase de jubilation se révéla chez elle.

« Un jour elle la surprit en présence de plusieurs témoins; alors on la vit semblable à un ange glorieux, touchant à peine son lit de la pointe des pieds, éclatante comme une rose, les bras étendus en croix, plongée dans les joies de l'amour. Tous les assistants *purent voir sur ses mains les stigmates, et la chose ne put rester secrète désormais.* »

Ainsi elle était stigmatisée avant 1834. Et je suis surpris que M. Lefebvre n'ait pas vu cette contradiction qui a bien sa valeur.

« Sa santé était restée chétive. Dans l'automne de 1834, elle tomba malade, et fut attaquée de convulsions très-douloureuses, qui durèrent plusieurs semaines. Cependant depuis les fêtes de la Noël, ou plutôt depuis le jour de l'Immaculée conception, elle reprit sa fraîcheur et sa bonne mine et se conserva dans cet état jusqu'à la fin de l'été de l'année suivante.

..... Elle est d'une taille moyenne, d'une structure délicate. Pour toute nourriture, elle prend de temps en temps, quand le besoin la sollicite ou que son confesseur l'ordonne, quelques grains de raisin, ou quelque autre fruit, ou un peu de pain. Par suite de cette exiguité de nourriture, elle est devenue très-maigre.

« A côté de son lit est un petit autel domestique ; derrière elle quelques images, pour lesquelles elle a une dévotion particulière, sont attachées aux piliers des fenêtres qui, selon l'usage du pays, sont garnies de jalousies.

« Mais l'objet le plus fréquent de ses contemplations, c'est la passion du Christ, et c'est elle aussi qui produit en elle l'impression la plus profonde et qui s'exprime le plus vivement au dehors. »

Résumons la vie de Marie de Moërl.

Aussi longtemps qu'elle vécut, elle fut malade. Elle eut une alimentation végétale et exiguë.

Sa maladie après l'avoir considérablement affaiblie, après avoir détruit les principales fonctions organiques, se montra surtout du côté des nerfs et de l'intelligence.

Quand les hémorrhagies se supprimèrent, les stigmates apparurent.

Avec la faiblesse, ses idées devinrent contemplatives, et l'hémorrhagie suivit l'impulsion nouvelle.

Ces nouvelles hémorrhagies subirent une préparation de plusieurs années, et la grande loi physiologique de la gradation comme nous l'avons vu, est encore intervenue ici.

« Jeanne de Jésus Marie, au même siècle avait subi un examen aussi sévère; après une extase prolongée, on lui trouva, le vendredi 20 mai 1613, les mains marquées de

stigmates. Bientôt après elle eut la couronne d'épines (1). »

M. Lefebvre écrit très-bien, mais ne sait pas lire.

Comme M. Lefebvre ne veut pas absolument que la stigmatisation subisse aucune préparation, cela vient de ce qu'il ne la lit pas dans les ouvrages qu'il cite, comme il a fait pour Marie de Moërl. Voici la citation au grand complet : « chez elle, comme chez la plupart des stigmatisés, le drame avait commencé par la présentation de deux couronnes, l'une d'épines et l'autre de fleurs. Elle choisit la première ; et à partir de ce moment jusqu'à sa mort, elle souffrit de maux de tête si violents qu'on entendit craquer le crâne comme si on l'eût brisé intérieurement. Elle participa bientôt à toutes les souffrances de la passion de N. S. Toutes les semaines depuis le jeudi soir jusqu'à la même heure le vendredi, elle était abimée dans la méditation de ce drame douloureux, en suivait les actes heure par heure, minute par minute en quelque sorte, et ressentait les mêmes douleurs qu'avait endurées N. S., et qui étaient l'objet de sa contemplation. Ceci dura pendant vingt ans. »

Ecoutons comme Gœrres va nous donner lui-même la gradation que M. Lefebvre a passée sous silence, et comment aussi il va nous expliquer l'action matérielle de l'âme sur le corps. On croirait entendre les pathologistes exposer l'évolution des maladies organiques survenant à la longue chez les hypochondriaques par suite de l'action incessante de l'âme sur l'organisme.

« D'abord elle ne souffrit que dans son âme par la tendre compassion qu'excitait en elle la passion douloureuse de son bien aimé ; » voilà le chagrin, la peine, la douleur morale qui blesse l'intelligence de l'hypochondriaque.

(1) LEFEBVRE. *Loc. cit.*, p. 291.

« Mais par suite du lien qui unit l'âme au corps, les souffrances de la première se communiquèrent bientôt au second ; (voilà la lésion fonctionnelle) de sorte qu'à la fin, se groupant en quelque sorte autour de certains points qui lui servaient de centre, elles se manifestèrent par des signes extérieurs. »

Lorsqu'elle vivait encore dans l'état du maniaque, « à l'âge de dix-neuf ans, *le 17 février 1615*, le dimanche d'avant le Carême, après avoir reçu la sainte communion, comme elle était abîmée de nouveau dans la contemplation des souffrances de N. S., *elle ressentit un vif désir de les partager*. Son désir fut exaucé. Elle tomba en extase, et outre *les douleurs* de la tête, elle obtint aussi celles des mains, des pieds et du côté. »

Elle n'obtint que les douleurs, et non les marques extérieures. Pour acquérir ces dernières, l'organisme dut subir de la part de l'âme de longs et persistants efforts.

« Ceci dura environ deux ans et trois mois, jusqu'au 8 mai, où l'on célèbre la fête de l'apparition de l'Archange Michel. Ce jour là ses mains se fermèrent si fortement que les médecins ne purent jamais les ouvrir, et déclarèrent que ce mal étant au-dessus de la nature, Dieu seul pouvait la guérir. »

« Elle resta ainsi onze jours, jusqu'au soir de l'ascension, le 19 mai, où elle eut de nouveau une extase, *après avoir désiré ardemment de partager la passion de N. S.* Celui-ci lui apparut crucifié. »

La gradation a encore lieu ici. Elle eut des extases sans cette vision. Mais l'âme à force d'avoir désiré, répété le même acte en elle-même, finit par l'obtenir matériellement.

« Des rayons rouges, d'un admirable éclat, partant de ses

plaies étaient dirigés vers elle. » L'âme rapporte au dehors ce qui se passe en elle, comme un fou qui prétend qu'on lui donne des coups parce qu'il ressent une douleur.

« Elle sentit son âme consumée du feu de la charité, tandis que son corps était en proie *aux douleurs les plus violentes* ; de sorte qu'elle fut toute inondée de sueurs et renversée par terre dans une angoisse mortelle. Elle ignora toute la nuit ce qui lui était arrivé. Le lendemain, étant allée à la sainte table, elle eut un évanouissement accompagné d'une sueur froide. On fut obligé de l'emporter, et quand on voulut lui ouvrir les mains, on les trouva marquées des stigmates. »

Ce n'est donc pas en 1613, mais le 20 mai 1615, qu'elle fut stigmatisée, parce que Gœrres dit lui-même que les phénomènes précurseurs (c'est-à-dire la préparation) durèrent deux ans et trois mois. M. Lefebvre a tort de toujours supprimer ce qui semble contrarier sa théorie, car ici il a supprimé non-seulement la préparation, mais il a même oublié de nous dire que Jeanne de Jésus Marie perdait du sang par la bouche et par le nez.

De manière que sur les quatre cas que M. Lefebvre nous cite de stigmatisation, il y en a trois où l'on remarque de fréquentes hémorrhagies avant et pendant la stigmatisation par d'autres endroits, et Véronique avait une maladie organique du cœur.

Nous allons montrer dans Marguerite Ebnerin que la disposition hémorrhagique s'est faite par la bouche, tandis que la douleur existait aux endroits où se trouvent d'habitude les stigmates, preuve bien évidente qu'il faut pour les stigmates une disposition aux hémorrhagies.

« Si nous voulons connaître les dispositions de ceux chez qui les stigmates doivent bientôt paraître, nous trouvons à ce sujet des indications bien précieuses dans la vie de Marguerite Ebnerin, qui née à Nuremberg, vécut saintement dans le couvent de Mani-Medingen et y mourut en 1351. La passion de N. S. touchait son âme d'une si tendre compassion que dès qu'elle regardait seulement un crucifix, elle fondait en larmes et s'épuisait à force de pleurer. La simple méditation de la passion du Sauveur bouleversait son âme et elle ne pouvait penser aux souffrances que N. S. avait endurées sans ressentir elle-même et dans son corps et dans son âme, des douleurs intolérables qui lui arrachaient des cris qu'on entendait dans tout le couvent. *Il lui sortait en même temps par le nez et par la bouche, un sang frais et clair*, et elle tombait dans un état tel que ceux qui l'entouraient désespérèrent plusieurs fois de sa vie et lui firent donner l'extrême-onction.

« La passion du Sauveur, écrit-elle, m'est aussi présente que si je l'avais sous les yeux et mon esprit en est tellement plein que je ne puis penser à sa gloire éternelle et à la clarté qu'il a dans le ciel.

« Comme les sœurs qui étaient près de moi cherchaient à me consoler, je sentis aux mains une souffrance intérieure, comme si elles étaient étendues, déchirées et transpercées et je crus que je ne pourrais plus jamais m'en servir. J'éprouvais aussi dans la tête une grande douleur, comme si on y eût enfoncé quelque chose de piquant. »

Ce phénomène est arrivé à plusieurs autres; ainsi Colette de Gand, qui souffrait aux endroits réservés aux stigmates, ne saignait pas par là, mais *vomissait souvent le sang*.

Véronique Giuliani souffrait davantage dans les points stigmatisés les jours de jeûne et surtout la semaine sainte, parce que, comme le dit très-bien Gœrres, le jeûne prolongé du carême a une grande influence sur ces phénomènes. Le traitement des médecins ne faisait qu'augmenter son mal. Elle avait dans ses extases de violents battements de cœur accompagnés de douleurs atroces. Son autopsie révéla des modifications organiques du cœur qui passèrent alors pour les instruments de la crucifixion que Jésus-Christ y avait déposés.

Les aliénés, dit Esquirol, ont souvent des névralgies atroces qu'ils attribuent à leurs ennemis ou au diable, etc.

Saint François d'Assise, le premier stigmatisé, va nous révéler lui aussi que la maladie et la faiblesse furent l'origine de sa piété; qu'il eut comme Jos. de Cupertin des hallucinations après ses jeûnes et que, comme Marie de Moërl, Louise Lateau, Jeanne de Jésus Marie, il eut plus qu'une tendance aux hémorrhagies, mais bien des hémorrhagies par la bouche. Ces détails nous les puiserons dans sa vie écrite par le père De la Rue, jésuite.

« François aimait le monde (1), il fréquentait les compagnies et dépensait beaucoup en habits, en festins et en parties de plaisir. Il était d'humeur très-gaie et enjouée. Il prit les armes et fut fait prisonnier. »

« Sorti de prison (2), il revint à Assise, *où Dieu l'affligea d'une longue maladie qui le réduisit à une extrême faiblesse : c'était pour disposer son âme aux opérations de la grâce.* »

« Dès qu'il put marcher, il voulut voir la beauté de la

(1) De la Rue. *Vie de Saint-François*, livre 1er p. 38.
(2) *Ibid.*, p. 56.

campagne, mais ce qu'elle avait de riant ne le toucha point; *il sentit même du dégoût pour les objets qu'il aimait le plus :* il méprisa ce qu'il estimait auparavant, et sa propre conduite lui parut une folie. »

« Il commença à avoir des rêves où Dieu lui présente des croix marquées sur des âmes, *et Jésus-Christ lui parle pendant la nuit.* »

« Il ne tarda pas à voir le démon sous une figure horrible qui le menaça, s'il persistait dans sa piété (1), de le rendre semblable à une *pauvre vieille femme* de la ville, monstrueusement difforme, que François ne pouvait même regarder. Il résolut d'être assidu à l'oraison et de se mortifier le corps, deux excellens moyens d'avancer dans la vertu et de parvenir à la sainteté. »

La préparation aux stigmates va commencer plus de quinze ans avant qu'ils n'apparaissent.

« Il entre dans une église, s'y prosterne devant un crucifix (2), le regardant fixement, les yeux baignés de larmes, lorsqu'après sa prière, une voix sortit du crucifix et lui fit entendre trois fois ces peroles ; François, va, répare ma maison, que tu vois tomber en ruines. »

« Cette voix le ravit en esprit; elle imprima de nouveau *dans son âme et dans son cœur* le mystère de la passion. *Il se sentit* (3) *intérieurement blessé des plaies de Jésus-Christ* et il les pleurait avec des larmes si cuisantes que ses yeux paraissaient tout rouges et même ensanglantés quand il revenait de l'oraison.

« *Pour rendre son corps participant des souffrances qui péné-*

(1) *Livre* 1er, p. 63.
(2) *Loc. cit.* p. 64.
(3) *Ibid.*, p. 65.

traient son âme, il fit une abstinence très-rigoureuse, avec tous les autres genres de macérations qu'il pût imaginer. »

Ainsi, le début c'est l'abstinence qui porte aux hallucinations, aux douleurs névralgiques et à la contemplation.

Il se retire dans une caverne pour y écouter la voix de Dieu *dans le silence de la solitude.*

S'il veut pratiquer le jeûne d'une manière extraordinaire, il se retire dans la solitude (1), parce qu'il pourra, complétement libre, se vouer à la contemplation. François, avant d'avoir ses stigmates, a répété 106 fois cette opération de 42 jours dans l'abstinence et la contemplation.

L'année suivante (1212) (2), il fut malade de la fièvre tierce qui se changea en quarte et qui le rendit très-languissant; ce qui ne reconnaissait d'autre cause que ses jeûnes prolongés, car étant soigné chez l'évêque d'Assise, qui avait adouci l'abstinence extrême de François, il reprit un peu de force et put vaquer à ses occupations.

L'abstinence fait faire des progrès aux hallucinations. En 1211, les démons se contentent de le menacer, mais en 1215, alors qu'il est devenu plus faible, les démons se jettent sur lui, le poussent rudement de tous côtés, le chargent de coups. Tout se passe la nuit. Voilà bien la gradation dans les illusions. Les accès nerveux, provenant d'une grande faiblesse, sont rapportés aux démons ainsi que les douleurs; la même progression se fera pour les douleurs de la tête, des mains, des pieds et du côté. L'hallucination aura d'abord lieu par les sens de la vue et de l'ouïe. Il voit J. C. dans ses souffrances. Mais lorsque la névralgie atteindra les nerfs cutanés, l'hallucination aura lieu pour ceux-ci; J. C. les lui

(1) *Loc. cit.*, p. 156.
(2) *Loc. cit.*, p. 165.

appliquera lui-même, comme les démons lui avaient appliqué des coups de bâtons.

Les hallucinations doivent exister dans les deux cas, c'est identiquement le même phénomène. Le malade sent des douleurs, et d'après la forme ou la position de ces douleurs, il les rapporte au diable ou à J. C. .

Et l'on a toujours suivi la même pratique : Bonaventure expliquait par le démon les accès de folie de François; Gœrres en 1834 expliquera de la même manière les mêmes accès de Marie de Moërl, et chose étonnante, il se trouvera un historien en 1873, qui a lu, en médecin, la vie de ces mystiques, qui peut y puiser tous les renseignements pour juger les hallucinations dont Jésus-Christ et le diable font l'objet, et il n'en dit pas le plus petit mot. Il a pris le plus grand soin de ne jamais parler des hallucinations de Louise Lateau.

François croyait aux possessions diaboliques et tirait parti des aveux des possédés.

Tout ce qu'il a en horreur, il l'applique au démon ; rencontre-t-il une bourse, il n'a garde de la ramasser, parce que le diable s'y trouve blotti sous forme de serpent, et cela, parce qu'il suppose que l'amour de l'argent vient du diable.

François qui, le lendemain matin de sa première lutte avec les démons, n'avait plus su marcher, tellement il était faible, a de continuels combats avec eux, dont il sort toujours le corps plus meurtri et plus languissant, parce qu'il fait de plus en plus de mortifications.

Quand ces gens se plaignent de ne pas être soulagés par leurs médecins, c'est comme si l'on traitait encore les chlorotiques par la saignée.

L'année qui précéda les stigmates (1223), pendant une nuit qu'il passait chez un cardinal, dans une tour du palais, fort éloignée du bruit, François vit les démons arriver et le battre si durement et si longtemps qu'ils le laissèrent à demi-mort (1).

François s'était accoutumé depuis douze à quinze ans, après avoir consacré du temps au service des âmes (2), à se retirer ensuite dans quelque lieu solitaire pour ôter de la sienne, en s'appliquant à Dieu seul, tout ce qui pouvait s'y être attaché de poussière par le commerce des hommes.

Il se retira donc suivant ses habitudes à Celles pour vaquer uniquement à la contemplation, et afin que le lieu même favorisât son recueillement, il résolut, après quelque séjour, d'aller sur le Mont-Alvenne ; il ne pouvait plus marcher à cause de ses infirmités. Il était devenu hydropique.

Là voulant jeûner encore plus rigoureusement que les autres années, il ne prit qu'un peu de pain et d'eau une fois le jour.

Les hallucinations sataniques revinrent avec d'autant plus de force qu'il souffrait davantage.

Le démon ne se contenta pas de lui suggérer de mauvaises pensées, il lui mettait devant les yeux des spectacles horribles, et lui donnait *visiblement* de rudes coups.

Une fois, il voulut le jeter dans un grand précipice ; François n'eut d'autre ressource que d'enfoncer ses deux mains sur le rocher qui *devint de la cire molle !!!!*

Il se remit à l'oraison. Quoique son corps fût fort affaibli

(1) *Loc. cit.*, t. II, p. 88.
(2) *Ibid.*, p. 107.

des austérités qu'il pratiquait, il demanda de nouvelles souffrances ; il s'élevait à Dieu par la ferveur séraphique de ses désirs, et se transforma par les mouvements d'une compassion tendre et affectueuse en celui qui, par l'excès de sa charité, a voulu être crucifié pour nous (1).

L'hallucination arrive complète : Jésus-Christ se présente d'une manière sensible par des souffrances admirables, comme le diable avait produit des souffrances déshonorantes ou des mouvements de la chair, et après vingt ans de préparation histologique et spirituelle, les stigmates s'imprimèrent.

Il était devenu excessivement faible, et les grands maux qu'il souffrait l'obligèrent à monter sur un âne; il ne s'aperçut pas qu'il était entouré d'une grande multitude ; il était comme un corps mort, insensible à tout ce qu'on lui faisait, au point qu'étant éloigné de ce lieu et revenant à lui comme de l'autre monde, il demanda, à la porte d'un hôpital, si on arriverait bientôt au bourg du Saint-Sépulcre !

François, outre ses autres infirmités, commençait à perdre la vue. Le cardinal Hugolin lui ordonna de se soigner et il fut transporté dans une cellule du monastère de St-Damien.

Mais il ne pouvait prendre aucun repos ni jour ni nuit ; lorsqu'il tâchait de s'assoupir, il en était empêché par une multitude de rats qui couraient dans sa *cellule et venaient si hardiment sur la table et sur son lit que cela fut pris pour une malice du démon.*

Sa maladie ne diminuant pas, on le changea d'air, on le transporta à Foligni.

(1) *Saint Bonaventure*, cité par De La Rue, liv. IV, t. II, p. 122.

Toute l'année 1225 se passa pour François en différentes maladies et en de grandes douleurs.

L'accablement où ses maux le réduisaient, lui fit souhaiter d'entendre quelque instrument de musique pour récréer un peu son esprit; mais la bienséance ne lui permettait pas de le demander, et Dieu voulait lui donner cette consolation sensible par le ministère d'un ange. *Une nuit*, comme il était en oraison, il entendit qu'on se promenait autour de son lit en jouant de la guitare.

Toute l'habileté des médecins de Riété ne réussirent point à la guérir (1).

François eut des crachements de sang. Il mourut en 1226.

On peut regarder François comme le père de la foi et de l'obéissance passive. Nous nous permettons encore à son endroit quelques réflexions sur le rôle que doit jouer la foi chez l'homme en attendant que la raison vienne s'emparer de son intelligence.

La foi doit exister chez l'enfant parce que celui-ci n'a aucun moyen d'investigation personnelle à sa disposition; c'est une autre intelligence qui doit diriger la sienne, comme ce sont d'autres jambes qui lui apprennent à marcher. Mais de même que quand ses jambes sont assez fortes pour le porter, il rejette loin de lui toute lisière, de même dès l'instant qu'il raisonne, il doit substituer la raison à la lisière de la foi, croire, non pas parce qu'un maître quel qu'il soit le lui dit, mais parce que cela lui paraît juste et bon. Mais qu'on ne s'y trompe pas, nous tiendrons notre promesse, nous ne parlerons ni de métaphysique, ni de philosophie, mais nous parlerons en physiologiste et en médecin.

(1) *Loc. cit.*, p. 152, 153.

Parmi les tissus, il en est qui se développent et se transforment, d'autres à un moment donné apparaissent de toutes pièces dans un protoplasme sans avoir avec ce dernier le moindre rapport de forme. Parmi les organes, il en est qui se développent et se transforment, d'autres disparaissent complétement et à leur place on en voit surgir qui n'ont pas le moindre rapport avec le premier. C'est ce que j'appellerais volontiers des tissus et des organes d'échafaudage ; semblables à des échafaudages, ils jouent un rôle important, à un moment donné, dans l'économie, et on les voit disparaître quand l'édifice est achevé.

Il est des facultés d'échafaudage, et la plus remarquable c'est la foi. Elle correspond à un état organique incomplet qui ne lui permet de rien faire par lui-même. Elle apporte les matériaux qui doivent construire l'édifice raisonnable humain, et quand le couronnement arrive, elle doit disparaître, comme toutes les choses non-seulement devenues inutiles, mais qui constitueraient par leur seule présence un obstacle au jeu normal de la machine. L'homme qui veut encore s'en servir masque et obstrue sa raison, comme l'échafaudage empêche le jour d'entrer dans l'édifice. Il est des êtres dans toutes les espèces, et non-seulement dans l'espèce humaine, où l'on voit à l'état complet des organes qu'on ne voit d'habitude que chez le fœtus ; à l'âge adulte sans que ce soit un résultat de l'éducation, chez certains hommes, une faculté spéciale à l'enfance se retrouve encore bien vivace et fonctionne largement : c'est un arrêt de développement dans l'intelligence, comme c'était un arrêt de développement organique dans le premier cas. Quant à nous nous croyons qu'entre les deux, il y a une corrélation étroite de cause à effet. Ainsi quand la foi existe encore à

l'âge adulte, il y a certainement dans l'organisme un arrêt qui nuit à la raison et qui l'empêchera à tout jamais de venir. La raison n'est pas une transformation de la foi, elle est une véritable substitution.

La foi peut venir d'autre façon, nous le savons bien ; mais le plus souvent elle survit à l'enfance, et malheur alors si elle est cultivée.

Que la raison ne soit pas une foi transformée, cela ressort évidemment des procédés différents employés par ces deux facultés dans la recherche de la vérité.

La foi bâtit toutes les théories sur l'autorité d'une parole, et cette autorité est plus grande sur l'esprit que tous les faits contraires qui se déroulent sous nos yeux ; témoin M. Lefebvre, qui rejette tous les faits qui contrarient sa théorie, parce qu'il a conservé la foi et y soumet la médecine.

La raison part de faits matériels et y soumet complètement toute théorie.

La foi sacrifie impitoyablement toute découverte ; la raison les accepte toutes.

La raison, pour nous, provient d'un développement organique qui n'a pas lieu chez certains et qui doivent vivre avec une faculté d'échafaudage, la foi; si nous examinons l'exercice de cette dernière faculté en médecin, nous devons le condamner d'une façon absolue.

La foi est une faculté réceptive par excellence qui fonctionne exclusivement et qui peut nous rendre facilement compte de phénomènes extraordinaires que nous ne pouvons jamais rencontrer chez ceux qui exercent la faculté contraire, la raison. Cette faculté détruit l'autonomie humaine et fait sortir de la bouche de sainte Thérèse cette parole qu'aucun fou n'a jamais prononcée : peut-être Dieu, peut-être

le diable m'inspira cette résolution. La foi remet donc à autrui la suggestion et la direction de tous nos actes. Quel tiraillement entre ces deux êtres qui veulent nous diriger en sens contraires et que notre intelligence pervertie ne permet plus de distinguer !

Quand l'âme s'est complue dans ce long exercice de converser ainsi avec des êtres en dehors d'elle, elle finit par faire croire au corps que ce qui se passe en lui a une cause en dehors de lui ; que de toutes ses sensations, il n'est pas l'auteur, mais seulement le théâtre ; le corps est alors le jouet des hallucinations et il se trouve ballotté entre Dieu et le diable ; voilà où conduit fatalement la foi.

II. — COUP D'OEIL HISTORIQUE SUR LES EXTATIQUES.

Sans contredit les personnages les plus intéressants de tous les mystiques sont ceux qui ont écrit eux-mêmes leur propre vie. Ils ont mieux rendu compte de ce qu'ils éprouvaient ; et sans mettre en doute la sincérité des écrivains qui nous ont retracé la vie de l'un et de l'autre mystique, il faut, quand on a lu les ouvrages qui en parlent, donner la préférence à ceux qui nous viennent des acteurs même.

Comme nous le disions dans l'introduction, en jetant un regard de satisfaction sur le chemin parcouru et voyant se marier les objets qui au premier abord avaient paru si disparates, si anguleux et ne présentant que des aspérités au lieu des contours adoucis s'harmonisant ensemble, se rejoignant, tout est soumis, disions-nous, à la loi de gradation, les organes comme les facultés, les individus comme les espèces, les hommes comme les peuples, les sublimes

fonctions de l'intelligence comme les passions et les maladies comme la santé.

Descuret, dans son *Traité des passions*, représente l'échelle de la santé, de la passion et de la folie. Il place au centre, comme qualité, l'équilibre, la santé, la vertu et la raison, et l'on arrive à la mort physique, morale et intellectuelle par des degrés nombreux.

Esquirol nous raconte que l'homme va de la colère à la folie par des nuances insensibles.

Nous commencerons cet aperçu par un résumé de la vie de Ste-Thérèse, parce qu'il sera la clef qui nous ouvrira toutes les portes de l'édifice extatique. Nous saisirons pourquoi les mystiques se plaignent de ne pas avoir été compris par leurs directeurs et d'avoir été mal soignés par leurs médecins..

Dès sa plus tendre jeunesse elle était d'une santé si chancelante que ses parents désespéraient de la conserver longtemps. Sujette à des vomissements continuels, elle fut délivrée de celui du matin, mais garda celui du soir jusqu'à sa mort. Tourmentée de douleurs aiguës, elle fit plusieurs maladies graves et ne passa pas un seul jour sans ressentir de vives douleurs. Ce qui l'affligeait le plus c'était des maux de tête, des maux de cœur, des coliques et un tremblement continuel des membres.

Elle eut plusieurs hémorrhagies par la bouche et ne fut pas épargnée davantage au moral ; elle eut à subir les tentations du démon.

Ajoutons à cela les macérations, le régime le plus sévère, jamais de viande malgré l'ordonnance du médecin, et vous aurez le résumé de sa vie, qui fut une suite non interrompue de privations, d'abstinences, de douleurs, de maladies et de peines morales.

Laissons-lui la parole.

« Pour me disposer à embrasser la profession qui m'était la plus avantageuse, le *Seigneur* m'envoya une grande maladie. Le *démon* pour me détourner d'entrer en religion me représentait que j'étais trop *délicate* pour pouvoir en supporter les austérités. Ma *santé* continuait d'être fort *mauvaise*, et j'avais, outre la fièvre, de grandes faiblesses; la lecture des épîtres de St Jérôme, pendant ce temps, me résolut à prendre l'habit de religieuse.

« Le changement de vie et de nourriture altéra ma santé, quoi que j'en fusse fort contente; mes défaillances augmentèrent, et mes maux de cœur étaient si grands, que se trouvant joints à tant d'autres maux, on ne pouvait les voir sans étonnement. Je passai ainsi la première année. Le mal était si grand que je n'avais presque toujours que fort peu de connaissance et je la perdais quelquefois entièrement.

« Comme (au bout d'un an) les médecins ne me guérissaient pas, on me fit sortir du monastère pour me mener là où des médecins me guériraient. Je demeurai presque un an dans le lieu où l'on me mena et la quantité de remèdes qu'on employa durant trois mois me fit tant souffrir que je ne sais comment je pus les supporter.

« Je lus un fort bon livre qui m'apprit la manière de faire oraison. J'avais le don des larmes (1), et je commençai quelquefois à me retirer dans la solitude, et à me confesser souvent et à marcher dans le chemin que me montrait ce livre qui me servait de directeur; *car je n'en ai point eu durant vingt ans, ni de confesseur qui m'entendît, quoique j'en aie toujours cherché.*

(1) Voir Esquirol.

« Ma manière d'oraison était de *tâcher, autant que je le pouvais*, d'avoir toujours Notre Seigneur Jésus-Christ présent au dedans de moi.

« J'étais si grossière que quelque peine que je prisse, je ne pouvais *me représenter au dedans de moi* l'humanité de Jésus-Christ.

« J'eus, durant trois mois, de très-grandes douleurs, parce que les remèdes étaient plus forts que la *délicatesse de ma complexion* ne pouvait les supporter. Les médecins qui me virent pendant les deux premiers mois me mirent presque à l'extrémité, et ce mal de cœur si extraordinaire, pour lequel on me traitait, s'augmenta avec tant de violence qu'il me semblait quelquefois qu'on me l'arrachait avec des ongles de fer; et il me mettait dans un tel état qu'on appréhendait que l'excès d'une telle douleur ne passât jusqu'à la rage. La fièvre ne me quittait point; j'étais extrêmement abattue et ne pouvais prendre que des bouillons; *le feu qui dévorait mes entrailles* fit que mes nerfs se retirèrent avec des douleurs si excessives que je n'avais ni jour ni nuit un seul moment de repos; et tant de maux joints ensemble *me plongèrent dans une profonde tristesse.*

« On perdit toute espérance de me guérir, parce que j'étais étique.

« Ce qui me donnait le plus de peine, c'était les douleurs que ce retirement de nerfs me faisait souffrir *depuis la tête jusqu'aux pieds.*

« Trois mois se passèrent de cette sorte; *je commençais à faire oraison.* »

Ste Thérèse nous a montré que c'est une grande maladie qui fit éclore en elle la vocation religieuse. Nous venons de lire la maladie terrible que le changement de régime et

de nourriture avait développée chez elle ; qu'elle s'essayait, mais sans y parvenir, à se représenter l'*humanité de Jésus-Christ*, et que la maladie l'avait poussée à l'oraison.

« Le 11 août de la même année il me prit une défaillance qui dura quatre jours sans qu'il me restât aucun sentiment ; et l'on doutait si peu que je fusse morte, que lorsque je revins à moi, je trouvai sur mes yeux de la cire de la bougie que l'on avait présentée pour voir si j'étais trépassée. »

Les grandes douleurs nerveuses, les crampes musculaires, l'insomnie, l'abstinence avaient provoqué probablement un accès léthargique.

Après s'être plainte encore de l'ignorance de son confesseur, elle continue en ces termes :

« J'avais des douleurs incroyables. Ma langue était toute déchirée à force de l'avoir mordue ; mes os n'avaient plus de liaisons ; *j'avais un étourdissement de tête incroyable* ; on ne pouvait me toucher pour peu que ce fût. Je restai ainsi jusqu'au dimanche des Rameaux ; mes douleurs ne furent plus continuelles, mais il me restait *un dégoût extrême* et les frissons de la fièvre double-quarte étaient encore si grands qu'ils pouvaient passer pour insupportables.

« Je revins au monastère avec un corps presque mourant que l'on ne pouvait regarder sans compassion. Ma faiblesse allait au delà de ce qui peut se dire ; il ne me restait que les os et cela dura plus de huit mois. Je demeurai ensuite durant près de trois ans toute percluse, quoique avec un peu d'amendement. J'entrai dans un grand amour de la solitude. »

Ste-Thérèse va se rétablir, et sa piété s'en ira à mesure que reviendra la santé.

« Je m'imaginais toujours que je servirais mieux Dieu si j'étais saine, ce en quoi je me trompais fort. Ma guérison fut un effet du pouvoir de St-Joseph ; je sortis du lit ; je marchai ; je cessai d'être percluse et je fis mauvais effet d'une pareille grâce. »

La santé lui avait enlevé « le goût de la solitude, de l'oraison, c'est-à-dire le goût de converser avec Dieu par l'oraison mentale. »

Elle va soigner son père, qui demeura longtemps malade.

« Les peines que je pris dans cette maladie furent très-grandes : je faisais plus que ma santé et mes forces ne me permettaient. Je repris peu à peu l'usage de l'oraison. Il n'y avait que fort peu de jours que je n'employasse beaucoup de temps à l'oraison. *Mais c'était toujours dans mes maladies que j'étais le mieux avec Dieu.*

« Ainsi depuis vingt-huit ans qu'il y a que je commençais à faire oraison, dix-huit se sont passés dans ce combat de traiter en même temps avec Dieu et le monde.

« Tout ce que je pouvais faire, c'était de penser à Jésus-Christ, en tant que homme ; c'est ce qui faisait que je prenais tant de plaisir à considérer ses images. »

Elle fait voir ensuite la gradation par laquelle on doit passer pour arriver à une oraison parfaite, c'est-à dire de l'oraison à l'extase. Pour en arriver là on doit avoir passé par trois autres degrés. Elle se sert d'une assez jolie comparaison pour nous représenter comment l'âme peut être ravie dans l'oraison. Elle se figure un jardin qui peut être arrosé de quatre manières différentes : en tirant l'eau d'un puits à force de bras, c'est le moyen le plus pénible ; avec une machine, c'est un premier perfectionnement, ou en y

faisant pénétrer des rigoles, ou enfin ce qu'il y a de mieux, par les eaux du ciel.

Voici donc, d'après elle, le chemin qui conduit à l'extase.

« Il faut au premier degré, se retirer dans la solitude, éviter tout ce qui peut détruire l'esprit et méditer sur la passion de Jésus-Christ, c'est-à-dire sur la *forme incarnée* de Dieu, et acquérir les vertus qui ne tueraient point ce misérable corps. C'est le démon qui nous conseille de fuir les austérités, et j'ai clairement reconnu dans la suite qu'encore que ma santé fût toujours mauvaise, la tentation du diable ou ma lâcheté me rendait encore plus malade; car je me porte beaucoup mieux depuis que je n'ai pas pris tant de soin de la conserver. »

Le premier degré consiste donc à imposer le silence au corps et dans ses besoins et ses maladies.

« Dans le second, on recueille au dedans de soi toutes ses puissances pour les assujettir dans l'heureuse captivité de l'amour de Jésus. »

Dans le troisième degré, il y a comme un sommeil des trois puissances, entendement, mémoire et volonté.

Enfin dans l'extase, l'âme n'agit plus, mais Dieu.

Elle donne ensuite plus de détails sur les moyens d'arriver à la contemplation ou à l'extase.

Il faut méditer sur l'humanité de Jésus-Christ, et l'on ne peut se passer de cette image que lorsqu'on est avancé *très-loin dans l'exercice de l'oraison.*

Après vingt années de ces extases, on lui fait comprendre que tout cela n'est que des illusions du démon. On la rassure à cet égard, mais on lui fait voir qu'elle ne s'est pas

assez mortifiée, et on lui conseille de ne penser qu'à l'humanité de Jésus-Christ.

Elle se condamne à de plus rudes pénitences et, outre ses maladies, à des mortifications très-pénibles. Après une longue méditation sur Jésus-Christ elle eut une extase.

« J'étais naturellement si peureuse, que souvent, durant le jour, je n'osais demeurer seule dans ma chambre et ce mal de cœur dont j'étais travaillée y contribuait encore (1). »

On lui défend la solitude sous prétexte que tout ce qu'elle voit et entend, çà ne peut être que le démon qui lui rend visite.

« Pendant deux ans, comme je recevais encore la visite de Jésus-Christ et que je devais croire que c'était le diable, je ne savais plus que devenir. »

On va remarquer la même gradation dans les visions.

« Etant en oraison, je sentis que Jésus-Christ était auprès de moi. Il n'avait aucune forme corporelle, parce que cette vision était intérieure et non pas sensible. »

« Ce qui se passe dans ces visions est si sublime, que l'entendement, la mémoire, la volonté et les sens sont suspendus et qu'il ne leur reste pas le plus petit mouvement.

« Elle ne tarda pas à voir *les mains* de J. C. et nulles paroles ne sont capables d'exprimer quelle en était la beauté.

« Peu de jours après, il me laissa voir son visage dont je fus si ravie que je perdis entièrement connaissance.

« Enfin Jésus-Christ se montra dans toute sa sacrée humanité. »

Un confesseur lui fait de nouveau entendre que c'est le démon et lui conseille de se moquer de lui (2). « Qui pour-

(1) *Loc. cit.*, p. 100.
(2) *Loc. cit.*, p. 116.

rait représenter quelle était ma peine, lorsque Jésus-Christ se présentait? Je me trouvais contrainte d'*obéir à ce que l'on m'avait ordonné, de le traiter avec moquerie et mépris,* et cependant quand on m'eût mis en pièces, il m'eût été impossible de me le persuader. » C'est pousser loin l'obéissance.

Joseph de Cupertin fut élevé par une mère rigide, qui châtiait comme des fautes graves les étourderies du jeune âge. Il avait sept ans, lorsqu'un abcès intérieur, qui étendit ses ravages au dehors, ne lui laissa de force que pour souffrir (1).

Ses parents indigents se préoccupaient de la maladie plus que des remèdes; la gangrène se mit dans la plaie et se compliqua d'un mal horrible à la tête, dont Joseph porta toujours la trace.

Malgré ses souffrances, sa mère le traitait durement.

Ce mal dont le traitement exigea le fer et le feu, dura quatre années.

Revenu de cette maladie, à des méditations constantes il joignit la mortification de la chair; il portait déjà un cilice de poils très-rudes et s'abstenait *d'aliments gras.*

Il se contentait de fruits et de pain; s'il prenait un potage, il l'assaisonnait toujours d'une poudre d'absinthe desséchée très-amère.

A cette époque, il jeûnait habituellement, passait quelquefois trois jours de suite sans manger.

Ainsi, dès la première enfance, la constitution s'affaiblit par des jeûnes, des macérations, une nourriture végétale insuffisante et par des maladies graves, qui paraissent appartenir à la scrofule.

Joseph traita la nature et la chair comme ses plus mor-

(1) *Vie de Joseph de Cupertin*, p. 51.

tels ennemis (1). Trente ans après sa mort, les traces de son sang se voyaient encore sur les murs de sa cellule. Il se labourait la chair avec des crochets ou avec des étoiles d'acier, pour anéantir les passions qui se réveillaient furieuses au lieu de s'éteindre.

Nous verrons ce phénomène se produire souvent chez ceux qui vivent dans l'abstinence et qui se flagellent le corps ; ils entretiennent par ce dernier moyen une vraie inflammation du sang et par conséquent *le réveil de la chair au lieu de son assoupissement.*

« Aux macérations sanglantes, frère Joseph joignait des jeûnes presque continuels. Il passa cinq ans sans manger de pain et quinze sans boire une seule goutte de vin. Des herbages, quelques fruits secs, des fèves composaient tout son régime. Durant le carême des franciscains, du 6 janvier au 10 février, il ne mangeait qu'une fois par semaine. Durant les six autres semaines de carême, il mangeait le dimanche et le jeudi, des herbes amères, quelques fèves ou fruits et ne prenait rien les cinq autres jours de la semaine.

« Les aliments matériels qui restaurent les autres hommes semblaient précisément lui être devenus nuisibles. Si on le forçait de manger de la viande il la rejetait. Les abstinences prolongées de Joseph, avaient eu pour résultat de produire chez lui, un rétrécissement de l'estomac.

« Il ne dormait que deux ou trois heures chaque nuit ; c'est ainsi que Joseph crucifiait sa vie dans une mort de souffrances

« Joseph avait 60 ans, sa santé déclinait ; son corps usé par la souffrance dépérissait de jour en jour. *Il éprouvait*

(1) *Loc. cit.*, p. 59.

des vomissements de sang; l'estomac ne fonctionnait plus. Sept années passées sans manger de pain et dix sans boire de vin; un carême entier durant lequel il n'avait vécu que de noix, les sanglantes flagellations, la privation de sommeil, les pénitences terribles de la jeunesse avaient épuisé ses forces. »

Remarquons ici, comme pour sainte Thérèse, la mort survenant par hémorrhagie, mais ici de plus que chez elle, après avoir subi toute sa vie des hémorrhagies par la peau par les flagellations qu'il s'infligeait.

Remarquons en outre la gradation dans l'abstinence, dans l'insomnie et dans l'atrophie des organes digestifs, qui se fait lentement et le refus formel et constant de manger de la viande d'abord, pour en arriver à l'impossibilité dans la suite. Toutefois il n'y a pas abstinence complète, et quand il subit volontairement un carême, il intercale des jours où il mange et boit.

Nous allons voir la même évolution dans les symptômes nerveux; leur début d'abord simple, peu compliqué est en rapport avec la quantité de nourriture que prend le malade; puis ils se développent, c'est-à-dire s'écartent de plus en plus de la conduite ordinaire, à mesure que le mystique s'écarte du régime que prescrit l'hygiène. Ces gens-là se font un régime, ce régime leur créera une pathologie particulière.

« Joseph de Cupertin avait une disposition à la vie contemplative qui l'avait fait nommer *bouche béante.* Quelques notes de musique, la vue d'une image sacrée suffisaient pour déterminer ces mouvements extatiques dès l'âge de huit ans, c'est-à-dire un an après qu'il avait commencé cette redoutable maladie et le régime si débilitant. Il avait

coutume d'attribuer à une infirmité naturelle ces extases qu'il appelait étourdissement. »

« A l'église, si le chant, si la musique, si quelque passage concernant les mystères frappait l'oreille du saint, *il poussait un cri* et entrait en extase pour un temps plus ou moins considérable. »

Quand il était absolument obligé d'accomplir une œuvre sainte, comme par exemple de terminer sa messe, il pouvait, au début, retarder l'arrivée de l'extase; il courait, *volait plutôt dans sa cellule*, *il arrivait*, *poussait un cri* et restait en extase.

Ce pouvoir d'arrêter l'extase, la faculté de la sentir se préparer par des phénomènes précurseurs, de se retenir quand il y a des témoins, tout cela se perdit dans la suite car pendant plus de trente-cinq ans, les supérieurs durent exclure frère Joseph des cérémonies du chœur, des processions et du réfectoire, attendu que par ses extases il troublait les exercices.

Rose de Lima, à l'âge de quatre ans, eut un mal d'oreille que sa mère fit empirer en voulant le guérir. Il s'y forma des ulcères, et elle resta quarante-deux jours entre les mains du chirurgien. A l'âge de trois ans, on lui avait déjà extrait un ongle et elle avait souffert toutes ces opérations sans se plaindre. Elle s'abîmait *bien jeune dans la prière* et passait plus tard des journées entières comme pétrifiée, sans bouger ni rien prendre (1).

Elle avait coutume de s'enfermer dans son oratoire pour prier *le vendredi matin jusqu'au samedi et même jusqu'au dimanche et demandait qu'on la laissât tranquille.*

Nous verrons toujours se reproduire chez les saints cet

(1) Goerres. Tome I, 292 et 293.

exercice volontaire, consacré tout spécialement au vendredi, cette recherche et ce besoin de la solitude, besoin qui s'accompagne fatalement du repos, de l'immobilité contemplative, de manière à suspendre le plus possible, ou au moins à diminuer le jeu des organes, pour permettre et faciliter l'abstinence et le jeu de l'âme. L'explication de la périodicité des extases, le vendredi, est ainsi rendue on ne peut plus facile et plus naturelle.

Rose s'était interdit, dès la plus tendre enfance, tous les fruits, dont la saveur, on le sait, est si agréable au Pérou. *A l'âge de 6 ans, trois fois par semaine, elle ne prenait que du pain et de l'eau, et, à partir de l'âge de 15 ans, elle renonça entièrement à l'usage de la viande.* Elle s'était tellement accoutumée à ce genre de vie que, lorsque *dans ses maladies* on lui donnait quelque nourriture *recherchée* pour la soutenir, son état empirait d'une manière très-grave, tandis qu'un morceau de pain trempé dans l'eau lui rendait la santé.

Plus tard, à partir de l'Exaltation de la Sainte-Croix, jusqu'à Pâques, elle ne prenait qu'une fois le jour un peu de pain et d'eau ; *pendant tout le Carême*, elle ne vivait que de pépins d'orange.

Le vendredi, elle n'en mangeait que cinq. Une fois un petit pain et une bouteille d'eau lui suffirent pendant cinquante jours.

Dans les derniers temps de sa vie, elle s'enfermait *dès le jeudi* dans son oratoire et y restait jusqu'au dimanche sans manger, ni boire, ni dormir, mais continuellement occupée à prier, et probablement, comme le dit M. Lefebvre de Louise Lateau, que les grandes excrétions étaient suspendues.

Voilà encore un exemple de cette abstinence qui débute dès le plus jeune âge avec des maladies terribles, qui augmente et fait, au milieu d'un régime sévère, intercaler des jours de jeûne réguliers (le vendredi), jours de jeûne qui s'accompagnent de la solitude, du repos, en un mot de tout ce qu'il faut pour le recueillement de l'âme et son essor vers l'infini, en suspendant les fonctions organiques.

A ces abstinences, elle ajoutait le cilice, la flagellation, des couronnes d'épines qui pénétraient profondément dans sa tête au point de lui rendre la parole et la toux pénibles, sinon impossibles.

Elle fut accablée de nombreuses infirmités.

Ainsi les saints diminuent l'activité et le flux sanguin vers les organes digestifs, qui s'atrophient directement par défaut d'exercice ; d'un autre côté, par l'excitation constante de la peau, ils y font affluer le sang, et cela d'autant plus facilement qu'il ne va plus ailleurs.

Le développement du réseau vasculaire cutané a donc lieu, comme une jambe se développe quand on a amputé l'autre.

Nous avons soin de mettre ainsi quelques réflexions physiologiques, qui auront l'avantage de couper la monotonie du récit et de familiariser les esprits avec des idées qui, au premier abord, nous paraissent si étranges. Plus tard nous ramasserons toutes ces miettes, toutes ces bribes pour les coordonner.

Après avoir souffert trente et un ans (1), elle mourut dans le marasme, exsangue et dans d'affreuses convulsions.

Dominique de Paradis, dès sa naissance, ne reçut *qu'une*

(1) Goerres, *loc. cit.*, Tome Ier, p. 221.

fois le sein par jour, le matin, parce que sa mère était obligée d'aider son mari dans son travail. Elle s'astreignit (c'est-à-dire qu'elle continua), plus tard, à un régime de privations et de mortifications.

A quatre ans elle avait des visions.

Elle prit l'habitude de rapporter tous les événements matériels au spirituel. Si un oiseau volait vers le ciel, elle pensait qu'elle devait aussi prendre son vol de ce côté; si elle voyait préparer un repas, son âme lui disait : songe que je ne veux d'autre aliment que l'amour divin; si sa mère préparait de la laine pour tisser, elle voyait là une image de ce qu'elle devait faire elle-même pour son intérieur ; les arbres avec leurs fruits, le ciel avec ses étoiles et ses nuages, les prairies et les troupeaux, tout était pour elle une occasion de penser à l'objet divin de son amour. « Elle fit ce travail *pendant dix ans et son âme fut alors changée*, » comme nous le raconte naïvement son biographe Gœrres.

Nous voyons que, chez cette femme, l'occupation constante de changer la nature des choses finit par l'empêcher de les voir sous leur véritable aspect et la porta à leur attribuer d'autres propriétés et d'autres usages que ceux auxquels elles sont naturellement destinées.

L'âme fait un exercice dangereux qui, répété pendant dix ans, la lance complétement dans les causes finales et lui obscurcit la vue pour les causes immédiates et qui regardent simplement notre organisme.

Lidwine, de Schiedam, avait, semble-t-il, joui de la santé jusqu'à quinze ans et *s'était sentie peu d'attraits pour la vie religieuse*. Comme Ste-Thérèse, ce fut une maladie grave qui la détermina. Dans une chute sur la glace elle se brisa une côte où il se forma un ulcère intérieur qui résista à tous

les remèdes. Mais un jour en se jetant dans les bras de son père, l'abcès creva et elle rejeta par la bouche une grande quantité de pus.

A partir de ce moment, elle resta infirme pendant trente-trois ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort (1).

Elle fut pendant ce temps accablée d'une foule de maladies diverses. De 1414 à 1421, elle resta couchée sur le dos sans pouvoir remuer, si ce n'est la tête, l'épaule et le bras gauche. Elle perdit en *même temps beaucoup de sang par la bouche, le nez et les oreilles* et souffrit continuellement d'une fièvre tierce très-violente qui, après avoir brûlé ses os par des ardeurs intolérables, lui causait des frissons non moins pénibles ; après quoi elle tombait dans une espèce de syncope où elle ne pouvait ni parler ni entendre. Trois ouvertures s'étaient formées dans son corps, et par elles sortaient des vers d'une couleur verte. Bientôt elle fut atteinte d'une hydropisie qui dura dix-neuf ans. Elle *rejeta peu à peu le foie et les poumons ;* elle ne *pouvait ni manger, ni boire, ni dormir.* Elle était continuellement tourmentée par *des maux de tête.* Elle avait au front une fente qui allait jusqu'au milieu du nez ; il en était de même pour la lèvre inférieure et le menton, et ces deux fentes étaient toujours arrosées de sang.

Elle était dans la plus profonde indigence. Elle avait pour demeure une chambre étroite et obscure et pendant trois ans pour lit, une planche.

Dans l'hiver de 1418, on la trouva souvent raidie de froid dans son lit. Les stigmates n'arrivèrent *au front* qu'en 1425, et les autres plus tard.

Les extases les avaient précédés de plusieurs années.

(1) Goerres. *La Mystique.*

On voit ici les stigmates succéder à des hémorrhagies antérieures, à un régime le plus débilitant possible et apparaître sur *un sujet, qui est un beau résumé de pathologie.* Signalons en passant qu'elle ne *peut* ni manger, ni boire, ni dormir, que ces trois symptômes s'accompagnent fatalement ainsi que la cessation des urines, et qu'elle eut des névralgies bien des années avant la couronnne stigmatique.

Nous devons maintenant faire remarquer la même gradation dans l'abstinence. Pendant les dix-neuf premières années de sa maladie, elle ne mangeait dans le jour qu'une petite tranche de pomme ou un peu de pain avec une gorgée de bière, ou un peu de lait doux. *Jamais de viande.* Plus tard ne pouvant digérer la bière ni le lait, elle prit un peu de vin en été, mêlé avec de l'eau ; plus tard encore, elle fut obligée de se réduire à l'eau comme breuvage et nourriture. Elle la faisait prendre à la Meuse, et son goût avait acquis une telle délicatesse qu'elle sentait la moindre altération de ce fleuve. Mais au bout de dix-neuf ans (Louise Lateau a mis un peu plus de vingt ans) (1), elle ne prit plus rien, et elle déclara, en 1422, que depuis huit ans elle n'avait pris aucune nourriture et que, depuis vingt ans, elle n'avait vu ni le soleil, ni la lune *et qu'elle n'avait plus mis un pied à terre* (2).

C'est un des plus beaux exemples de la gradation. En même temps nous voyons les preuves que cette abstinence n'est pas volontaire : qu'elle est amenée au début par une maladie grave, qu'elle est entretenue par la mélancolie, les extases, et qu'il faut un bien long apprentissage pour y parvenir.

(1) D'après Rohling.
(2) D'après Goerres.

Certainement l'extase est amenée par la privation d'aliments, mais lorsque les accès extatiques sont bien établis, ils favorisent singulièrement l'abstinence. Il est des mystiques dont les extases équivalent, pour ainsi dire, au temps qu'ils devraient consacrer au sommeil; dans ces accès la suspension de toutes les fonctions organiques, telles que la respiration et la circulation, va si loin, qu'elle tourne à la syncope et à la mort.

Nous verrons que chez ceux qui sont parvenus à ne plus manger, c'est l'eau qui est supportée en dernier lieu, comme chez Louise Lateau, comme chez les mystiques de l'Inde.

Les accès laissent toujours de plus en plus de disposition au corps pour les produire, et si cette disposition augmente, c'est que la suspension peut s'établir plus facilement, de manière qu'au bout d'un certain temps les accès, même quand ils sont finis, laissent d'habitude le corps sous une certaine faiblesse plus grande qu'auparavant : il est dans la faculté d'état.

Nicolas Deflue vécut encore plus longtemps que Lidwine dans l'abstinence complète : dix-neuf ans et huit mois, je pense.

Catherine de Sienne, dès son enfance jusqu'à l'âge de quinze ans, ne prenait que du vin rouge, mêlé avec beaucoup d'eau, et un peu de nourriture. Depuis ce temps, elle se contenta de ne prendre que de l'eau, du pain et des herbes. A vingt ans elle, s'abstint de pain, puis de toute nourriture intérieure, *sans que sa santé en parût altérée.*

Comme chez Louise Lateau et comme chez N. Deflue, on essaya plusieurs fois de la faire manger, mais elle éprouvait chaque fois de grandes douleurs et ne pouvait rien

garder. Ses confesseurs, ainsi que firent ceux de Louise Lateau, lui ordonnèrent plus d'une fois de manger quelque chose, mais à chaque fois elle courut risque de perdre la vie. Gœrres, qui raconte *qu'elle ne paraissait pas malade*, ajoute cependant qu'elle était souvent près de succomber à l'épuisement.

Quant à vouloir faire manger ces gens là après vingt années d'abstinence, abstinence qui s'est établie suivant des lois aussi certaines, aussi efficaces que celles de l'alimentation, sans procéder avec la même régularité au retour en arrière, c'est le comble de la folie.

Eh quoi ! quand un malade est resté six semaines sans manger, nous usons des plus grands ménagements, et nous irions faire manger de la viande à celui d'abord qui n'en a jamais mangé de sa vie, qui ne digère plus que de l'eau ! Commencez donc par lui faire boire de l'eau additionnée d'un peu de vin qu'il digérait autrefois, faites-lui remonter l'échelle comme il l'a descendue : voilà je pense ce que dit la logique. Et elle dit encore que si la viande n'a jamais fait partie de son alimentation, c'est cela que vous lui ferez manger le plus difficilement, si toutefois vous y parvenez.

La logique crie donc à haute voix que c'est trop tard de songer à faire manger quelqu'un qui *s'est exercé* pendant vingt ans à ne plus le faire ; sous l'influence d'un état morbide, ne l'oublions jamais.

La quantité minime habituelle, la soustraction complète à certains jours, ont habitué le corps à chercher ailleurs l'azote ; le poumon le prend à l'air atmosphérique ainsi que la peau (1). Ceci explique les hémorrhagies pulmonaires et cutanées si fréquentes par leur rôle augmenté et changé, et parce que

(1) *Expériences de* Boussingault *sur les tourterelles.*

les organes digestifs ne fonctionnant plus, le sang n'est plus appelé de ce côté et doit affluer nécessairement vers les organes qui fonctionnent et qui se sont substitués aux autres.

Ainsi, il faut s'opposer à *l'établissement de l'abstinence.* C'est lorsque l'enfant se refuse à manger de la viande, ou qu'il mange peu, qu'il faut réveiller l'appétit, et non après que les organes digestifs ont cessé depuis longtemps de fonctionner.

Le peu de temps qui s'écoule entre l'ingestion et le rejet des aliments témoigne que l'estomac n'offre plus une capacité assez grande pour les recevoir. Du reste il a été constaté chez Joseph de Cupertin que les organes digestifs étaient rétrécis, quoiqu'il n'ait pas vécu dans une abstinence complète.

S'il est vrai qu'il s'est rencontré des gens qui ne mangeaient ni ne buvaient, leurs organes qui ne fonctionnaient pas ont disparu, comme la raison s'en va au profit de la foi, l'activité au profit de la réceptivité, comme la mémoire, la justice s'en vont, quand on ne les exerce pas, et se développent chacune au détriment des autres, quand on les exerce. Il en est de même de l'instinct de conservation. Comment songerait-on à soi quand toujours on pense aux autres? L'instinct de conservation n'est jamais aboli complétement si ce n'est chez celui qui se suicide.

Chez les mystiques, il ne disparaît que dans la partie qui se rapporte à la volonté, puisque le cœur, le poumon et la peau fonctionnent encore et même d'une façon nouvelle en harmonie avec le nouveau milieu, c'est alors l'instinct de conservation qui se rencontre chez les êtres inférieurs (1).

(1) L'instinct de conservation chez l'animal supérieur est doublé d'intelligence.

Mais l'instinct de conservation chez l'homme peut encore être réduit, et alors il ressemble entièrement aux êtres inférieurs où tout s'accomplit par une seule membrane.

Les Hindoux en sont venus là quand ils arrêtent le cœur et la respiration : la peau seule fonctionne comme la membrane des infusoires. Si l'on voulait réfléchir à la contexture de la peau, à toutes ses fonctions, à celles qu'on y ajoute par l'abstinence, particulièrement à l'influence des affections de la peau sur l'économie et sur le cerveau, on verrait que cette membrane peut jouer tous les rôles. Chez les animaux inférieurs leur membrane unique fait l'assimilation et la désassimilation ainsi que la calorification par le seul phénomène endosmotique. La vie chez les Hindoux s'entretient de la même manière. Et ceci ne nous surprend pas puisque la léthargie existe, et l'on a vu même dans les pays chauds, où la décomposition cadavérique s'opère très-vite, c'est-à-dire au bout de quelques heures, des léthargiques ne revenir au mouvement qu'après huit jours.

Comment, dans ce cas, expliquer la vie autrement que parce que la peau fonctionne encore comme une simple membrane endosmotique qui permet l'échange entre les liquides intérieurs et l'atmosphère. Le moyen certain de voir si quelqu'un est mort, c'est d'examiner la peau et ses fonctions. Sort-il encore de l'urée et de l'acide carbonique, c'est que l'individu vit encore et c'est par la peau que se font ces dernières exhalations (1).

(1) Que c'est la peau qui vit en dernier lieu, cela ne souffre aucune difficulté d'être prouvé par le raisonnement et par les faits qui surviennent même après la mort.

L'action de la peau est indépendante du cœur quant aux phénomènes de l'endosmose. Je suis convaincu que chez les léthargiques la peau fonctionne encore alors qu'il n'y a aucun indice de vie.

Par le raisonnement : quand le cœur a battu son dernier coup, que sa con-

Comment s'en assurer?

On doit mettre à l'ordre du jour partout cette question : que se passe-t-il chez le léthargique?

La théorie de l'endosmose nous démontre que les membranes fonctionnent pour l'échange des gaz et des liquides indépendamment de la vie.

Dans les pays chauds la décomposition cadavérique se fait vite sentir; c'est l'odorat qui juge de la mort. Partant de ces données, l'on peut, au moyen des appareils dont on se sert pour constater la respiration normale de la peau, s'assurer toujours quand les gaz qui s'en échappent, passent de la composition vitale à la décomposition cadavérique. Tant que la peau absorbe de l'oxygène et exhale de l'acide carbonique, je suis en présence bien certainement de l'endosmose vitale; quand elle n'en produit plus, j'ai affaire à l'endosmose cadavérique.

Ainsi en l'absence de tout mouvement organique ; dans la syncope, dans la léthargie, l'exhalation de l'acide carbonique suffit pour décider de la vie ou de la mort.

Personne jusqu'ici n'a parlé de ces phénomènes; je prends date le premier dans la solution de la question de-

traction ne se fait plus, l'ondée sanguine va encore porter la vie quelque part. Où le sang doit-il être appelé de préférence?

Là où il y a encore des fonctions qui s'accomplissent par les nerfs.

Celles du poumon ont fini. que la peau permet encore l'échange des gaz et la perte de calorique, par l'évaporation et par le rayonnement.

Quand on veut faire revenir quelqu'un d'une syncope, c'est par la peau qu'on agit ; c'est la seule membrane, c'est le seul appareil qui contient à la fois des organes sensibles, des organes excréteurs et sécréteurs et qui respire. L'organe de la peau est le plus complet et celui qui fait le plus de fonctions à la fois. La peau, parce qu'elle contient toutes les extrémités sensibles des nerfs, peut occasionner des mouvements réflexes qui excitent la moelle; de celle-ci l'excitation va au cœur et aux poumons.

La peau, qui a un réseau vasculaire très-développé, peut, par la vie qui s'y fait, communiquer le mouvement aux veinules et rétablir ainsi la circulation par une *vis à tergo.*

puis si longtemps posée : le moyen certain d'affirmer la vie ou la mort. Je l'ai trouvé en songeant d'un côté aux mystiques Hindoux, complétement immobiles, et en expliquant ce fait étrange par la léthargie, et celle-ci par les fonctions persistantes de la peau.

Marie Bagnésie fut confiée à une *pauvre* nourrice qui n'avait pas osé dire à ses parents qu'elle n'avait point de lait, de sorte que la pauvre petite *serait morte de faim* si les voisins de la nourrice ne lui avaient apporté *de temps en temps un œuf pour la soutenir*, et si elle n'avait elle-même, une fois devenue plus grande, ramassé par terre les miettes de pain qu'elle trouvait.

Elle se sentit, dès l'enfance, attirée vers la vie intérieure. Lorsque devenue nubile, son frère lui proposa de la marier, elle fut saisie d'une telle horreur que tout son sang en fut bouleversé et qu'elle contracta à *l'instant même* le germe d'une maladie qui ne la quitta plus.

Les remèdes empirèrent le mal. Une femme de Lombardie lui appliqua une emplâtre qui écorcha la pauvre malade. Après avoir reçu quelque soulagement qui lui permit de sortir, elle se remit au lit où elle resta quarante-cinq ans. Elle fut accablée de maux de toutes sortes : fièvres continues, maux de tête, élancements dans les côtés et asthme si violent qu'elle n'osait rester la nuit sans lumière, et qu'elle était près d'étouffer quand celle-ci s'éteignait. Tantôt elle devenait sourde, tantôt muette. Elle souffrait aussi de la pierre.

Néanmoins sa vie était un jeûne continuel ; ce qu'elle mangeait aurait suffi à peine à nourrir un oiseau. Deux bouchées de pain, quelques baies et une gorgée d'eau faisaient tout son repas. Quelquefois elle se contentait de mâcher

quelques capres, ou des pepins de pomme, ou un peu d'herbe, ou une olive. Elle avait de fréquentes extases où elle semblait fleurir comme une rose et des syncopes où elle pâlissait. Elle mourut d'un ulcère dans la gorge.

Colette, de Gand, souffrit pendant cinquante années entières. Elle vomissait souvent le sang, elle souffrait horriblement. Mais elle présenta cette singulière particularité que la plus légère distraction, quelle qu'elle fût, comme une simple visite, faisait disparaître les souffrances, pour reprendre plus fortes après l'entretien. La plus grande susceptibilité existe chez les mystiques : un rien amène l'extase, c'est-à-dire la suspension des fonctions de relation et de nutrition ; un rien les anime. Ils s'en vont aux portes du tombeau et ils en reviennent tout à coup, parce que la suspension ne s'accompagne d'aucune lésion organique.

Il y eut des mystiques qui se distinguèrent tout particulièrement par leurs tortures et leurs supplices. Supposant que les sens se sont laissés égarer par les objets extérieurs, ils ont regardé comme mauvaises les sensations les plus naturelles. Ils se sont livrés à un exercice, je dirais presque à une gymnastique qui, continuée longtemps, faisait changer de direction le courant naturel des affections humaines. Ce changement d'abord insensible, augmente peu à peu et finit par briser et faire mourir la puissance de tous les appétits; c'est ce qu'on appelle mortification dans le langage mystique.

Suso faisait constamment par des cilices, des chaînes ou de pointes, ruisseler le sang de tout son corps. Ces pertes de sang, quand elles sont considérables, affaiblissent certainement, surtout, semble-t-il, si l'on y joint une alimen-

tation insuffisante. Cependant chez certains tempéraments ces flagellations parurent exciter les sens au lieu de les assoupir. Cela se conçoit si l'on remarque qu'ils produisaient une vive irritation à la peau qui s'enflammait et devait ainsi avoir une réaction très-vive sur le sang. Par suite de cette peau où le derme était à nu, pour ainsi dire partout, par suite de l'abstinence, l'échange de gaz par la peau devait être très-actif, et ces plaies douloureuses, qui devaient amener le calme, étaient autant de bouches ouvertes, riches de sang pour absorber l'oxygène et les autres principes dont l'atmosphère est toujours chargée et qui conviennent à l'organisme. La peau dénudée était donc justement placée dans des conditions favorables pour exercer son pouvoir électif. Cela explique les réactions et les soulèvements de la chair dont se plaignent les mystiques, même au milieu des plus dures pénitences. Nous croyons donc que ce genre de mortification, en échauffant le sang, nous fait comprendre pourquoi beaucoup d'entre eux devaient se plonger dans l'eau froide.

L'intelligence, la raison subissaient de rudes atteintes au milieu d'un corps aussi tourmenté, et chez des individus toujours ballottés entre la crainte du démon et l'espoir en Dieu.

Ste-Thérèse, Catherine Emeryck et bien d'autres, nous l'avons vu, se plaignaient de leurs confesseurs.

Toujours redoutant ce qui est mal, et habitués à rapporter tout à une cause étrangère à eux-mêmes : le bien qu'ils font, à Dieu, les désirs mondains, au diable, souvent les mystiques se croient visités par ce dernier. Le plus petit événement est toujours interprété de cette manière. Fréquemment ils se décident à faire telle ou telle chose sur la

vue d'un animal ; si c'est un crapaud ou un chat, c'est le diable, comme Ste-Thérèse elle-même et Marie de Moërl le prétendaient; Dieu prend quelquefois la forme d'un papillon.

Il en est qui refusaient de prendre des aliments, parce qu'ils y voyaient toutes bêtes hideuses où s'étaient incarnés des démons.

Si Joseph de Cupertin rencontre un cavalier bourru sur la route, il dit : je crois que c'est le diable que je viens de rencontrer, et l'auteur de sa vie ajoute naïvement que cela pourrait bien être ainsi.

D'autres dans des moments de grande mélancolie voulaient se tuer. Marie de Moërl, dans ses hallucinations, était tentée de se jeter par la fenêtre. Tous ces phénomènes se voient dans les maisons d'aliénés.

Bernadette Souberous, la visionnaire de Lourdes, est née de parents qui étaient plongés dans la plus profonde misère.

Tous les détails que nous allons donner seront extraits de Lasserre et de Laurent, les deux historiographes de Bernadette.

Elle fut asthmatique dès le berceau et tourmentée d'une oppression continuelle de la poitrine.

Lors de sa naissance, sa mère, malade à cette époque, n'avait pu l'allaiter et l'avait mise en nourrice à Bartrès, à cinq francs par mois. Les parents, à cause de leur misère, laissèrent l'enfant à Bartrès, au lieu de la reprendre quand elle fut sevrée. Les paysans se chargèrent d'elle gratuitement et l'employèrent à garder les troupeaux.

Elle grandit ainsi, passant toutes ses journées dans *la solitude*, sur les *coteaux déserts*, où paissait le troupeau. En fait de prières, elle ne connaissait que le chapelet. Par-

tout et à toute heure elle récitait cette prière des simples.

A cette école solitaire, loin de tout contact impur, elle *s'entretenait avec la Vierge Marie, passant son temps et ses heures à la couronner de prières en égrenant son chapelet.*

Nous en savons déjà suffisamment : la maladie et la misère dès le berceau qui vont développer la vie intérieure, le système nerveux et la disposer aux hallucinations; l'ignorance la plus complète qui ôte toute force à l'intelligence; l'exercice perpétuel du chapelet qui convient aux simples ; les dialogues avec la Vierge, dans les lieux solitaires et déserts, si propices à la création des images par le défaut de visions réelles.

Elle est tellement chétive qu'à quatorze ans, à peine lui en eut-on donné onze ou douze, d'une si profonde ignorance qu'à cet âge elle n'a pas encore fait sa première communion.

La mère se préoccupait de son asthme et de sa frêle apparence et la vêtait mieux que les autres enfants. Son historien explique à la manière de Gœrres et contrairement à M. Lefebvre, la maladie de Bernadette. Dieu, dit Lasserre, marquait ainsi sa *prédilection*, comme il a coutume de le faire pour ses *élus*, en la faisant passer par la grande épreuve de la douleur.

Enfin, il raconte qu'elle mange même fort peu de pain, et que souvent elle n'en a pas à manger. Trop indigente pour être soignée chez elle, Bernadette fut transportée à l'hôpital.

Retirée dans un couvent, Dieu la visite, *encore non plus par des visions*, mais par *l'épreuve sacrée de la souffrance.*

Eh bien ! il y a eu un médecin qui a déclaré qu'elle

n'était ni épileptique, ni cataleptique, et parconséquent que ses visions étaient surnaturelles !

Bernadette a eu dix-huit visions ; elles ont cessé en changeant de lieu.

Elle a une extase et l'objet qu'elle voit c'est celui avec lequel elle s'est entretenue plus de dix ans. Il a fallu un long exercice, et il est encore vrai ici de dire que l'hallucination a été en rapport avec l'occupation antérieure de son esprit.

Marie d'Agréda. « Il n'est point d'art qui n'ait son apprentissage, ses degrès, ses progrès et sa perfection. Il en est de même de cet art surnaturel et divin où l'homme est à la fois et l'artiste et la matière dont il doit faire un chef-d'œuvre. Il est donc utile de bien saisir dans leur ensemble les degrés par où l'homme peut s'élever en cet art jusqu'à la perfection. » Ainsi parle Gœrres. Nous sommes bien loin de la soudaineté de M. Lefebvre !

Dès que Marie entra au couvent et qu'elle y mena *une vie austère*, elle eut à lutter contre de *singulières hallucinations.*

D'un caractère naturellement fort timide, le démon prit parti de cette disposition pour l'effrayer la nuit en éteignant sa chandelle. Alors saisie d'un indicible effroi, elle se voyait entourée de fantômes terribles qui prenaient la forme d'animaux féroces.

Son corps accablé de maladies tomba dans une faiblesse extrême ; elle avait de telles douleurs qu'il lui semblait que ses os allaient se disjoindre.

Avec la faiblesse vont augmenter les hallucinations. Son imagination était assiégée par d'impurs fantômes ; on lui disait qu'au lieu de marcher vers Dieu, elle marchait à l'abîme. Elle s'épuisa dans ces combats. Elle dépérissait, et son visage était pâle comme celui d'un mort.

Marie d'Agréda nous prouve encore qu'il n'est pas possible d'assigner aux hallucinations une autre cause que la vie austère et l'abstinence.

Quant aux objets que l'hallucinée aperçoit, ils dépendent évidemment de l'éducation, des entretiens qui viennent augmenter l'état naturel timide ou mélancolique ou érotique ou religieux du sujet. L'état de santé relative change encore la nature de l'hallucination.

Catherine de Sienne a présenté, dit-on, l'incombustibilité.

Voici la version de Gœrres :

« Le corps doit être jusqu'à un certain point, soustrait au pouvoir des lois naturelles. Le feu particulièrement, le plus terrible des éléments, semble n'avoir aucune action sur lui, comme nous le voyons par l'exemple de Catherine de Sienne.

« Elle était assise un jour dans la cuisine, occupée à tourner la broche et à préparer le repas pour sa famille. Livrée à ses méditations, elle tomba bientôt en extase, le visage étendu sur les charbons ardents dont il y avait grande quantité. On la relève ; elle n'avait aucune odeur de brûlure et la cendre même ne s'était pas attachée à ses vêtements.

« Ce n'est pas la seule fois que cela lui arriva ; elle *fut souvent jetée dans le feu par une puissance invisible.* »

Cette illusion d'être empoignée et jetée soit contre terre, contre la muraille ou dans le feu, revient souvent chez les mystiques comme chez les aliénés.

Catherine de Sienne est une des mystiques les plus remarquables sous le rapport de l'abstinence. A son occasion nous allons étudier deux phénomènes très-importants :

la production du calorique nécessaire aux actes vitaux, et la résistance à de hautes températures sans désorganisation.

Bien que nous sachions tous que la combinaison du carbone avec l'oxygène ne soit qu'une des nombreuses sources de chaleur et non pas l'unique, nous avons l'habitude de rapporter à cette combinaison tout le calorique produit par l'organisme, et cette théorie sera soutenue surtout par ceux qui aiment le surnaturel.

Nous les voyons toujours reprocher aux autres leur ignorance et l'insuffisance de la raison, afin d'établir d'autant mieux le règne de la foi, même dans les sciences d'observation. La vérité est fille du ciel, nous dit-on (1); mais ce sont des observateurs qui la découvrent. Qu'est venu faire le ciel à propos de la circulation du sang découverte par un protestant? Que viendra-t-il faire quand on examinera l'air expiré et inspiré de Louise Lateau?

Les physiciens qui admettent que la chaleur est un mouvement, lui reconnaissent des sources multiples; ces sources sont tout ce qui peut déterminer le mouvement. Ainsi, toutes les combinaisons chimiques sont des sources de chaleur; le frottement, la percussion et la compression en sont également.

Les physiologistes reconnaissent aussi que les émotions morales, les passions, les travaux d'esprit sont des sources de chaleur; l'on conçoit que la production de calorique dans ces cas, soit difficilement limitée, puisque les passions peuvent atteindre un développement remarquable. Sous ce rapport, qui a-t-on vu pousser plus loin la passion, soit de l'amour, soit de la religion que les mystiques? Le fait est si bien établi : de la passion à idée fixe chez eux,

(1) M. Lefebvre *Loc. cit.*

qu'il est inutile de s'arrêter plus longtemps à prouver que les mystiques ont trouvé dans leurs passions, une source de chaleur relativement considérable.

Il serait bien curieux d'étudier chez Louise Lateau, *puisque comme on le prétend*, elle vit sans carbone, le rôle que joue l'azote introduit par le poumon, et qui comme on sait, est *endothermique*.

Il n'y aurait aucun inconvénient pour cette personne, à voir ce qui se passe dans l'acte respiratoire ; on arriverait peut-être à calculer l'équivalent calorique de l'azote.

Il ne faut pas rejeter d'emblée cette opinion : que l'azote atmosphérique peut remplacer le carbone des aliments (1).

(1) De tous les peuples ceux qui prennent le moins de carbone et le moins d'azote par les aliments, c'est incontestablement ceux qui habitent au midi, et surtout ceux qui vivent sous les tropiques.

On a remarqué, comme nous le disions dans l'introduction, que les peuples du midi sont les plus résistants au froid. La fameuse campagne de 1812 vit périr moins d'italiens que de français et de russes, et. au siége de Sébastopol, c'est dans les régiments algériens que le froid fit le moins de victimes.

Le soleil peut communiquer aux tissus deux propriétés : ou bien d'emmagasiner une plus grande quantité de calorique, ou bien une plus grande résistance au rayonnement.

Cette action supposée du soleil pourrait bien n'être qu'une hypothèse pour expliquer un fait bien authentiquement observé, et il serait peut-être difficile d'accuser cette action par un appareil ou des expériences qui enlèveraient jusqu'au moindre doute.

Doyère, voulant rendre compte du dégagement de calorique qui se fait chez les cholériques, sans production d'acide carbonique, admet qu'il y a un emmagasinement de calorique dans le corps humain, comme il y a emmagasinement de mouvement sur le volant d'une machine.

Cette explication est plausible si l'on ne peut en donner de plus matérielle.

Pour nous, nous sommes frappé de la concomitance des deux faits suivants :

1° La peau fonctionne d'autant plus qu'on mange moins et qu'on habite les pays chauds ;

2° Le poumon des animaux soumis à la diète absolue absorbe de l'azote. Qui nous dit que le poumon de celui qui vit dans une abstinence relative ne peut absorber de l'azote? Et même pourquoi la peau ne le ferait-elle pas également? On connaît son pouvoir électif.

Comme l'azote est un corps *endothermique*, c'est-à-dire que dans toutes ses combinaisons il absorbe de la chaleur au lieu d'en dégager comme le carbone, les organismes azotés doivent se conduire différemment des organismes

On doit se livrer auparavant à des observations scrupuleuses afin d'établir d'un côté : 1° la perte en calorique de Louise

carburés : le calorique latent devient d'autant plus considérable que l'absorption d'azote est continue.

Cette hypothèse, d'attribuer un phénomène à l'action d'un corps matériel dont on connaît les propriétés, a ce mérite : d'être facilement prouvée ou réfutée par des expériences.

La physiologie comparée n'a guère été faite jusqu'aujourd'hui qu'entre l'*homme* et les animaux. La science doit aller plus loin.

La physiologie comparée doit se faire dans des limites plus restreintes, c'est-à-dire entre les différentes *espèces* humaines, et même entre ceux qui vivent d'un régime différent.

Nous ne connaissons presque rien de la physiologie de l'Inde, ni de la Chine ; quand nous aurons étudié les organes de l'Hindou, nous pourrons facilement nous rendre compte des phénomènes étranges qu'ils présentent et auprès desquels tous les faits mystiques ne sont que bagatelle.

« Parmi les curiosités de Soegauhur, il ne faut pas oublier de décrire un fakir (*), dit L. Rousselet, que j'aperçus un jour à la porte du caravanserail et qui représentait bien le plus hideux exemple de fanatisme Hindou qu'il soit possible d'imaginer. C'était un goussaint ou *mendiant* religieux d'une secte tantique ; sa figure entourée d'une barbe hérissée et inculte portait des tatouages rouges dessinant un trident ; ses cheveux liés ensemble, s'enroulaient au dessus de sa tête en une mitre pointue ; son corps *maigre*, entièrement nu, était barbouillé de crudea. Mais ce qu'il y avait de plus effrayant dans cet affreux ensemble, c'était le bras gauche qui, desséché et ankylosé, se dressait en l'air perpendiculairement à l'épaule ; la main fermée, entourée de courroies, avait été traversée par les ongles qui continuant à grandir, se courbaient en griffes de l'autre côté de la paume ; enfin le creux formé par cette main, rempli de terre, servait de vase à une petit myrte. Ce bras, immuablement tendu, donnait à ce malheureux un air de prophète couronné et menaçant. »

Dans le même recueil, deux médecins anglais racontent avoir vu un fakir se pendre à un arbre par les pieds la tête en bas, et qui, après plusieurs heures dans cette position, parlait avec calme, sans la plus petite trace de congestion sur le visage. Nous lui demandâmes, dit l'un d'eux, de qui il tenait un semblable pouvoir. *Naturellement* il répondit : de Dieu.

Il est profondément regrettable que les médecins anglais, établis depuis si longtemps aux Indes, n'aient pas succombé à la tentation, bien légitime, de faire l'autopsie d'un de ces fakirs. Quelle modification profonde elle nous révélerait dans la structure du système circulatoire ! Les veines de la tête pour accomplir ce phénomène de circulation régulière malgré les lois de la pesanteur, possèdent peut-être une tunique élastique aussi puissante que celle des artères ; le pouvoir de Dieu serait ainsi rendu visible sous la forme musculaire ou élastique !

16 juin 1875. Dr Charbonnier.

(*) *Tour du Monde illustré*, année 1872, 2e semestre, p. 207.

Lateau; 2° si l'absorption de l'azote se fait dans des proportions suffisantes pour nous rendre compte du calorique dépensé.

Nous devons pousser le plus loin possible nos investigations. Davy trouva un jour que deux morceaux de glace produisaient de la chaleur, Tyndall nous cite une production de chaleur plus étonnante encore.

« Je passe, dit-il, à une autre expérience, dans laquelle la chaleur, pour plusieurs d'entre vous semblera *produite par quelque agent mystérieux ; et de fait, les plus habiles d'entre nous savent à ce sujet bien peu de chose.* Il s'agit presque de développer de la chaleur par le frottement *contre le pur espace.* Cette chaleur est due en effet peut-être, ou mieux, très-probablement à une sorte de frottement contre ce milieu intra-stellaire auquel nous aurons à faire appel de plus en plus à mesure que nous avancerons (1).

Voilà une source de chaleur bien plus problématique que celle dont nous parlons, et cependant Tyndall la renseigne comme réelle, et il ne conclut pas au surnaturel, quoiqu'il ne connaisse pas tout ce qui se passe dans ce phénomène.

Il faudrait donc en expérimentant chez Louise Lateau, rechercher d'abord la quantité d'acide carbonique qui peut se trouver dans l'air expiré par le moyen de la chaleur rayonnante. Les expériences, dit Tyndall, montrent qu'on peut reconnaître la présence d'une quantité d'acide carbonique infiniment petite par l'action qu'il exerce sur les rayons provenant d'une flamme d'oxyde de carbone. Par exemple, on constate parfaitement ainsi l'action de l'acide

(1) La chaleur, mode de mouvement, par Tyndall. page 33. § 30. Edit. 1874.

carbonique exhalé par les poumons. On a rempli un sac en caoutchouc avec l'air des poumons, après l'avoir desséché, on a fait entrer l'air neutre avec l'acide carbonique dans le tube à expérience. L'on a constaté que l'air exhalé par les poumons et desséché, intercepte 50 p. c. de la radiation entière de la flamme d'oxyde de carbone. Il est évident que nous avons ici un moyen d'apprécier avec une grande exactitude la quantité d'acide carbonique émise par nos poumons dans différentes circonstances. On ne peut donc se refuser à de si faciles expériences chez Louise Lateau, quand on lui en a fait subir de si cruelles.

Une fois ce point bien établi, la présence ou l'absence de l'acide carbonique dans l'air expiré, nous pouvons alors aborder le second point, l'introduction de l'azote, sa quantité, son rôle dans la nutrition et la calorification qui sont une même chose, entendons-le bien, un mouvement vital organique, les composés qu'il forme, les changements matériels apportés dans le sang et les tissus, et partant les modifications fonctionnelles des nerfs et de tous les organes.

C'est par l'acide carbonique et l'azote qu'il faut débuter, au lieu de s'embarquer dans l'épilepsie d'un côté et de l'autre dans la philosophie et dans la métaphysique, et renouveler ainsi les discussions de la somme de Saint-Thomas.

Matérialisons nos recherches afin que le résultat soit bien évident pour tous.

Avant l'examen de Louise Lateau, ne disons pas à l'avance : il y a de l'acide carbonique dans l'air qu'elle expire, ou bien il n'y en a pas.

Quand nous l'aurons observée, et M. Lefebvre aime trop la science et il est trop sincère pour s'y refuser, nous sau-

rons positivement si elle prend du carbone, et la quantité qu'elle prend.

Dans d'autres pays, dans les établissements d'aliénés, on fera des expériences comparatives, et l'on verra quels phénomènes nouveaux correspondent à telle ou telle quantité d'acide carbonique produite, et quels phénomènes organiques et physiologiques extraordinaires dépendent de l'absorption de telle ou telle quantité d'azote.

Si l'on affirmait que Dieu soutient de sa volonté Louise Lateau, que l'azote et l'oxygène ne jouent aucun rôle, qu'on les retranche à Louise Lateau et l'on verra la suite.

D'emblée, on doit se dire, en voyant que Louise Lateau respire, que l'oxygène joue un certain rôle chez elle; — s'il ne rencontre pas de carbone, que devient-il ?

L'air expiré et le sang doivent nous le dire.

La combustion spontanée existe chez ceux qui prennent considérablement de carbone associé à l'oxygène et à l'hydrogène. A un moment donné tous leurs tissus en sont farcis, et l'oxygène toujours mis en présence du carbone finit par faire une autre combinaison et par produire de l'acide carbonique, c'est-à-dire la combustion.

Rapprochons ceci à titre de renseignement d'un phénomène qui arrive chez les mystiques, c'est-à-dire chez ceux qui se privent de carbone et qui sont incombustibles. Cela ne viendrait-il pas de ce qu'ils ont chassé tout le carbone de leurs tissus et l'ont remplacé par l'azote, qui communiquerait un état tel que des températures qui désorganisent les tissus de ceux qui prennent du carbone, n'auraient que peu ou point d'effet chez eux, parce qu'ils se nourrissent d'un corps incombustible ?

Nous voyons que le carbone à l'état de diamant, supporte les plus hautes températures sans être brûlé.

Pourquoi des tissus organisés chimiquement différemment se conduiraient-ils de la même manière vis-à-vis de la chaleur?

C'est donc dans l'étude des phénomènes les plus simples de la chimie organique que nous devons chercher l'explication des phénomènes *physiologiques* les plus extraordinaires.

Plus tard on rira de tous les savants qui, ne cherchant pas d'explication, crient au surnaturel, ou bien disent cela est matériellement impossible.

Est-ce que nous connaissons tout? Que connaissons-nous d'essentiel?

CHAPITRE II.

RECOINS DE LA PHYSIOLOGIE.

Nous attachons tant d'importance à la loi de gradation, que pour bien pénétrer dans vos esprits, *nous marchons progressivement* dans l'exposition de nos idées. Après un coup d'œil sur l'histoire naturelle, nous avons esquissé la vie des principaux mystiques.

Il nous paraît maintenant utile de construire devant notre œuvre une espèce de forteresse physiologique que l'on devra démolir avant d'arriver à nous, lorsque nous donnerons la théorie de l'abstinence.

Nous avons choisi le traité de physiologie de Longet, de préférence, parce qu'il est le plus complet et le plus répandu

en Belgique de tous les ouvrages que nous possédions sur la matière. Et ici encore voici notre procédé.

Nous nous sommes servi de faits matériels qui peuvent se contrôler à chaque instant, et quand une remarque nous venait à l'esprit, nous l'avons faite, sauf à y revenir plus tard, quand il faudra rassembler tous ces traits épars en un faisceau compact dans le chapitre de l'abstinence.

Au lieu de nous contenter d'une ou deux citations, nous les avons encore ici multipliées et nous avons eu soin de les faire complètes, de manière à rendre toute la pensée de l'auteur, quand même elle contrecarrerait notre opinion, attachant plus de prix à la discuter ensuite qu'à passer sous silence, la partie la plus importante peut-être, ainsi qu'a fait M. Lefebvre.

Nous avons encore usé de la précaution, dans nos citations, de ne prendre l'opinion de Longet que quand il est d'accord avec le sentiment unanime des savants ; nous avons rejeté avec le plus grand soin ce qui était controversable, même quand cela eut pu nous rendre service. Telles sont les règles que nous avons suivies et dont on pourra, en nous lisant, remarquer la constante application. Nous intitulons ce chapitre : *Les recoins de la physiologie*, parce que ce sont tous points, tous faits qui sont connus dans une demi-obscurité et auxquels on ne songe pas. Ils sont là comme perdus et oubliés dans un livre, sans éclat et sans lumière, sans portée et sans but pour ainsi dire, parce qu'ils sont isolés et que jusqu'à présent on ne les a pas coordonnés.

Nous avons fait une œuvre d'exhumation et de coordination de beaucoup de principes que les plus grands maîtres paraissaient avoir oubliés, et auxquels le simple énoncé rendra toute leur valeur. Dans un manuel de physiologie, on doit

nécessairement diviser les fonctions pour les expliquer une à une ; mais il ne faut pas oublier qu'elles sont réunies chez l'homme, réagissent les unes sur les autres et se font équilibre. La physiologie, dans l'esprit du médecin, doit apparaître tout entière, d'un seul bloc, comme un homme qui se montre à nos yeux avec tous ses membres et tous ses organes. En outre, il faut toujours se rappeler que la partie vraie de la physiologie n'est pas celle par exemple où, lorsqu'on traite des fonctions pulmonaires, l'on nous dit que l'homme a 16 inspirations par minute, qu'il prend 500 centilitres d'air par inspiration, absorbe 6 °/₀ d'oxygène, rejette 4 °/₀ d'acide carbonique. Ces chiffres sont des moyennes qui n'existent que dans notre cerveau ; la partie vraie est celle où l'on énumère toutes les circonstances réelles et différentes où se trouvent placés les individus, et qui déterminent de grands écarts à la moyenne, soit en plus, soit en moins, par exemple les influences de l'âge, du sexe, de la puberté, du climat, de la latitude, de l'altitude, de la profession, de l'éducation, du régime alimentaire, de la maladie, des habitudes individuelles, morales et physiques, du repos et du mouvement, de la lumière et de l'obscurité, de l'été et de l'hiver. Les chiffres d'écart sont seuls réels, puisqu'ils ont été constatés sur le vivant et ont servi à établir le chiffre fictif de la moyenne. Et pour bien apprécier l'influence de toutes ces circonstances, on doit leur donner le nom de *milieu*, comme en histoire naturelle, avec cette différence en plus pour l'homme que par son intelligence il a su se créer un *milieu intérieur*.

Expériences de Chossat. — On ne doit jamais oublier : 1° que Chossat parle de l'homme sain et non de l'homme

malade ; 2° qu'il soumet les animaux à la diète absolue *d'emblée*.

Les tissus ne perdent pas également par l'abstinence.

Ceux qui perdent le plus, après la graisse et le sang, sont les organes digestifs avec les annexes.

Ceux qui perdent le moins sont, après le système nerveux, les poumons, la peau et les os.

Les premiers s'atrophient et leurs fonctions disparaissent. quand pour les seconds tout se fait encore. Ceux-ci accomplissent leurs fonctions en se nourrissant des premiers : ils sont *organophages*.

S'il en est qui perdent peu, c'est : 1° qu'ils ont besoin de peu pour se nourrir, c'est que le mouvement d'assimilation et de désassimilation s'exécute fort lentement ; 2° qu'ils savent réparer leurs pertes.

Il y a donc des organes qui n'ont pas faim, ou dont les fonctions peuvent continuer malgré l'abstinence, en se nourrissant des autres : l'*organophagie* est un terme plus juste qu'autophagie.

Combinons ces données avec celles qui nous sont fournies par Serre et Doyère (1).

En ce qui concerne la nutrition, cet échange, ce renouvellement, ce tourbillonnement perpétuel des molécules, ne sont point une condition essentielle des tissus vivants, à moins qu'on ne veuille ranger le tissus osseux parmi les tissus morts.

En présence des données contradictoires, que penser du renouvellement de la matière dans les *parties solides* des tissus ?

Jusqu'à présent il n'est pas démontré que toutes les molé-

(1) *Annales des sciences naturelles*. 2e série, t. XVII, p. 273.

cules du tissu osseux ne doivent séjourner dans les os qu'un temps assez court, ni qu'elles soient incessamment remplacées par de nouvelles molécules que d'autres remplaceront bientôt. Or, ce qui peut paraître contestable pour le tissu osseux l'est également pour les autres tissus de l'organisme *adulte*. Aussi semble-t-il rationnel d'attendre d'autres lumières pour prendre un parti relativement à cette théorie du renouvellement incessant dans la trame solide des tissus, théorie qui, si elle n'est pas expérimentalement démontrée, se trouve pourtant assez en rapport avec la manière la plus générale d'envisager les actes intimes de la nutrition (1).

Remarques. — Certains tissus peuvent se momifier.

Quels sont-ils? Ceux qui pendant l'abstinence perdent le moins, nous paraît-il.

Quel est le coefficient de la mobilisation? Quel est le coefficient de la momification chez les divers peuples? Dans diverses maladies? Dans celles provenant de l'abstinence?

Au bas de l'échelle animale, il est des êtres qui reçoivent leur nourriture à la manière des plantes, c'est-à-dire que les substances extérieures et intérieures pénètrent et sortent, par les lois de l'imbibition et de l'endosmose, par tous les points de la surface avec laquelle elles sont en contact.

Ce phénomène se reproduit exactement dans l'acte de nutrition, au fond de tous les tissus des animaux supérieurs et de l'homme lui-même. Chaque molécule des tissus peut nous représenter un animal inférieur, dont toute la surface est imbibée et dont la membrane laisse entrer et sortir des matériaux liquides et gazeux.

Voilà donc l'acte vrai de la nutrition, exactement le même partout, même chez les tissus spéciaux, c'est-à-dire les

(1) LONGET. *Traité de physiologie*, p. 1067.

organes qui ont un travail spécial à accomplir, qui se nourrissent de la même manière pour soutenir leurs charpentes.

L'ordre physique est assujetti à des lois immuables. C'est une chose vraiment admirable que ce résultat de force continuellement *variable* et continuellement en équilibre, qui s'observe à chaque pas dans l'économie animale, et qui permet à l'individu *de se prêter à toutes les circonstances où le hasard le place.* L'homme à cet égard a été favorisé par la nature plus qu'aucun autre animal : il vit également dans toutes les températures et dans tous les climats; son tempérament se prête au mouvement et au repos; *à l'abstinence* comme aux excès de nourriture; presque tous les aliments lui sont bons, soit qu'ils appartiennent *à un régime organique ou à un autre* (1).

Remarques. — L'homme a le pouvoir plus qu'aucun animal d'adapter ses organes aux milieux, et les diverses races et parmi ces races, des individus doivent présenter de notables différences.

Il ne faut pas attribuer une valeur trop absolue à cette distinction entre les aliments plastiques et les aliments respiratoires. Elle n'est fondée que d'une manière générale. En effet, l'animal longtemps privé d'une nourriture suffisante, continue à absorber de l'oxygène et diminue de poids, parce qu'il brûle successivement ses graisses, puis son sang et ses propres tissus, de telle sorte que des substances azotées, qui avaient fait partie de sa trame organique, fournissent des matériaux à l'oxygène de sa respiration, et accidentellement deviennent aliments respiratoires, de la même manière que les tissus avaient accepté dans

(1) LAVOISIER, cité par LONGET, *loc. cit.*, t. Ier, p. 1053.

leur trame des aliments qui ne devaient pas y figurer, les aliments respiratoires (1).

Le carbone n'est pas absolument nécessaire à la production de la chaleur animale.

L'azote peut le remplacer en cas d'abstinence.

Expériences de Gavarret. — « Soit, dit le savant physicien, la composition de l'air sec ramené à la température de 0° et à la pression de 076.

« L'air expiré contient quatre centièmes d'acide carbonique de plus que l'air inspiré. Ce gaz est évidemment un produit de combustions respiratoires, et représente d'ailleurs un volume d'oxygène égal au sien, qui aura été emprunté à l'air inspiré pour brûler le carbone des matériaux du sang. Mais tandis que l'acide carbonique exhalé n'accuse que quatre centièmes d'oxygène absorbé, l'air expiré en contient réellement six centièmes de moins que l'air inspiré. Dirons-nous que ces deux centièmes d'oxygène ont été employés à faire de l'eau avec l'hydrogène des matériaux brûlés! La conclusion serait légitime, si dans la respiration il n'y avait ni *exhalation* ni *absorption d'azote.*

« Nous savons que cette hypothèse est inadmissible. »

Remarques. — La théorie de Lavoisier que la chaleur animale est produite exclusivement par la combustion du carbone et de l'*hydrogène*, n'est pas suffisamment démontrée. L'azote atmosphérique joue donc un certain rôle.

Regnault et Reiset partagent aussi cette opinion.

C'est par une coïncidence fortuite, disent Regnault et Reiset, que les quantités de chaleur dégagées par un animal se sont trouvées, dans les expériences de Lavoisier, de Dulong et de Despretz, à peu près égales à celles que don-

(1) Longet. *Loc. cit.*, *p.* 1037.

neraient, en brûlant, le carbone contenu dans l'acide carbonique produit et l'hydrogène dont on déduit la quantité *par une hypothèse bien gratuite*, en admettant que la quantité d'oxygène consommée qui ne se retrouve pas dans la quantité d'acide carbonique produit, a servi à transformer cet hydrogène en eau.

Cette remarque de Regnault et Reiset est fondée, ajoute Longet, sur de nombreuses expériences.

L'homme qui mange a besoin de respirer davantage, c'est-à-dire d'une plus grande quantité d'oxygène (1).

Le travail de la digestion fait dépenser, par rapport au jeûne, 37 litres au lieu de 26 litres par heure.

Remarques. — Du calorique que nous produisons, un tiers est dépensé, non pour nous chauffer, mais pour subvenir aux dépenses en calorique des organes et des travaux digestifs. Ce calorique ne nous est d'aucun secours contre la température extérieure : c'est une perte sèche.

Ces expériences nous apprennent que le poumon fournit une quantité d'oxygène proportionnelle à la quantité de carbone introduite par les aliments ; par cette quantité d'oxygène nous pouvons donc calculer l'acide carbonique approximativement.

Le poumon adapte ses fonctions aux circonstances ; il laisse passer beaucoup ou peu d'oxygène, *selon les besoins de l'animal.*

Notons cette première adaptation du poumon, cette sorte de pouvoir électif.

Rôle du poumon vis-à-vis de l'azote, d'après Regnault et Reiset. — A. 1° Chez les animaux qui sont soumis à un

(1) LONGET, *loc. cit.*, tome Ier, p. 526.

bon régime alimentaire, le poumon *supplée aux reins*, puisqu'il *exhale* une certaine quantité d'azote.

2° Chez les animaux soumis à la diète, le poumon supplée à l'estomac, puisqu'il absorbe une certaine quantité d'azote.

B. Le premier jouit donc d'un rôle électif non seulement vis-à-vis de l'oxygène, mais même vis-à-vis de l'azote. Mais dans le cas de l'azote, son rôle est encore plus remarquable, parce qu'il remplace *à volonté* deux organes qui sont essentiellement différents l'un de l'autre, l'estomac et le rein, et avec lesquels il n'a aucun rapport histologique. *L'état du sang, c'est-à-dire le besoin des tissus, détermine cette substitution organique.*

Remarques. — La présence de l'azote dans le sang n'est pas due, comme Longet le prétend, à une *décomposition* organique.

Chez les animaux qui mangent suffisamment des substances azotées, cela se passe ainsi et alors l'azote se trouve dans le sang veineux comme un produit qui doit être éliminé.

Mais chez les animaux dont l'estomac n'a pas introduit dans le sang une quantité suffisante d'azote pour subvenir aux dépenses organiques de cet élément, le poumon l'introduit directement de l'atmosphère, et l'azote se trouve alors dans le sang artériel, non plus dans la série descendante, mais dans la série ascendante.

Ceci nous explique pourquoi certains expérimentateurs ont rencontré l'azote dans le sang veineux, et d'autres dans le sang artériel, parce qu'il arrive dans le sang dans des conditions *opposées*, et que par conséquent il doit se trouver dans des lieux *opposés*.

Ceci nous explique encore pourquoi il n'est pas nécessaire qu'il entre autant d'oxygène à jeun qu'à *l'état de digestion;* car l'introduction de *l'aliment azoté par le poumon* dépend uniquement *des lois de l'endosmose* et non pas d'un *travail digestif* qui enlève au corps, comme nous venons de le voir, le tiers du calorique, sans que le corps en reçoive rien. L'introduction endosmotique de l'azote par le poumon se fait comme celle de l'oxygène, et cette introduction d'azote est une source de chaleur, parce que l'azote en se rendant soluble dans le sang y abandonne son calorique latent. Non-seulement il y a ici une perte en moins de calorique, mais il y a une source de calorique par l'introduction de l'azote. Il faut donc considérer l'azote comme gaz et comme corps *endothermique.*

Ce phénomène physiologique nous explique amplement la *substitution* des organes, phénomène qui, comme on le voit, précède la *transformation* des organes.

Tirons-en quelques conclusions ou applications.

Plus il y a d'organes et plus la substitution peut avoir lieu. Ce qui nous explique une loi d'histoire naturelle que les animaux supérieurs s'adaptent plus facilement aux milieux (Albert Gaudry). Que malgré la division du travail bien établi, certains organes peuvent remplir, au besoin plusieurs fonctions.

Contentons-nous de ceci pour le moment. Nous y reviendrons à propos des fonctions si multiples de la peau et nous démontrerons que le poumon, et non l'intestin, est la peau retournée en dedans.

Importance relative des fonctions respiratoire et digestive. — La respiration, à moins que dans des cas fort rares (syncope et léthargie), ne peut être suspendue sans danger

de mort immédiate. Même par un exercice soutenu, le plongeur le plus habile ne pourait rester sous l'eau plus de trois minutes.

La digestion peut supporter des retards volontaires assez longs ou involontaires par des maladies, sans que la vie soit compromise.

La volonté a un empire bien restreint sur la respiration.

La respiration est de tous les instants, ralentie seulement pendant le sommeil. Les produits qu'elle apporte au sang y passent sans travail préparatoire et y jouent un rôle immédiat.

L'économie ne fait aucune dépense pour les recevoir, hormis le jeu des côtes. La respiration ne gêne pas les fonctions cérébrales.

Les matériaux qui doivent passer par les voies digestives avant d'être introduits dans le sang, subissent une foule de modifications qui réclament un état parfaitement physiologique des organes et une grande dépense de forces vives, ainsi que de calorique pour accomplir leur digestion ; ils sont un enraiement aux fonctions de l'intelligence.

L'homme absorbe et exhale par le poumon ; par le poumon il prend la vapeur d'eau atmosphérique et l'azote pour se nourrir.

Le poumon chauffe, boit, mange ou assimile.

Il élimine les produits résultant de la calorification, le trop plein d'eau par la perspiration qui en même temps enlève ce qu'il y a de trop en chaleur et supplée à la peau. La perspiration pulmonaire varie suivant l'état du sang.

Le poumon supplée au rein en éliminant l'azote et l'eau.

Tous ces actes s'accomplissent sans dépense de force

organique et sans que la *volonté y soit pour rien.* Tous ces phénomènes sont endosmotiques. Il a également le pouvoir d'introduire tous les miasmes et tous les arômes atmosphériques, rôle important qui peut nous rendre compte de l'odeur de sainteté attribuée aux mystiques.

La volonté a de l'empire sur les fonctions digestives, quant aux actes préparatoires et qui constituent la préhension des aliments.

Plus les fonctions organiques se rapprochent des fonctions physiques de l'endosmose, moins elles peuvent être supprimées; plus elles se rapprochent des fonctions physiques et plus elles s'exercent sur des éléments simples, fournis tout d'une pièce par le *règne inorganique :* oxygène, azote, vapeur d'eau avec tous les sels qu'elle contient.

Les fonctions respiratoires échappent au pouvoir de l'animal, et elles survivent, comme nous le verrons pour la peau surtout, indépendamment de toute action cérébrale, par les seules lois de l'endosmose.

Ces faits nous démontrent que ce qu'on appelle *instinct de conservation*, qui préside à la substitution et à la transformation des organes, n'est pas une faculté intellectuelle, mais une propriété, une qualité primitive de la matière organisée.

En quoi pêchent les expériences de Chossat. — Nous signalerons que Chossat ne mentionne pas ce rôle nutritif du poumon qui peut expliquer pourquoi *au milieu* de ses expériences les pertes en poids sont relativement beaucoup moins élevées que celles des deux premiers jours d'abstinence.

L'animal, après avoir subi le choc de cette privation

totale d'aliments, organise ses moyens de sauvetage : il absorbe par les poumons et par la peau les substances qui lui étaient fournies par l'estomac ; d'un autre côté, la transpiration cutanée et la perspiration pulmonaire sont diminuées : double circonstance de recettes et de pertes en moins, dont Chossat n'a pas tenu compte.

Nous en signalerons d'autres à propos des sources de chaleur, des fonctions de la peau, de la loi de gradation, pour démontrer le peu de valeur de ces expériences dans le sujet qui nous occupe et qu'on ne manquera pas de nous opposer comme des objections sérieuses à l'abstinence absolue.

Les mystiques sont constipés, tandis que les sujets soumis à l'inanisation ont des sucs abondants et biliaires.

Dépenses relatives d'azote chez les herbivores et les carnivores. — Les herbivores ne dépensent que la moitié d'azote de ce que dépensent les carnivores, car ils ne fabriquent que la moitié d'urée.

L'homme qui du régime carnivore se met au régime herbivore, subit la même diminution.

Les phénomènes d'assimilation et de désassimilation sont donc diminués de moitié ; ces mouvements *dégagent* de la chaleur.

Influences qui diminuent la quantité de carbone nécessaire pour la calorification du corps. — Sans parler pour le moment ni de l'influence du climat, ni de la *maladie*, nous citerons :

1° *L'âge.* — L'enfant brûle beaucoup moins de carbone que l'adulte.

2° *Le sexe.* — La femme en brûle beaucoup moins que l'homme.

3° *La menstruation.* — La femme ne dépense guère que la moitié du carbone qui est nécessaire à l'homme.

Nous tirerons de ce fait des conséquences qui auront une bien grande portée pour expliquer l'abstinence et les sources de chaleur que la femme possède exclusivement. Nous croyons que Longet ni personne n'ont donné une explication rationnelle de ce fait.

L'animal herbivore a moins besoin de carbone.

Le jeûne diminue la quantité de carbone (1).

Quand un animal soumis au jeûne, est mis à même de se nourrir à discrétion, il faut un certain nombre de jours pour que l'animal consomme la même quantité de carbone qu'avant le jeûne (2).

La diminution du carbone n'emporte pas la même diminution en oxygène (3). Donc l'oxygène se combine avec un autre corps.

Nous avons vu que l'azote est absorbé, au lieu d'être exhalé et que cette portion d'oxygène qu'on ne retrouve pas dans l'acide carbonique est destinée à oxygéner cette quantité d'azote.

La preuve c'est que dans les cas d'inanition, l'animal brûle les tissus azotés, et que l'on ne voit pas sortir d'azote à l'état libre (4).

Un homme, au repos et à jeun, consomme trois fois moins de carbone qu'un homme qui mange et travaille (5).

Nous savons que le jeûne diminue considérablement la quantité d'urée.

(1) Longet, 562, 563, 564.
(2) *Ibid.*, 564.
(3) *Ibid.* 566.
(4) Chossat et Longet, 567.
(5) Longet, 568.

Le sexe féminin, le régime herbivore, le repos, la solitude, le jeûne, suppriment donc à peu près l'urée.

Toutes ces circonstances ralentissent si elles ne suppriment pas les fonctions de nutrition.

Il n'est donc pas permis de dire, comme M. Lefebvre l'a prétendu, qu'une femme qui réunit toutes ces conditions a des urines normales. Cela ne peut être vrai.

Les expériences de Regnault et Reiset ont prouvé qu'il y a absorption d'azote pendant le sommeil hivernal.

Ce fait est très-significatif. Moins les fonctions de digestion ont lieu pour procurer des aliments, et plus l'azote a de tendance à pénétrer dans l'économie, parce que l'endosmose est plus active à jeûn.

Spallanzani a prouvé que la respiration des animaux hibernants était pour ainsi dire nulle, ce qui rendrait probable l'introduction de l'azote par la surface cutanée et aussi de l'oxygène, phénomène que nous devons retrouver chez Louise Lateau.

La fonction utérine est-elle supplémentaire de la fonction pulmonaire, comme le pense Longet. (1)? — Pour résoudre cette question, il faut voir ce que disent Longet par rapport aux sources de chaleur (2) et Cl. Bernard à propos du rôle du grand sympathique sur la production de la chaleur (3).

« Le travail de l'esprit, *indépendamment de toute autre action*, suffit, comme le fait observer J. Davy, pour augmenter la chaleur animale.

« Limitée d'abord à la tête, cette augmentation peut se

(1) Tome, I, p. 572.
(2) Longet, t. I, p. 572.
(3) Longet, t. I. p. 345

généraliser sous l'influence de *méditations prolongées et profondes.*

« *Les passions, les émotions* morales élèvent ou abaissent la température du corps, suivant qu'elles exercent sur le cours du sang et les mouvements respiratoires une action stimulante ou dépressive. La chaleur, dit Burdach, augmente par l'effet de l'espérance, de la joie, de la colère et de toutes les passions excitantes. »

La passion la plus excitante sur le système nerveux vasomoteur et la plus déprimante sur les fonctions nutritives c'est l'amour, et surtout l'amour divin.

Uxoris est amare, viri intelligere proprium.

Quand la puberté a lieu chez la femme, il se fait une révolution immense, bien plus grande que chez l'homme. Il n'est pas nécessaire de faire ici un tableau qui se retrouve partout peint avec des couleurs plus vraies, des tours plus vifs que je ne le pourrais faire. Laissons ce rôle aux poëtes et reprenons notre rôle de physiologiste.

Perdre du sang par l'utérus n'est pas une fonction complémentaire du poumon. Mais produire de la chaleur sans carbone et cela par la passion violente qui s'allume, voilà une fonction complémentaire. Si la moyenne de cette influence va jusqu'à pour ainsi dire se passer de la moitié de carbone à l'état normal, et cependant produire une plus grande quantité de chaleur, ou du moins une plus grande résistance au froid, jusqu'où cette différence peut-elle aller, lorsqu'on a en présence une de ces passions qui ne connait pas de limite, de trêve, ni de repos ?

La preuve qu'ici Longet s'est fourvoyé quand il semble attribuer la petite quantité de carbone dépensé par la femme

à la perte de sang utérine, c'est l'expérience de Claude Bernard sur le grand sympathique.

Comme on le sait, dit Longet (1), c'est en 1851 que Cl. Bernard répétant les expériences de Pourfons Dupetit, découvrit que la section du grand sympathique cervical produit l'élévation de la température dans la moitié correspondante de la tête. Ce fut la démonstration la plus frappante de l'action du grand sympathique sur la circulation. Quant à l'explication des précédents phénomènes, Cl. Bernard suppose que le *système nerveux ganglionaire exerce une influence directe sur la calorification*, et que sa section n'agit pas primitivement sur l'état circulatoire, mais bien sur la production de la chaleur, *par un mécanisme insaisissable comme celui des propriétés vitales.*

Voilà donc bien d'après l'éminent physiologiste, Cl. Bernard, une source de chaleur provenant des nerfs.

Tâchons d'en saisir le mécanisme.

Quand la tête devient plus chaude après *la cessation des fonctions* du grand sympathique, cela signifie qu'il n'y a plus rien qui s'oppose au dégagement du calorique latent déposé dans les tissus et qu'il est mis en liberté.

Ce dégagement ne se fait pas par rayonnement, ni autrement, il a lieu tout simplement parce que le calorique ne se trouve plus sous la dépendance nerveuse. Or donc, plus le grand sympathique fonctionnera, et plus le calorique sera retenu et s'accumulera dans les tissus au lieu de rayonner au dehors, et je peux concevoir qu'à un moment donné ce grand sympathique fonctionne avec une telle intensité qu'aucun dégagement de calorique ne puisse avoir lieu. Voilà l'explication de ces individus qui, possédés d'une grande pas-

(1) Tome I, p. 845.

sion ne peuvent se refroidir. Il faut encore ajouter une autre circonstance tirée de la loi du balancement des organes et des facultés. Chez la femme en général, la raison est d'autant moins développée que le sentiment est intense, et tout l'influx nerveux se porte sur le grand sympathique; mais chez celui qui a supprimé les fonctions digestives, la partie du grand sympathique qui reçoit tout cet influx nerveux, c'est celle qui préside aux vaisseaux, aux vaso-vasorum.

Toute la force nerveuse est donc dépensée pour produire de la chaleur et la convertir en calorique latent : car faire fonctionner n'importe quoi, c'est produire du mouvement, et produire du mouvement, c'est produire de la chaleur qui *se dégage quand les nerfs ne fonctionnent plus*. Pourquoi serait-il nécessaire qu'il vienne du calorique d'autres sources ? Voilà le volant de Doyère : c'est le grand sympathique qui ne fonctionnant plus, laisse partir sa chaleur.

Mais il est bon en cette matière d'avoir une surabondance de preuves ; nous en citerons encore beaucoup d'autres, en nous appuyant toujours sur des ouvrages physiologiques classiques.

Il sera même prudent de faire voir que l'auteur éminent que nous citons n'a pas écrit au même point de vue que nous, et que nous n'avons pas choisi parmi les physiologistes celui qui nous serait le plus favorable.

L'eau est de tous les corps solides et liquides celui qui a le calorique latent le plus élevé.

Quand nous perdons en poids un kilogr. d'eau, notre corps a dégagé plus de calorique latent que s'il avait perdu un kilogr. de graisse.

Il est donc bien important au point de vue de l'abstinence

de perdre le moins d'eau possible. Si l'eau a déjà cette importance, à l'état liquide c'est-à-dire celle que nous perdons par la sécrétion urinaire, quelle perte immense de calorique n'éprouvons-nous pas quand l'eau liquide de notre corps s'échappe à l'état gazeux par le poumon et par la peau? Aussi dans les pays chauds on diminue considérablement la quantité de boissons de manière à éviter le *trop plein d'eau* dans le sang et son élimination par les deux voies citées plus haut.

Absorption par la peau. — Aujourd'hui la plupart des physiologistes admettent que la peau, malgré sa couche épidermique absorbe des substances liquides et gazeuses.

Cette absorption, comme toutes les autres fonctions, varie suivant des circonstances données, suivant le milieu.

Cette fonction qui a été contestée pour l'homme, aussi longtemps qu'on n'a pas fait d'expériences, est une propriété de tous les tissus organisés qui ne se perd même pas avec la vie comme le prouve l'observation endosmotique.

La plupart des invertébrés nus et aquatiques se rident, si on les expose à l'air sec, et se gonflent rapidement quand on les remet dans l'eau.

Les infusoires rotateurs totalement desséchés reviennent à la vie quand on les plonge dans l'eau.

Chez l'homme la peau intacte est loin de posséder une aussi grande perméabilité que chez les animaux précédents; cependant elle peut absorber des liquides et des gaz. Si l'on veut faire attention aux états si différents dans lesquels la peau se trouve chez les individus, on verra que ce pouvoir, à peu près nul dans certains cas, peut acquérir de grandes proportions dans d'autres, et que ce pouvoir est surtout réglé par l'état du sang et la quantité d'eau qu'il

contient. Homolle, dont les expériences ont été répétées, a prouvé que, à jeûn et loin de toute boisson, plongé dans un bain, il avait absorbé par la peau 400 grammes d'eau ; Béclard a démontré le pouvoir absorbant de la peau pour les gaz.

L'absorption cutanée se fait avec plus d'activité chez les enfants, les jeunes gens et les femmes dont la peau plus mince est plus vasculaire que celle des adultes et surtout des vieillards.

La circonstance que la peau est plus mince a beaucoup de valeur, parce que le réseau vasculaire se trouve presque en contact avec l'atmosphère, comme dans le poumon ; et elle emprunte une valeur toute spéciale lorsque, comme chez Louise Lateau et les autres stigmatisés, de nombreuses plaies sont autant d'orifices où les capillaires sanguins sont réellement dans un contact aussi immédiat avec l'atmosphère que le réseau pulmonaire.

Les climats chauds favorisent également cette absorption. Dutrochet, par sa fameuse théorie de l'endosmose, a éclairé d'une vive lumière l'absorption en général et aussi celle qui a lieu par la peau.

L'endosmose est un phénomène général qui se produit dans la trame de tous les tissus, c'est-à-dire qu'ils ont la propriété de se laisser pénétrer par les fluides mis en contact avec eux. La laxité, la finesse des tissus et des membranes et surtout l'abondance de leurs vaisseaux, sont les conditions anatomiques auxquelles on a coutume de rapporter la rapidité de l'absorption. Mais d'autres causes ont une influence directe sur cette fonction ; elles démontrent que l'intelligence n'est pour rien dans les variations, mais bien l'état de la circulation, de plénitude ou de vacuité des vaisseaux.

Toutes les causes qui augmentent ou diminuent la pression intra-vasculaire peuvent faire varier en moins ou en plus l'intensité de l'absorption. Plus le système vasculaire est rempli, moindre est l'absorption ; elle augmente d'intensité proportionnellement à la vacuité des vaisseaux.

La privation prolongée d'aliments et de boissons, qui entraîne le défaut de réparation des pertes *incessantes* que subissent les liquides organiques, peut agir comme les pertes de sang, c'est-à-dire augmenter la tendance à l'absorption. Ainsi, l'on remarque que les individus placés dans cette condition sont plus exposés que d'autres à l'infection par les virus contagieux ou les miasmes paludéens ; on doit admettre aussi, par le même principe, que les abstinents absorbent les principes aromatiques des pays chauds et qu'ils peuvent s'aromatiser, s'embaumer puisque les premiers s'infectent.

La composition du sang joue ici un rôle des plus importants, comme nous l'avons dit plus haut. Le pouvoir *osmogénique* du sang dépend de ses matières albuminoïdes ; si ces matières viennent à diminuer, les liquides extérieurs *s'osmoseront* moins. Au contraire l'absorption sera activée si le sang devient plus riche en matières albuminoïdes, comme pendant l'abstinence. Tout corps organisé absorbe l'humidité avec d'autant plus de force qu'il en a perdu ou en contient moins.

Donc, l'abstinence de boisson par la bouche et l'estomac, fait que la peau, comme le poumon, placée entre un sang épaissi et l'atmosphère qui contient de la vapeur d'eau, sert de membrane osmotique pour y faire pénétrer l'eau.

Quand on traite de l'absorption, on oublie toujours de parler : 1° des principes aromatiques gazeux ou sous toute

autre forme, répandus dans l'atmosphère et qui, absorbés en grande quantité et pendant les longues abstinences des mystiques, doivent suffire pour nous expliquer l'odeur de sainteté; 2° des fluides impondérables que l'atmosphère contient tels que chaleur, lumière électricité, qui sont éminemment plus absorbables que tous les fluides pondérables. C'est ici que l'habitant des pays chauds doit être séparé de l'homme septentrional.

Ainsi, si nous voulons, par la pensée, réunir sur un sujet toutes les circonstances favorables à l'absorption cutanée, telles que jeune âge, sexe féminin, plaies, faiblesse du pouls, vacuité des vaisseaux par l'abstinence, séjour dans les pays chauds, abstinence prolongée et graduelle, toutes circonstances qui se sont rencontrées chez les mystiques, oserions-nous affirmer encore que la peau et le poumon ne sont pas devenus des sources de recettes très-abondantes ?

Fonctions du foie. — Les carnivores nourris de végétaux sécrètent moins de bile (1).

L'usage des matières grasses augmente la quantité de la bile (2).

Les mystiques ne font jamais usage de matières grasses tirées du règne animal, donc ils sécrètent peu de bile.

La femme sécrète moins de bile que l'homme.

Expériences de Schwann, sur la bile (3).

Urée. — L'urée se montre surtout dans l'urine de l'homme et de tous les animaux qui se nourrissent *d'aliments fortement azotés* (4).

(1) LONGET, tome I, p. 928.
(2) *Loc. cit.*, p. 928.
(3) *Loc. cit.*, p, 244.
(4) *Loc. cit.*, p. 947.

L'urée doit se trouver partout où il s'exerce un travail nutritif au dépens des albuminoïdes ; sa diminution signifie une diminution du travail nutritif (1).

L'urée est le résidu des fabricats organiques.

Presque toute l'urée s'en va par le rein.

Si l'on veut se rendre compte du mouvement d'assimilation et de désassimilation, il faut voir la quantité d'urée expulsée par les urines. L'appétit est donc : 1° En raison directe de l'urée,

2° Et de l'acide carbonique.

Rappelons-nous que nous nous sommes demandé quel était le coefficient de la mobilisation des tissus. Ce coefficient doit être bien variable et se calculer d'après la quantité d'urée. Quand elle manque, c'est qu'il n'y a pas de mouvement d'assimilation ni de désassimilation. S'il n'y a plus d'urine, comme on le prétend chez Louise Lateau, le sang peut nous dire si cela est vrai, en nous renseignant sur la quantité d'urée qu'il contient.

Exemple de substitution d'organes. — Quelle est la voie d'élimination de l'urée après l'ablation des reins ?

Cl. Bernard conclut de ses expériences à ce sujet : 1° qu'après l'ablation des reins, les sécrétions intestinales, et particulièrement la sécrétion gastrique, augmentent beaucoup de quantité et *qu'elles changent de type*, c'est-à-dire qu'au lieu de rester intermittentes et de ne se former que dans le moment du travail digestif, ces sécrétions se produisent comme le faisait l'urine, et d'une manière continue, aussi bien pendant le jeûne que pendant la digestion ; qu'indépendamment de cette augmentation dans la quantité des sécrétions gastriques, il intervient encore, après l'ablation

(1) Longet, t. I, p. 948.

des reins, dans ces mêmes sécrétions, un élément chimique de plus qui est l'ammoniaque sous forme de combinaison saline. L'instinct de conservation se trouve donc bien renfermé dans chaque élément moléculaire de nos tissus.

Substitution des produits de l'urine. — L'acide hippurique est spécial à l'urine des herbivores. Cependant si l'on soumet ces derniers à un régime azoté, ou bien à une diète absolue, on constate bientôt qu'il est remplacé par l'acide urique. Il peut apparaître dans l'*urine humaine* en quantité même un peu supérieure à celle de l'acide urique, après un régime végétal prolongé.

« Louise Lateau a un régime presque frugal » nous dit M. Lefebvre, donc elle doit avoir de l'acide hippurique. « Elle a son urine normale. » Donc M. Lefebvre ne l'a pas *bien* analysée.

L'urine des carnivores est acide, celle des herbivores est alcaline.

L'urine de Louise Lateau était-elle alcaline? (1).

Lehmann s'étant mis pendant huit jours au régime exclusivement végétal, ne trouve plus dans l'urine des dernières vingt-quatre heures, que 15 grammes d'urée au lieu de 28 grammes. Cela a-t-il été constaté chez Louise Lateau qui avait un régime plus que frugal? Et ce régime était frugal depuis sa plus tendre enfance.

Rôle du foie et du rein par rapport au sang (2). — Il est manifeste que la sécrétion de l'urine, comme celle de la bile, sert à débarrasser le sang des matériaux en excès et par conséquent susceptibles de devenir nuisibles à l'orga-

(1) Longet, 955.
(2) *Ibid.*, 960.

nisme. Parmi ces matériaux, *les uns très-riches en carbone*, s'associent à la soude et s'échappent sous forme de bile, tandis que les autres, *très-azotés*, donnent l'urée, l'acide urique et l'ammoniaque de l'urine. La sécrétion urinaire en particulier a pour office *d'éliminer une grande partie de l'eau superflue introduite avec les aliments*, et enfin, les produits azotés et salins résultant des métamorphoses des éléments du sang et des tissus.

« En un mot, les reins sont des organes destinés à maintenir le sang dans l'intégrité de composition normale et nécessaire au maintien de la nutrition et de la vie »

Remarques. — La bile constitue une perte en carbone qui n'est pas employé à chauffer le corps.

Le rein élimine une grande partie de l'eau donnée en excès.

Fonctions multiples de la peau. — La peau absorbe de l'oxygène et exhale de l'acide carbonique. Elle respire, et comme la vapeur d'eau est à l'état gazeux dans l'atmosphère, la vapeur d'eau peut passer comme les autres gaz.

Elle supplée donc aux poumons.

La peau fabrique la sueur qui contient de l'urée, et joue le même rôle émonctoire que le rein.

Elle laisse échapper de l'eau et joue encore ici un rôle analogue au rein et au poumon.

La perspiration cutanée et la sueur peuvent être diminuées et augmentées d'après des conditions extérieures ou propres à l'individu.

Le travail de la digestion et l'exercice favorisent la sécrétion de la sueur. Nous verrons que la plupart des mystiques, à certains jours, ne se meuvent ni ne mangent.

Quand l'atmosphère est saturée d'humidité, la transpi-

ration cutanée et pulmonaire sont diminuées et la sécrétion urinaire vient y suppléer.

La peau produit peu de chaleur par elle-même, mais elle peut en perdre peu ou beaucoup d'après son état sec ou humide.

Ceux qui sont dans les pays chauds mangent peu pour ne pas transpirer et dans le même but font peu d'exercice. Comme le climat leur permet de se soutenir avec une petite quantité de nourriture, le besoin du travail n'est pas aussi impérieux que dans le Nord.

Ils atteignent le même but, pour la calorification du corps, à manger peu sans travailler que manger beaucoup et travailler.

Dans le même but de ne pas transpirer les habitans des pays chauds boivent des quantités minimes.

Ils atteignent ainsi un double résultat qui au fond n'en fait qu'un : de garder la chaleur qu'ils produisent.

L'homme du Nord subit le fait contraire.

L'homme du Tropique ou du Midi supporte mieux le froid que l'habitant du Nord.

Cela signifie qu'il a un calorique plus élevé que celui du Nord et que son corps jouit d'un pouvoir émissif pour pour ainsi dire nul ; l'habitant du Nord est actif, celui du Midi est rêveur. *Primum vivere, deinde philosophari.* Chez le premier, moëlle épinière ; chez le second, grand sympathique.

On peut tirer, comme nous l'avons dit, une ligne où n'apparaissent plus les mystiques, c'est-à-dire ceux qui se privent plus ou moins absolument de nourriture, qui se confondrait avec une latitude peu élevée.

Sanctorius admet que les 5/8 de la chaleur produite s'en vont par la peau et par les poumons.

Nous avons vu, d'après les expériences de Chossat, que la graisse des animaux est presqu'entièrement consommée par l'inanisation.

Nous avons vu que la peau est un des organes qui conserve le plus son intégrité. La peau étant composée à son tour comme le corps, d'organes multiples, il n'est pas à supposer que la perte se répartisse uniformément sur tous ses tissus. Cette supposition tire une grande force de ce que la peau contient des organes sécréteurs de matières grasses. Ces matières grasses trouvent immédiatement leur emploi, puisque la peau absorbe de l'oxygène et exhale de l'acide carbonique.

La perte de la peau, comme tissu, porte donc principalement sur les organes qui fabriquent les matières grasses, sur les glandes sudorifères, la transpiration n'a plus lieu, pas plus que la sueur. Mais les autres éléments histologiques de la peau peuvent non-seulement rester entiers, mais prendre plus de développement, puisque toute la vie organique s'y concentre ainsi que dans le poumon ; nous voulons surtout parler du réseau capillaire qui est placé plus près de l'air atmosphérique, parce que la peau s'est amincie en perdant d'autres parties.

La division des aliments en calorificateurs et réparateurs est-elle fondée? (1). — Il ne faudrait pas toutefois accorder une valeur trop absolue à cette distinction entre les aliments *plastiques* et les aliments *respiratoires*. Elle n'est fondée que d'une manière générale. En effet, l'animal longtemps privé d'une nourriture suffisante continue à ab-

(1) LONGET, 1026.

sorber de l'oxygène et diminue de poids, parce qu'il brûle successivement ses graisses d'abord, puis son sang et *ses propres tissus* (et Longet a tort de ne pas ajouter ici qu'il brûle l'*azote atmosphérique*, qui dans ce cas ne manque pas d'être inhalé), de telle sorte que des substances azotées qui avaient fait partie de la trame organique fournissent peu de matériaux à l'oxygène de la respiration, et accidentellement deviennent aliments respiratoires.

Longet se trompe encore ici : ce fait n'est pas accidentel, que des substances azotées soient oxygénées, puisque l'urée et les autres composés azotés de l'urine, sont des oxydations et rien d'autre.

Le phénomène vital de composition et de décomposition des tissus est une source de chaleur, parce que d'abord il y a combinaison chimique et combinaison avec l'oxygène ensuite.

Remarques. — Malgré la division du travail parfaitement établi, la nature a confié à certains organes la faculté de remplir plusieurs fonctions, ce qui permet de se suppléer les uns les autres et ce qui permet la transformation ensuite.

La peau et les poumons sont les organes qui remplissent les fonctions les plus variées et qui, par conséquent, peuvent le plus facilement suppléer aux autres.

Ce que c'est que le substratum des tissus. — Tous les tissus de l'économie animale sont essentiellement formés par des matières organiques composées de carbone, d'hydrogène, d'oxygène et d'azote, quelles que soient les fonctions spéciales qu'ils remplissent.

Ainsi, outre ce travail spécial auquel ils sont destinés, tous se chauffent et se nourrissent; ils produisent tous de

l'acide carbonique et de l'urée. Le sang leur apporte des matériaux en les parcourant, et chaque molécule organique peut *choisir* dans le sang ce qui convient à sa nature et à sa destination particulière pour se l'assimiler, comme elle *choisit* ce qui ne lui convient plus pour le remettre au sang. J'appelle organe nutritif, ce substratum des tissus qui, disposé de mille manières différentes, forme les différents organes. C'est donc dans cet organe nutritif que se passent les phénomènes signalés plus haut.

Nous avons vu que le mouvement de composition et de décomposition n'a lieu que d'une manière imperceptible pour certains organes, puisque la faim prolongée n'exerce pour ainsi dire pas de résorption sur eux. Chossat nous dit que, chez les animaux, le système nerveux ne perd que dix-neuf millièmes au lieu de 933 millièmes pour la graisse, de 750 pour le sang, de 714 pour la rate, etc. Serre et Doyère pensent même que le tissu osseux ne perd rien. Rien ne prouve que le système nerveux perde quoi que ce soit chez ceux qui sont sous l'empire d'une passion.

Ce substratum des tissus dans certains organes n'a pas besoin d'être constamment *renouvelé* pour accomplir les fonctions spéciales auxquelles il est destiné ; ainsi, le système nerveux peut sentir et penser sans que la molécule nerveuse dans son substratum, ait besoin d'être constamment modifiée ; ainsi le poumon peut laisser entrer et sortir les gaz sans que la trame pulmonaire où ces actes se passent, ait besoin de subir des changements histologiques. S'il y a une énergie morale, il y a une énergie vitale, une résistance aux milieux, qui diffère considérablement chez les individus.

Les tissus des individus ont reçu une *trempe* vitale diffé-

rente, une aptitude vitale qui fait que *l'outil* organique chez l'un résiste plus longtemps au travail que l'outil d'un autre.

Il y a donc à considérer dans chaque organe deux espèces de travaux, l'un de réparation de la trame, qui s'use plus ou moins par le travail, l'autre, qui fabrique un produit spécial destiné à jouer un rôle dans l'économie. Ce rôle c'est de donner au sang une composition normale.

L'organe nutritif général verse donc ses produits qu'il rejette de son substratum dans le sang, et des organes spéciaux les versent au dehors.

Il va de soi que si je veux mesurer l'activité du renouvellement du substratum, je pèserai aussi exactement que possible les déchets azotés, et si pour différents individus, le poids varie, je dirai également que le travail nutritif n'est pas le même.

Quand donc je verrai que la quantité d'urée n'est pas grande, soit dans les urines, soit dans la sueur, soit dans les fonctions gastriques, soit dans le poumon (azote), je dirai que le renouvellement de la trame organique est plus lent que chez un autre où l'azote est rejeté en plus grande quantité.

Et quand je ne verrai pas apparaître d'urée dans les urines, je dirai que ce renouvellement de la trame est suspendu pour ainsi dire.

On sait que l'urée arrive dans les reins toute formée et que ces organes la soustraient au sang ; dans le cas où les urines sont prétendûment supprimées, on peut s'en assurer en analysant le sang et vérifier dans quelles proportions s'y trouve l'urée. C'est une expérience que je conseille à M. Lefebvre de faire.

Si l'absence d'urée est constatée ou diminuée notablement, il faut conclure que les tissus sont momifiés vivants et que ne perdant plus ou peu d'azote, l'individu n'a besoin d'en prendre qu'une minime quantité.

L'abstinence d'azote reconnaît donc pour point de départ une suspension fonctionnelle du substratum, du mouvement moléculaire si l'on veut.

Pour le moment contentons-nous d'établir ce fait sans démontrer que réellement il a lieu ; nous nous bornons à dire que si un individu se passe d'aliments azotés et s'il n'urine plus, ces deux phénomènes sont les conséquences naturelles du non-renouvellement de la trame des tissus.

Nous montrerons ailleurs comment cette momification *à peu près générale* peut s'établir. Auparavant nous devrons exposer d'autres phénomènes, afin que nos explications soient soumises, comme toutes les opérations de la nature, à la grande loi de la gradation qui est une loi physiologique.

Maladies où se voit la suspension fonctionnelle de l'organe nutritif. — Nous ne parlerons pas pour le moment des aliénés (1).

Lorsque les enfants sont *dangereusement malades*, la gravité de leur position s'annonce toujours par la suspension des fonctions urinaires. Ils n'ont plus à se débattre seulement alors contre une affection locale, soit pulmonaire ou autre, mais l'état général est en souffrance ; l'organe nutritif de la partie affectée n'est pas seulement atteint, mais l'organe nutritif tout entier. Le grand travail organique est arrêté et aucun aliment n'est supporté. Il est inutile dans ces cas-là de s'adresser à des médicaments qui ont besoin de subir un travail quelconque pour pénétrer dans l'éco-

(1) Esquirol. p. 22.

nomie; les substances *diffusibles* par elles-mêmes, qui jouissent d'une grande force de pénétration, sont les seules bonnes à employer, parce que sans aucun secours organique, elles se répandent dans le corps à travers les interstices moléculaires, comme elles se répandent dans un appartement à travers les interstices moléculaires des gaz atmosphériques. Grâce à cette diffusion générale, le médicament va réveiller chaque molécule et lui communiquer du mouvement, puisqu'il passe et que de la chaleur se manifeste.

Chez l'adulte au début de chaque grande maladie, l'urine est considérablement diminuée, et il y a un état général troublé qui masque souvent pendant quelque temps la lésion locale.

Ce qu'on est appelé à voir assez souvent, ce sont des enfants qui sans être positivement malades, ont une santé languissante ou une grande tendance à l'immobilité, à la solitude; ils perdent l'appétit plus ou moins complétement, urinent fort peu, ont des insomnies, ou des sommeils incomplets troublés de rêves et d'hallucinations. Il n'y a pas de délire; ces malades peuvent même ne pas s'aliter. Ils perdent peu, ils ont la peau sèche. Nous croyons que voilà l'histoire de beaucoup de *typhoïdes ambulants*.

Nous avons vu des enfants, vers l'âge de sept à huit ans, rester cinq et six mois dans cet état de demi-santé où là quantité de nourriture journalière qu'ils prenaient était insignifiante. Sous une influence quelconque le mouvement moléculaire se rétablit, ce dont on s'aperçoit aux urines; c'est l'histoire de beaucoup de futurs extatiques.

J'ai vu ces états chez de grandes personnes livrées aux travaux de l'esprit.

Chaque fois j'ai augmenté la quantité de l'urine en administrant du vin à petites doses, qui agissait comme excitant moléculaire en même temps que comme calorificateur.

L'affection où se remarque tout particulièrement l'absence d'urine, c'est le choléra ; la suspension des fonctions nutritives s'y accompagne de la suspension presque complète des fonctions respiratoires ; l'expiration contient presque tout l'oxygène de l'inspiration et seulement des traces d'acide carbonique.

Il est une classe d'individus qui, dès la plus tendre enfance, se sont trouvés dans des conditions particulières de pauvreté en même temps que de maladie. On les a vus, et on les voit encore en plus grand nombre dans les pays chauds, aux Indes et en Amérique, moins nombreux déjà dans le midi de l'Europe que sous les tropiques, mais beaucoup plus rares dans les pays tempérés, pour disparaître complétement dans les régions septentrionales.

Quoiqu'appartenant aux religions les plus différentes en apparence, et fort éloignés les uns des autres par les mœurs et l'éducation, ils se rapprochent par un seul trait commun au point de départ de leur maladie, qui détermine, dans la suite, l'évolution de toute une série de phénomènes identiquement les mêmes.

Ils mangent peu et refusent les aliments du règne animal ; on voit apparaître de bonne heure chez eux l'amour de la solitude et de la méditation, des états morbides très-graves et des guérisons subites.

A certains moments, l'appétit, qui est toujours languissant d'habitude, se perd complétement, et nous assistons alors à une de ces affections mal caractérisées, parce qu'elle ne pa-

raît localisée nulle part et qu'elle existe partout sans lésion histologique.

Le fond de la maladie, c'est réellement une grande torpeur des fonctions nutritives, et le symptôme le plus apparent, c'est la perte d'appétit. Autour de celui-là d'autres ne tardent pas à venir se grouper. L'amour de la solitude augmente, parce que le malade y est porté, non plus seulement par ses idées, mais par la faiblesse organique. Des névralgies apparaissent partout, mais surtout à la tête et au creux épigastrique. Ils sont pensifs et peu expansifs : ils n'osent pas rendre compte de ce qui se passe en eux. Ils n'éprouvent guère de besoins et ne se réjouissent pas de les satisfaire. Chez tous il y a des vomissements, chez beaucoup ils sont périodiques et empêchent les malades de prendre de la nourriture, même quand ils le désirent.

Chez un grand nombre, il y a des hémorrhagies par la bouche (1), qui cessent ordinairement quand d'autres flux s'établissent.

Ces malades doivent présenter des urines spéciales en rapport avec leur régime frugal ou herbivore. Elles doivent être peu abondantes et disparaître même complétement à certains jours après une diète absolue, comme cela s'est vu chez Louise Lateau.

Elles doivent contenir fort peu d'urée et beaucoup d'acide hippurique, et malgré l'autorité de M. Lefebvre, nous prétendons, appuyé sur les données physiologiques, que les urines de Louise Lateau, à l'époque où ils les a examinées, n'étaient pas normales, ni pour la quantité, ni pour la qualité. Les phénomènes ultérieurs survenus chez Louise La-

(1) Saint Jean Climaque, cité par Virey.

teau le prouvent également, puisque, dit-on, les urines sont supprimées.

Il y a donc un arrêt dans la production des substances azotées de l'urine, production qui a lieu, comme nous l'avons vu dans la trame des tissus ; or, encore une fois, pas de fabricats, pas d'activité fonctionnelle.

Deux autres maladies où l'urine est rare, ce sont les affections organiques du cœur et l'asthme.

Le sang doit présenter des changements bien importants chez les abstinents.

Comme nous l'avons vu, il doit contenir de l'azote pour un chiffre assez important, et le contenir dans le sang artériel.

Quel dommage pour la physiologie que l'attention de M. Lefebvre n'ait pas été attirée de ce côté ! Mais Louise Lateau vit encore.

L'inhalation de l'oxygène et de l'azote sont régis par des nouvelles lois et l'acide carbonique doit être rare.

Ainsi, nous avons vu l'inhalation de l'oxygène varier beaucoup, suivant qu'on est à jeûn, ou au moment de la digestion ; chez ces malades, la quantité d'oxygène inhalé est pour ainsi dire invariable, puisqu'ils sont toujours à jeûn. Un nouveau phénomène s'établit chez eux, c'est la régularité parfaite dans la consommation de l'oxygène, c'est aussi la composition stable et fixe du sang, une fois que l'abstinence est bien établie et qu'un nouvel équilibre s'est fait dans l'organisme.

Ce qu'il y a de plus notablement changé, c'est la circulation du sang. Il est naturellement appelé là où les fonctions s'exécutent, et se retire naturellement des organes qui n'agissent plus. Les expériences de Chossat nous ont dé-

montré la grande perte en poids, des organes digestifs, au bout de peu de jours, et alors que l'abstinence absolue était pratiquée d'emblée; la physiologie et l'histoire naturelle surtout nous enseignent que les organes qui ne fonctionnent plus s'atrophient.

Le sang se retire donc de tout le tube digestif et de ses annexes, de manière que tout le *tissu spécifique* de ces organes disparaît pour ne plus laisser qu'une trame organique analogue à la généralité des tissus. Les artères et les reins avec le réseau capillaire spécial qui, au moment de la digestion étaient gorgés de sang, aux dépens même du reste du corps (frisson de la digestion), ne reçoivent plus jamais ce surcroît d'activité.

Quel immense compartiment du corps où le sang n'est plus fourni ! Quel débit enlevé ! Il y a là comme un blocus gastro-intestinal qui refuse les marchandises ou matériaux du sang, parce que ce pays ne consomme plus rien et ne fabrique plus rien.

Mais d'un autre côté, comme dans un pays où l'on découvre un nouveau moyen de fabrication plus économique, plus simple et plus facile, l'activité humaine abandonnant les anciens, se porte tout entière aux nouveaux outils, de même le corps de l'homme dirige toutes ses forces, toute son activité vers les poumons et la peau.

Le sang se porte en masse vers ces organes, parce qu'ils fonctionnent davantage et introduisent même de nouveaux produits dans l'économie. Cette suractivité fonctionnelle de ces deux membranes peut nous rendre compte, en admettant même une diminution dans la masse globale du sang, des hémorrhagies si fréquentes de ces

deux membranes; car si la masse du sang est diminuée, par le fait que le sang avait abandonné une grande partie du corps, la peau et les poumons peuvent en recevoir relativement davantage.

Il y a chez ces malades, une activité nerveuse extraordinaire.

On sait que le sommeil est à peu près en rapport avec la quantité de sang que l'on possède.

Le sommeil s'en va peu à peu chez ces malades : le corps affaibli cherche en vain le repos complet que procure le sommeil. L'insomnie se montre avec la plus grande ténacité. L'esprit est toujours en éveil. Le silence de ces nuits agitées le dispose aux illusions, autant que la petite quantité de nourriture.

L'influx nerveux qui était dépensé pour les fonctions digestives ne trouvant plus d'emploi se reporte ailleurs.

L'attention est tendue uniquement vers des phénomènes morbides du système nerveux : douleurs névralgiques générales, rêves, puis visions et hallucinations.

Ces symptômes se présentent de très-bonne heure ; ils grandissent peu à peu et éclatent dans toute leur splendeur à l'époque de la puberté.

Tous ces malades sont fort maigres.

Quand les hémorrhagies apparaissent chez les mystiques, cela s'accompagne d'une plus grande inactivité organique que celle habituelle si c'est possible. En admettant qu'on perde 250 grammes de sang, il faut se demander, pour bien voir tout le problème, ce que l'économie aurait perdu en sang *élaboré* par les fonctions organiques pendant ce laps de temps. Le sang perdu ne serait donc que le sang devenu disponible par l'inactivité fonctionnelle, comme l'influx

nerveux, dépensé en un point et en un seul jour, serait l'influx mis en disponibilité sur d'autres points et amassé après de longs jours d'inactivité.

Question de l'eau. — « Quant à l'eau, dit Longet (1), sa présence est indispensable à tout ce qui est vivant et organisé; en effet, peu de phénomènes s'accomplissent dans la nature vivante sans son intervention » (faisons remarquer immédiatement que les corps les plus indispensables à la vie humaine sont empruntés au règne inorganique, et pour être encore plus explicite, à l'atmosphère : eau, oxygène, azote). « C'est elle qui maintient le sang dans l'état de fluidité indispensable à la circulation et les différents tissus dans l'état de mollesse ou de souplesse nécessité pour leurs usages; c'est elle aussi qui dissout et met en présence les matières devant réagir les unes sur les autres. L'eau constitue la plus grande partie de la masse du sang, puisqu'elle représente près des quatre cinquièmes du poids de ce liquide, et que souvent même elle s'y trouve en proportion plus considérable. Il importe de savoir que non-seulement dans le plasma elle tient en dissolution tous les matériaux solubles du sang, mais de plus infiltrant les globules elle entre dans leur constitution. La proportion d'eau renfermée dans les globules s'élève à près de 70 pour 100 de leur valeur.

« On ne saurait (2) oublier qu'elle ne se trouve pas dans la nature à l'état de pureté parfaite; qu'au contraire, l'eau pluviale, la plus pure des eaux douces naturelles, contient aussi une certaine proportion de matières étrangères (carbonates alcalins, sulfates, chlorures, et d'après

(1) Longet, tome Ier, p. 1056.
(2) *Ibid.*, tome Ier, p. 65.

Brand, des bromures de sodium et de magnesium, sulfates de magnésie et de chaux, oxydes de fer et de manganèse ; des sels ammoniacaux; des matières végéto-animales), toutes matières qui entrent avec beaucoup d'autres dans la composition des parties solides et liquides de l'organisme).

« L'eau n'entre donc pas (1) seulement dans la constitution des animaux ou des plantes comme simple liquide, mais dans les mailles de leurs tissus ; elle favorise encore, à cause des substances salines qu'elle renferme, le développement ou l'entretien de l'être organisé à la manière d'aliment. — Seule parmi les liquides elle peut dissoudre toutes sortes de gaz. A cette propriété se rattache l'existence de tout ce qui est vivant et organisé : pas de respiration possible pour les animaux aquatiques, si l'eau ne tenait en dissolution de l'oxygène, ni pour les animaux terrestres, si leurs voies respiratoires n'étaient suffisamment humides.

« Pour les êtres organisés en général, l'eau est tellement importante qu'on ne saurait les concevoir dépourvus de ce fluide. Il est des animaux qui ressuscitent dans l'eau, après être restés fort longtemps dans un état de dessiccation complète. Ce liquide semble entrer en proportion définie dans la composition de ces êtres. Certains tissus comme l'a prouvé Chevreul sont dans le même cas. »

D'un autre côté vis-à-vis de l'air atmosphérique, la vapeur d'eau ne peut pas descendre en-dessous d'un certain chiffre quelle que soit la sécheresse de l'air ; ici nous remarquons encore la même fixité que pour les tissus.

Ce n'est pas seulement l'eau de pluie qui introduit dans

(1) Longet, p. 1037, tome Ier.

l'économie cette foule de matériaux qu'elle trouve dans l'atmosphère et qu'elle dissout : la vapeur d'eau peut également les y entraîner, parce qu'elle *se liquéfie* en touchant la membrane pulmonaire, et elle introduit alors ces matières qui ont été entraînées par la respiration.

Parmi les individus *qui se sont voués* à l'abstinence, je ne pense pas qu'on en cite un seul qui ait pu se passer complétement de prendre de l'eau. Chose bien remarquable, et que l'on peut constater chez Louise Lateau, de même que chez tous les mystiques, ce que l'estomac supporte en dernier lieu, c'est l'eau. Ce seul fait suffirait pour démontrer son importance.

Il ressort de ceci un grand enseignement touchant la sincérité des témoignages des mystiques sur ces remarquables abstinences.

L'organisme doit tolérer le plus longtemps ce qui lui est le plus nécessaire. Aucun des mystiques n'a pu songer à ce fait.

La *manière* donc dont ils arrivent à l'abstinence complète est entièrement d'accord avec la physiologie.

D'après ce qui s'est passé chez Louise Lateau, l'on boit encore après que les urines ont complétement cessé.

La loi de gradation fonctionne encore ici.

Ainsi les privations chez les mystiques se font d'après les lois physiologiques : d'abord privation d'aliment fortement azotés et carbonés, diminution graduelle dans les rations quotidiennes, intercalation de jours de jeûne absolu, plus longs jeûnes.

Impossibilité pour l'estomac de prendre des matières solides.

Impossibilité ensuite de prendre d'autre liquide que l'eau.

Ne disons pas encore que *le fait* de l'abstinence est physiologique, mais reconnaissons au moins que *le procédé* est physiologique.

L'eau joue un autre rôle que celui-là encore dans l'économie. L'eau possède le calorique latent le plus élevé; par conséquent plus l'homme retient son eau plus il conserve son calorique latent. Moins l'on boit, moins l'on transpire et moins on a besoin d'aliments pour se chauffer, c'est-à-dire pour réparer les *pertes de calorique*. L'homme des tropiques n'a pas de plus grand ennemi que la sueur : il en diminue autant que possible la production par le repos, l'abstinence d'aliments et de *boissons*.

Il établit chez lui ce qu'on a appelé en physiologie la *circulation intérieure* par laquelle l'eau est reprise au sang, qui en contient trop, par les glandes salivaires notamment, au lieu de sortir du corps sous forme de transpiration pulmonaire ou cutanée. Les habitants des pays chauds excitent par des épices l'activité des glandes salivaires, de manière à diminuer considérablement leur perte en eau et en calorique. Cette circulation pare ainsi à deux besoins, à deux inconvénients.

Comme l'individu a moins besoin de calorique quand il boit fort peu, il dépense moins de calorique encore pour la digestion, puisqu'il mange peu ; et s'il mange peu, il a peu de résidu. Ce côté de la question a encore son importance, car on a estimé (1) à 60 grammes la quantité de carbone entrainé dans les déjections liquides et solides.

Du calorique latent de quelques animaux. — La terre rayonne vers les espaces célestes et perd ainsi de son calorique; tous les corps ne perdent pas uniformément de leur

(1) Longet, t. I, p. 1060.

calorique ; le coefficient de conductibilité de la chaleur n'est pas uniforme.

Le rayonnement peut être empêché par diverses circonstances.

Quand l'atmosphère est chargée de nuages, il y a là comme un plafond qui ne laisse pas passer la chaleur versée sur le sol par le soleil.

Le froid, dit Martin, est sans influence sur l'anar-eider à cause de son épais duvet (1).

Le froid a moins d'influence sur l'habitant des pays chauds que sur l'habitant des pays froids ; le rayonnement s'opère donc moins sur le premier que sur le second. La femme supporte mieux le froid que l'homme.

Mais il est des animaux qui perdent bien peu de leur calorique latent; parmi eux il faut citer les poissons.

Longet après avoir cité diverses expériences faites pour constater la chaleur propre de quelques poissons, et remarqué d'après les chiffres si variables qui sont donnés par les différents expérimentateurs, dit qu'il n'est guère possible « d'admettre que la chaleur propre de ces animaux offre normalement des variations aussi étendues.

« Dutrochet a fait, à l'aide d'aiguilles thermo-électriques de nombreuses expériences sur la température des poissons en ayant soin de ne pas tirer hors de l'eau ceux qu'il observait. Il en a déduit comme conclusion définitive que les animaux de cette classe possèdent aussi une *chaleur propre*, mais que cette chaleur *est trop faible pour être appréciable à nos moyens d'investigation*.

En supposant qu'il n'y ait pas là de contradiction for-

(1) Longet, t. I, p. 1090.

melle dans les mots, admettons qu'ils ont une chaleur propre, mais *faible et insignifiante.*

« L'observation suivante que l'on doit à Martin vient à l'appui de l'opinion de Dutroehet.

« Un thermomètre de Walferdin accusant aisément 0°,04 et se mettant rapidement en équilibre de température avec le milieu ambiant fut introduit jusqu'à l'affleurement de la colonne mercurielle dans l'anus d'une morue pêchée avec une ligne de fond de 47 mètres de longueur : d'après quelques déterminations qui venaient d'être faites, la température de la mer, à cette profondeur, devait être de 3°,50 ; celle du poisson accusée par l'instrument n'était que de 3°,15, mais dans les branchies elle vacillait entre 3°,39 et 4°,48 sous l'influence de l'afflux saccadé du sang veineux, de l'engorgement du réseau capillaire et du mouvement intermittent des opercules. »

Ce qui ressort de ces expériences, c'est que les poissons fabriquent et dégagent peu de calorique, mais cela ne signifie pas qu'ils aient moins de résistance au froid. Au contraire. Il en est de même pour l'homme quand il se trouve placé dans certaines conditions.

L'habitant du Nord produit dans un temps donné beaucoup plus de calorique que celui du Midi, puisqu'il mange beaucoup de matières grasses dont celui-ci fait abstinence complète (du moins lorsque nous parlons des mystiques), et il a besoin de le produire pour opposer une barrière au refroidissement.

Examinons cette question en détail en nous aidant de ce qui a été dit plus haut.

W. Edwards a vu en expérimentant sur des animaux que la perte en calorique était plus grande en hiver qu'en

été, quoique la température à laquelle ils étaient soumis fût la même dans les deux expériences (1). « Six bruants placés au mois de janvier, dans un volume de 117 centilitres d'air chauffé à 20° et non renouvelé, y périrent au bout d'une heure, deux minutes, vingt-cinq secondes. La même expérience fut répétée en août et en septembre et les oiseaux ne succombèrent qu'au bout d'une heure, vingt-deux minutes. »

Remarques. — L'air doit posséder plus de propriétés *vitales* en été qu'en hiver, dans les pays *chauds* que dans les pays *froids*.

Celui qui a vécu dans des pays chauds a plus de résistance vitale, puisqu'aux mêmes températures il perd moins de calorique.

L'air embaumé des tropiques, traversé constamment par des rayons solaires sous une certaine incidence verticale contient des qualités vitales, je ne dirai pas différentes, mais bien plus actives pour la calorification du corps que l'air des régions septentrionales, de même qu'il donne des qualités odorantes spéciales.

Les bruants, par l'action de l'été, avaient acquis plus d'énergie vitale et leurs fonctions s'accomplissaient quoiqu'en dépensant moins que ceux de l'hiver.

L'homme du Midi emmagasine donc de l'énergie vitale, grâce à son régime, ou plutôt grâce à l'air modifié par le soleil, et, toutes choses égales d'ailleurs, il dépense moins et par conséquent a moins besoin de demander la chaleur aux aliments. Son climat, c'est-à-dire le règne inorganique lui fournit non pas seulement une chaleur ambiante plus considérable, mais une espèce de pouvoir *non-émissif*.

(1) Longet, tome I p. 575.

Les mystiques peuvent donc mieux pratiquer l'abstinence dans les pays chauds.

Production de la chaleur chez la femme (1). — « Davy est, à notre connaissance, le seul auteur qui ait cherché à déterminer l'influence du sexe sur la production de la chaleur. »

Faisons immédiatement ici une remarque que les expériences de Chossat ne peuvent s'appliquer à ce fait et ne peuvent pas être invoquées contre l'abstinence dans ce cas. Chossat a examiné le fait de la production du calorique, sans tenir compte aucun des influences qui rendent *variable* cette production. Il en a fait quelque chose de fixe, alors que cela est éminemment variable.

Devons-nous en conclure que la femme, qui brûle moins de carbone que l'homme, produit moins de chaleur? Non sans doute, puisque d'une part les expériences de Davy semblent prouver que cette production est égale dans les deux sexes; et, de l'autre, les recherches d'Andral et de Gavarret conduisent à cette conclusion, que la fonction utérine est supplémentaire de la fonction pulmonaire (ce qui est faux dans les termes et vrai au fond), *et par conséquent que la quantité de carbone brûlé dans l'acte respiratoire ne peut pas servir, chez la femme menstruée, à mesurer la quantité de chaleur produite.*

Le défaut de Chossat et de Longet, qui l'a répété après lui, est-ce de ne pas avoir tenu compte de la fonction utérine? Non, mais de la fonction *sentimentale.* L'amour naît chez la femme avec tout son empire, et surtout chez celle qui présente encore une suractivité dans l'élément nerveux sympathique. Il y a probablement plus de différence entre

(1) Longet, tome I, p. 844 et 1109.

l'amour d'une femme et celui d'une autre femme, qu'entre la raison de deux hommes, tant est puissant ce sentiment qui brave tout, rompt tout l'équilibre, s'empare de toutes les forces vives, tandis que la raison si haute qu'elle soit est encore contrebalancée *par l'exercice d'autres facultés.*

« Il est d'ailleurs une circonstance qui tend à faire adopter que la production de chaleur *est plus active* chez la femme que chez l'homme ; c'est l'énergie avec laquelle elle résiste aux causes extérieures de refroidissement. »

Le fait de la résistance est vrai, mais il n'est pas nécessaire de l'expliquer par une plus grande production de chaleur. La meilleure raison, c'est comme nous l'avons déjà dit, que le grand sympathique est plus actif chez la femme que chez l'homme et qu'il s'oppose au dégagement de calorique. Et si dans les pays chauds on voit des hommes qui résistent mieux au froid, c'est parce que ce sont des hommes *de pur sentiment.*

Et je suis d'autant plus fondé dans mon opinion que Longet ajoute : « Habituellement vêtue et chaussée plus légèrement que nous, la femme assiste pendant des heures entières, immobile, la tête, le cou, les épaules, la poitrine et les bras nus, à des représentations théâtrales, à des cérémonies religieuses et même à des fêtes qui se donnent en plein air par une température parfois assez rigoureuse. Se livre-t-elle à l'exercice de la natation, elle est moins que l'homme arrêtée par les intempéries de la saison, et souvent même elle oppose aux conseils de la prudence la résistance la plus obstinée et la plus aveugle. Il serait facile de multiplier les preuves *de cette insensibilité relative des femmes au froid extérieur, insensibilité qui trouve peut-être son explica-*

tion dans la prédominance de l'action nerveuse particulière au sexe féminin, et dans l'influence de cette même action sur la caloricité par l'intermédiaire de la circulation. »

Ainsi, d'après Longet, une femme, quoique prenant moins de carbone, produit plus de chaleur que l'homme, ou du moins a une plus grande résistance au froid. Et sa résistance obstinée aux conseils de la prudence, n'est pas aussi aveugle que Longet veut bien le dire, *puisqu'elle sent* qu'elle peut résister au froid et qu'elle le fait *efficacement.*

L'on a aussi fait un miracle de cette résistance au froid et de cette production de chaleur, comme on en a fait un de s'orienter et d'arriver droit au but, dans un voyage de plusieurs centaines de lieues entrepris pour la première fois et sans guide. On prétend que Louise Lateau n'a plus la sensation ni du chaud ni du froid.

Pourquoi donc Chossat a-t-il complétement assimilé l'homme aux animaux dans les expériences qu'il a faites sur l'inanisation et pourquoi tous les physiologistes l'ont-ils répété après lui, sans tenir aucun compte des autres sources de chaleur qui sont : d'habiter les pays chauds, d'être dominé par la grande passion de l'amour, d'être femme et dans la période de la menstruation ?

L'homme peut être assimilé *pour le plus* aux animaux, *jamais pour le moins* dans la production de n'importe quel phénomène, parce que, par son intelligence supérieure, il *vient mieux en aide à la nature.*

« L'homme exposé par sa nature cosmopolite, aussi bien que par les exigences professionnelles, à subir l'action des températures extrêmes, trouve dans son organisation les éléments de résistance à leur influence pernicieuse.

L'intervalle qui sépare les températures extrêmes qu'il peut supporter, s'élève à 104 degrés (1). »

La femme, quoique n'habitant pas les pays chauds, participe de la faculté de ces habitants de résister au froid.

Une analyse parfaite du sang ne nous dirait-elle rien sur la composition des tissus de ceux qui se nourrissent, vivent, pensent d'une manière diamétralement opposée? Nous allons tâcher d'élucider cette question.

Parallèle entre l'abstinence mystique et l'abstinence de Chossat. — Chossat soumet des individus parfaitement sains à l'abstinence absolue *d'emblée.* C'est malgré eux, malgré des fonctions nutritives parfaitement établies, qu'ils sont privés d'aliments. Outre la privation alimentaire, il y a donc un trouble profond apporté dans l'économie, un enraiement absolu des organes travaillant d'une manière active ; c'est arrêter brusquement un train lancé à toute vitesse et qui doit nécessairement se briser. La mort arrive non pas parce que tout le carbone et l'azote organiques sont épuisés, mais à cause de véritables lésions organiques, dans les voies digestives notamment, et surtout dans le sang, qui est comme empoisonné. Je ne veux pas parler du chiffre des globules sanguins qui tombe rapidement à un chiffre très-bas (de 154 à 111,9, d'après Dacés) mais bien de l'introduction dans ce liquide des matières extractives dans des proportions considérables et qui proviennent de l'*organophagie.* Chossat et les autres qui n'ont vu la mort arriver dans l'inanisation que par défaut de nourriture, n'ont absolument rien vu. Et les inflammations digestives, et les sécrétions altérées provenant d'un sang vicié lui-même? Et

(1) Longet, tome Ier, p. 1131.

au moral, la tristesse et le découragement? N'est-ce rien que tous ces troubles, et ne doit-on pas attribuer la mort plutôt au dérangement et à l'altération profonde de toutes les fonctions qu'à l'abstinence? En veut-on une preuve directe? C'est que parmi les victimes dans une disette, comme l'a observé Meersman, il s'en rencontrait que les affections accidentelles épargnaient comme pour leur faire traverser toutes les épreuves de l'épuisement et de la dissolution organique. Et ceux-ci vivaient beaucoup plus longtemps, s'anéantissant graduellement.

Voilà l'histoire des faméliques de Chossat. L'histoire des faméliques mystiques y ressemble-t-elle? Il faut la prendre toute entière, telle que nous la donnent Virey, Fournier et tous les historiens catholiques ou la repousser toute entière. Dès le berceau, ou plutôt dès les premiers jours de la naissance, il a manqué aux mystiques une nourriture suffisante par maladie ou pauvreté, et l'abstinence a été provoquée forcément; chez d'autres, après une longue maladie qui avait nécessité une diète absolue, poussée trop loin, les fonctions nutritives qui ont été plus ou moins suspendues, n'ont plus jamais repris leur activité primitive. Le délire qui ne manque pas d'accompagner cette privation momentanée d'aliments, se continue ensuite sous forme hallucinatoire. Tout le cortège des symptômes nerveux de l'abstinence apparaissent ici comme chez les faméliques de Chossat, mais les symptômes inflammatoires ne se montrent pas toujours. Les mystiques qui se vouent à la contemplation se laissent aller à leur penchant; habitant généralement les pays chauds, rarement les pays tempérés, ils n'ont pas connu l'usage de la viande, tous n'ont connu que ce qu'on appelle aujourd'hui les aliments *antidéperditeurs*,

c'est-à-dire ceux qui diminuent le coefficient de mobilisation nutritive. Ils ont obéi à cette loi bien sage, comme disent tous les écrivains catholiques, de ne prendre de la nourriture qu'en quantité *suffisante* pour soutenir la vie. Les couvents du même ordre s'astreignaient à des privations d'autant plus considérables qu'ils habitaient plus au midi, et dans le même couvent, il s'en trouvait qui renchérissaient encore sur la règle, parce que les fonctions de nutrition étaient moins actives chez eux.

Pour empêcher la grande quantité de matières extractives de pénétrer dans leur sang pour le corrompre, enflammer les tissus, altérer les sécrétions, ils ont usé de la double précaution instinctive : 1° de n'avoir jamais mangé beaucoup, ni des aliments qui rendent la nutrition active ; 2° ils ont diminué progressivement les aliments. De cette façon, la quantité de matières extractives au lieu d'excéder le chiffre normal comme chez les faméliques de Chossat, lui a toujours été inférieur. Ce qui le prouve, ce sont les urines rares, comme l'a du reste constaté Esquirol chez les aliénés. On ne voit jamais chez eux ni sécheresse de la langue, ni grande soif, ni diarrhée colliquative, ni haleine pestilentielle, tous phénomènes qui ont également fait défaut absolu chez les faméliques dont parle Fournier au *Dictionnaire des sciences médicales*, aussi bien que la tristesse et le découragement des animaux soumis à l'inanisation par Chossat. Au lieu des diarrhées colliquatives de ceux-ci, nous voyons une constipation opiniâtre chez les mystiques comme chez les aliénés dont parle Esquirol. Ce grand médecin a entrevu la vérité, quand il nous dit que *les accès surviennent avec la diète et disparaissent avec l'alimentation*. Chez les mystiques les accès extatiques se montrent toujours

après la diète. Louise Lateau, dès le jeudi, ne mange plus pour préparer son extase du vendredi. Les désordres nerveux et les hallucinations arrivent chez les aliénés comme chez les mystiques ; il n'y a de différent que la forme ou l'objet de l'hallucination, ce qui n'a aucune valeur et n'a pas besoin d'explication.

Résumons-nous : pour attribuer la mort au bout de dix à quinze jours à l'abstinence seule, il faudrait la dégager complétement de toutes les lésions fonctionnelles et organiques qui surviennent par la soustraction brusque et complète des aliments ; de même que pour attribuer à une nourriture divine le maintien de la vie chez les mystiques, il faut dégager l'action de Dieu de tous les procédés physiologiques et pathologiques qui accompagnent et précèdent chez eux l'insuffisance alimentaire.

Ce que j'entends par faculté d'état. — Nous avons vu par les expériences de Legallois sur des jeunes animaux plongés dans l'eau, celles de Boussingault sur les tourterelles privées de nourriture, que les organes qui ont fonctionné d'une certaine façon pendant quelque temps, fonctionnent encore de la même manière, même quand les conditions ont changé ; ils ont donc acquis, rien que par le jeu fonctionnel, une propriété d'habitude ou d'état que le nouveau milieu respecte quelque temps.

Le Russe qui se couvre encore de fourrure dans le Midi de la France comme s'il se trouvait au Nord, le méridional qui supporte le froid des régions septentrionales ont acquis des facultés d'état contraires. Les muscles par l'exercice deviennent rigides. Par l'usage des aliments anti-déperditeurs, par des abstinences prolongées et répétées, on peut faire acquérir aux tissus une faculté d'état que j'appelle

momification vivante et qui les accompagne dans le tombeau. Une fois que l'équilibre est établi entre les recettes et les dépenses, c'est-à-dire la suspension à peu près complète des fonctions de nutrition, les tissus qui n'obéissent plus sur le vivant au double mouvement de composition et de décomposition, ne le font pas davantage quand ils sont déposés dans le sol. On a exhumé un grand nombre de cadavres après dix, quinze, vingt ans, provenant à d'autres individus que des mystiques, et qui furent retrouvés dans le même état qu'ils avaient été inhumés. Cette momification cadavérique, qui ne peut être expliquée que par l'abstinence, est donc la preuve la plus évidente que celle-ci a été réellement pratiquée.

Instinct de conservation chez les mystiques. — 1° *Calorification.* — Elle est sous la dépendance des tissus.

Nous avons vu que ces tissus, suivant les conditions de sexe, de climat, de passion, d'état puerpéral, retiennent ou perdent leur calorique latent par le rayonnement.

2° *Assimilation.* — Les tissus ne fabriquent pas seulement du calorique, ils se nourrissent. L'homme accomplit une longue série d'actes volontaires pour l'ingestion et la préparation des aliments. Quand il se refuse à les accomplir, ou qu'il est mis dans l'impossibilité de le faire, les tissus tâchent d'y suppléer : 1° en faisant disparaître tout ce qui n'est pas strictement nécessaire à la vie; 2° en établissant de nouvelles fonctions. La nutrition n'est donc nullement sous la dépendance de la volonté, c'est une propriété inhérente à la molécule organique; les divers tissus la possèdent d'une façon bien inégale.

Le corps de l'homme est un double osmomètre.

Par ses membranes cutanée et pulmonaire, il établit des

échanges avec les fluides gazeux, liquides et impondérables de l'atmosphère; par sa membrane qui forme la trame des tissus, il établit des échanges avec le sang où ont été versés les premiers. C'est le sang baignant la trame des tissus qui est l'intermédiaire entre elle et la membrane *cutano-pulmonaire;* c'est lui qui vient dire à celle-ci ce qui manque aux tissus, et elle fonctionne de manière à faire face aux dépenses. Après bien des déboires, des déchirements, l'équilibre peut s'établir et le sang alors est normal par rapport aux nouvelles conditions d'existence. Il s'établit chez lui une certaine fixité; il donne ce qu'il reçoit. Seulement, comme on le conçoit, il doit être appauvri sur certains points; il doit contenir bien peu de matières extractives, bien peu d'urée, des minimes quantités d'acide carbonique et par conséquent moins d'oxygène. L'appauvrissement du sang est donc ici un état tout particulier, et bien différent de celui de l'abstinence absolue d'emblée, où les matières extractives sont si considérablement augmentées. L'azote libre dans les artères doit se trouver dans de notables proportions; le carbone a été chassé du corps par l'azote qui s'y est substitué, comme le carbone se substitue à l'azote chez les buveurs qui vivent dans des conditions opposées.

Résumé de ces considérations. — Un fait physiologique, quel qu'il soit, est éminemment variable.

Les limites de cette variabilité ne peuvent être fixées.

Ces deux lois pourraient commencer tous les livres de physiologie.

CHAPITRE III.

CRITIQUE D'UN LIVRE INTITULÉ : « LOUISE LATEAU DE BOIS-D'HAINE, SA VIE, SES EXTASES, SES STIGMATES ; ÉTUDE MÉDICALE, PAR LE DOCTEUR LEFEBVRE. »

Tout les mystiques ont pratiqué l'abstinence plus ou moins complète avant d'arriver à l'extase et aux stigmates. L'abstinence est le pivot, la base de tout notre système : elle seule peut expliquer à la fois les affections névralgiques amenées par l'appauvrissement du sang, la concentration de toutes les forces de l'âme dans la contemplation d'un objet unique, la suppression des fonctions nutritives et de tous les soins qui s'y rapportent.

Les écrivains mystiques tels que Ste-Thérèse, St-Bonaventure, Ste-Angèle de Foliguo, Gœrres, Brentano, le père La Rue nous racontent les maladies singulières, étranges, incomprises de tous ces intéressants personnages. Maladies incomprises pour les médecins qui déclaraient que c'étaient des maladies surnaturelles. Si l'on veut bien admettre comme vrai le régime auquel tous ces malades ont été soumis pendant quinze, vingt, trente ans, rien n'est plus facile à comprendre que la pathologie qu'ils déroulent à nos yeux. Mais si le régime débilitant est rejeté, alors nous ne pourrons rien rattacher, et nous perdrons le vrai fil conducteur.

La plupart des médecins modernes qui ont abordé l'explication des phénomènes mystiques ont émis la même opinion que nous.

Les anciens philosophes arrivaient à la contemplation par l'abstinence (1).

Quelle que fût l'explication donnée des maladies mystiques, jamais jusqu'à ce jour on ne les avait niées ; bien au contraire, c'était autant de prodiges, parce qu'elles ne ressemblaient pas aux affections que l'on voit communément. Cela se conçoit puisque ces malades s'étaient créé un régime tout différent de celui qui est suivi par tout le monde.

Contrairement à cet aveu unanime : qu'une longue préparation graduelle, basée sur une abstinence maladive, est nécessaire pour produire l'extase et les stigmates, un médecin a essayé de nos jours de prouver que chez Louise Lateau ces phénomènes sont surnaturels, ou ce qui revient au même, nullement explicables par les lois naturelles, parce qu'ils possèdent les deux caractères suivants :

1° Apparition brusque, instantanée, sans préparation ni éloignée, ni immédiate ;

2° Chez une personne saine de corps et d'esprit.

Nous ne nous chargeons pas de mettre l'accord entre les théologiens et l'auteur de ces étranges affirmations, ni d'empêcher que son livre soit mis à l'index, parce que d'un trait de plume il supprime tous les mystiques.

En effet si la thèse de M. Lefebvre était vraie, elle constituerait en faveur de Louise Lateau une exception tellement rare, que cette personne serait jusqu'à ce jour *l'unique* extatique que nous offrirait le christianisme.

L'auteur de la vie de Louise Lateau a pris les plus grands soins pour établir sa théorie ; mais, malgré les plus brillantes voltiges d'érudition, il n'a pu détruire l'histoire qui est

(1) *Dictionnaire des sciences médicales* en 60 vol. Article *abstinence* par Nysten et Hallé, t. I, p. 51.

invulnérable ; les faits sont là qui combattent contre lui. Comme il le dit si bien lui-même : « dans des questions si peu avancées le raisonnement à peu de valeur ; c'est aux faits qu'il faut en appeler. » Nous en appellerons aux faits qu'il a omis de citer ou dont il n'a pas tenu compte et qui font rentrer le cas de Louise Lateau dans l'histoire maladive de tous les mystiques.

L'auteur de l'*Etude médicale sur les phénomènes de Bois-d'Haine* a posé la question sur son véritable terrain, à savoir si oui ou non Louise Lateau est malade ; si oui, tout s'explique naturellement ; si non, rien n'est explicable naturellement.

Aussi sous l'empire de cette préoccupation bien légitime, il a soin, chaque fois que s'en présente l'occasion, de faire remarquer que Louise Lateau, bien loin d'être malade, jouit d'une santé qui se fortifie de jour en jour (1). Pour répondre aux arguments de ses adversaires d'une façon victorieuse, il s'écrie toujours : mais Louise Lateau n'est pas malade.

Je veux certainement rester dans les plus strictes bornes de la plus exquise urbanité envers l'auteur de la vie de Louise Lateau, mais la logique me défendra de passer sous silence toutes les contracdictions, toutes les erreurs physiologiques, toutes les omissions sur le point capital, sur le seul objet en discussion, que nous avons remarquées dans ce livre, le plus étrange que nous ayions lu.

Louise Lateau n'est pas malade, ni de corps, ni d'esprit.

Nous laisserons ici parler l'auteur sans ajouter un seul mot.

« Sans avoir une charpente forte, elle est d'une bonne constitution et d'une santé solide : ces travaux auxquels

(1) *Ouvrage cité*, p. 269.

elle s'est livrée depuis sa plus tendre enfance le prouvent suffisamment. *Toutes les grandes fonctions s'exécutent d'une manière régulière.* Elle ne porte aucun indice de scrofulose ou d'autre diathèse morbide (1).

« Il n'est pas difficile de séparer les états extatiques d'origine pathologique, que nous venons de passer en revue (somnambulisme, somnambulisme naturel, magnétisme, hypnotisme), de l'extase véritable, et en particulier de celle que nous avons observée chez Louise Lateau. Toutes ces manifestations n'étant en effet que des symptômes accidentels d'une névrose, on retrouve toujours derrière ces accidents le fait morbide sur lequel ils ont germé. On reconnait à des caractères, sur lesquels il est inutile d'insister de nouveau, tantôt l'aliénation mentale, tantôt la catalepsie ou l'hystérie, tantôt les différentes formes du somnambulisme.

« Parfois même ces différentes espèces pathologiques s'unissent à deux ou à trois et constituent une sorte de monstruosité morbide qu'on désigne sous le nom d'hystéro-catalepsie, ou sous d'autres dénominations analogues. Chez Louise Lateau, il n'existe aucune de ces affections nerveuses. Voilà la ligne essentielle de démarcation qui sépare nettement les états extatiques pathologiques du fait observé à Bois-d'Haine (2).

« Certaines maladies ont pour caractère essentiel, une diathèse hémorrhagique (3). Les hémorrhagies spontanées que nous avons surtout en vue ici, ont certains caractères constants, invariables, qu'il importe de mettre en lumière. Et d'abord la cause qui les produit est persistante (4).

« Un second caractère également important, c'est que

(1) *Loc. cit.*, p. 10. — (2) p. 252, 253. — (3) p. 86. — (4) p. 88.

les maladies hémorrhagipares sont des maladies générales : l'écoulement de sang se montrera partout où il y des vaisseaux et du sang, par conséquent sur toutes les parties du corps. L'hémorrhagie stigmatique, au contraire, se produit toujours aux mêmes points des mains, des pieds, du côté et de la tête ; *jamais on n'a vu sortir le sang d'une autre région du corps* (1).

« Mais il faut aller plus loin.

« Malgré leur tendance à se généraliser les hémorrhagies spontanées ont certains siéges de prédilection.

« On devait présumer *a priori* que le sang doit s'échapper de préférence par les capillaires, et surtout par ceux dont les parois sont le moins soutenues par les tissus environnants. Les faits confirment cette présomption théorique.

« En effet, dans les maladies hémorrhagipares, comme le scorbut et le purpura, le sang suinte de préférence de la bouche, des narines, des bronches, de l'estomac, etc.....

« Au contraire, les hémorrhagies spontanées ne se produisent que très-exceptionnellement aux régions du corps où les vaisseaux capillaires sont comme incrustés dans des tissus denses et serrés qui soutiennent leurs parois (2).

« Les maladies qui peuvent offrir, dans quelques-unes de leurs manifestations, certaine analogie avec les stigmates sont le pemphigus, le purpura ou maladie pourprée de Werlhof, le scorbut, la leukémie, la chlorose, l'hématidrose et l'hémophilie (3).

« Nous avons déjà eu l'occasion de dire que, dans l'état normal, le sang ne contient guère qu'un globule blanc sur trois à quatre cents globules rouges (4).

« Les globules blancs (du sang des stigmates) nous ont

(1) *Loc. cit.*, p. 38. — (2) pp. 90, 91. — (3) p. 92. — (4) p. 95.

paru en proportion normale, un sur 300 à 400 globules rouges (1). Dans la leukémie, le chiffre des globules blancs s'élève au dixième, au cinquième, à la moitié même du nombre des globules rouges. Cette maladie est accompagnée, dans la plupart des cas, d'une diathèse hémorrhagique ; le malade perd du sang par diverses voies, surtout par les narines, plus rarement par le canal intestinal, jamais par la peau, quoiqu'il puisse se former des épanchements dans la trame de cette membrane.

« ..... Et vous aurez un tableau complétement différent de celui que nous présente Louise, fraîche rosée, bien portante, *ne perdant jamais de sang que* par les points où les leucocythémiques n'en perdent jamais, et dont le sang examiné au microscope *présente la composition la plus normale* (2).

« Une autre maladie du sang, commune surtout chez les jeunes filles, la chlorose, ne doit pas nous arrêter ici, pour deux raisons tout à fait péremptoires : la première c'est que Louise Lateau n'est pas chlorotique, la seconde c'est que la chlorose ne compte pas l'hémorrhagie parmi ses symptômes (3).

« Nous arrivons à une maladie hémorrhagique plus importante que celles que nous avons esquissées jusqu'ici. Je veux parler de l'hémophilie (4).

« *Circonstance capitale : les saigneurs qui perdaient du sang par la peau en perdaient également par les muqueuses* (5).

. . . . . .

« Est-il nécessaire de mettre en regard de ce tableau, le tableau de la stigmatisation? Il s'agit d'une jeune fille. Aucun membre de sa famille n'a jamais offert de disposition

(1) *Loc. cit.*, p. 34. — (2) p. 96. — (3) pp. 96, 97. — (4) p. 99. — (5) p. 101.

aux hémorrhagies. *Elle-même, en dehors de la stigmatisation, n'a pas de tendance aux pertes de sang* (1).

« Louise n'a aucun des caractères symptomatiques de la pléthore ; du reste, la *pauvre* fille n'a ni les exubérances de régime, ni les aises de la vie, qui sont les conditions de la pléthore (2).

« Louise n'a reçu en héritage aucune disposition névropathique.....

« Point d'impressionnabilité physique, exagérée. Je me suis assuré par des explorations, plusieurs fois répétées, qu'elle n'a aucune de ces hyperesthésies de l'épigastre, du côté, du rachis, que Briquet décrit comme le cachet de l'hystérie. Elle ne connaît pas les vapeurs et les spasmes : point de boule hystérique, point d'inquiétudes ou de soubresauts des membres. Les sécrétions sont normales.

« Ce parallèle posé, il est presque superflu de demander si les crises extatiques de Louise ne seraient pas des attaques d'hystérie.

« Au demeurant, quelle espèce d'analogie pourrait-on trouver entre *la convulsionnaire hystérique, qui se tord et se roule dans des convulsions pénibles*, et l'extatique avec sa *figure* sereine, *transfigurée*, et ses mouvements d'une dignité si religieuse et si noble (3) ?

« *Les sécrétions sont normales ; le vendredi, Louise Lateau n'évacue pas d'urines*..... Je suis obligé de noter encore, pour les médecins, que le liquide évacué présente les caractères normaux, et qu'il n'offre ni l'abondance, ni la limpidité cristalline qui le caractérisent d'ordinaire dans les affections nerveuses (4).

« Le sommeil de Louise Lateau est calme (5). »

(1) *Loc. cit.*, p. 105. — (2) p. 148. — (3) p. 185. — (4) p. 282. — (5) p. 202.

Si nous ne nous trompons, voilà bien le tableau de la santé parfaite : c'est-à-dire le jeu normal de toutes les fonctions avec l'intégrité des organes.

« Les partisans (1) de l'origine pathologique de l'extase et de la stigmatisation font une objection d'un autre genre.

« On n'a pas soumis, disent-ils, Louise Lateau à un traitement médical. Je pourrais répondre que je n'ai pu découvrir chez elle aucune maladie. Sa santé, au lieu de s'altérer, se fortifie de jour en jour.

. . . . . .

« Voilà deux ans que ces phénomènes se répètent chaque semaine ; elle n'est ni *anémique*, ni *névrosique*, ni *folle* ; que faut-il donc traiter chez elle? Où sont les indications à remplir ? Peut-on prescrire au hasard des remèdes actifs contre des maladies imaginaires, au risque de jeter le trouble dans un organisme normal (2)? »

« *Côté moral.* — C'est une âme simple, droite, je dirais volontiers transparente (3).

« Louise a beaucoup d'intelligence, mais c'est une intelligence qui n'a rien de brillant ; l'imagination est absente (4).

« C'est une personne d'un grand sens, sans finesse comme sans enthousiasme (5). Elle est la simplicité et la candeur même ; sans aucune imagination, elle a une intelligence claire, simple et droite. Sa piété est profonde, mais c'est la piété la plus simple, la plus naïve, la plus éloignée de l'exaltation (6). *Elle sait à peine lire, elle n'a feuilleté que son livre de prières* ; *elle n'a entendu que les prônes du curé de son village* (7). *Son instruction est fort limitée;* toutefois, elle a développé les premiers éléments puisés à l'école.....

(1) *Loc. cit.*, p. 269. — (2) p. 269. — (3) p. 15. — (4) p. 14. — (5) p. 14. — (6) p. 268. — (7) p. 268.

« Elle lit, quoique assez difficilement (1).

. . . . . .

« *Elle aime la solitude et le silence*, et ne parle jamais des phénomènes qui s'accomplissent en elle (2).....

« Elle a fait preuve dans beaucoup de circonstances d'un courage calme, patient, inébranlable (3).....

« Pauvre elle-même, elle a toujours eu la passion de soulager les pauvres..... Louise a montré depuis son enfance une piété exceptionnelle (4). »

Mens sana in corpore sano, telle est Louise Lateau.

Ainsi Louise Lateau, d'après l'auteur de sa vie, n'est pas malade, et l'on ne peut rapporter les phénomènes qu'elle présente à aucune cause morbide quelle qu'elle soit.

Ces phénomènes ont-ils subi chez elle une préparation immédiate ou éloignée?

Nullement, dit encore l'auteur de sa vie.

« Louise s'échappe brusquement de la vie commune » pour entrer en extase (5).

« Si l'on soutient que l'âme peut entrer en extase par ses propres forces, on voudra bien admettre qu'une *certaine préparation est indispensable;* il faut que l'attention se tende peu à peu, que l'imagination s'exalte, que le cœur s'échauffe, tous les partisans du ravissement spontané, reconnaissent la nécessité de cette préparation. »

« C'est l'excès d'attention qui amène ordinairement l'extase, dit Gratiolet (6).....

« Passant en revue les conditions dans lesquelles se produit *naturellement* l'extase, Maury insiste sur les abstinences, les macérations, la méditation ardente.....

(1) *Loc. cit.*, p. 15. — (2) p. 15. — (3) p. 16. — (4) p. 17. — (5) p. 217. — (6) p. 26.

« Voyons-nous à Bois-d'Haine, rien qui ressemble à ces préparations, soit éloignées, soit immédiates? Faut-il rappeler encore ce qu'était et ce que faisait Louise Lateau, lorsque *les premières extases vinrent la saisir*? Cette existence humble et pauvre, vouée à un travail sans trêve, dans une chaumière, etc. (1).

« Loin d'appeler l'extase, Louise Lateau cherche à y échapper, etc. (2).

« Elle assiste aux scènes de la Passion, et son âme est complétement absorbée dans cette contemplation toujours la même (3).

« Chez Louise Lateau, c'est toujours la même scène, la scène de la Passion qui passe sous ses yeux, et à laquelle elle s'associe dans les divers mouvements qu'elle exécute (4).

« On parla de circonstances extraordinaires qui entourèrent sa guérison; on affirma que pendant plusieurs jours elle eut des illuminations qui n'étaient nullement des extases, mais pendant lesquelles elle parlait dans un langage élevé, des choses saintes, de Dieu, du sacerdoce, de la pauvreté, de l'amour des souffrances et de la charité (5).

« L'extase débute *le plus souvent* pendant le recueillement du silence et de la prière, quelquefois au milieu d'une conversation ou même pendant le travail (6).

Aussi l'auteur de la vie de Louise conclut :

Les lois de la physiologie pathologique ne permettent pas d'expliquer la genèse des hémorrhagies stigmatiques de Louise Lateau (7) ni de ses extases (8). »

« Abordant ensuite la question du ravissement, j'ai

(1) *Loc. cit.* p. 252. — (2) p. 262. — (3) p. 220 — (4) p. 203. — (5) p. 13. — (6) p. 37. — (7) p. 171. — (8) p. 273.

retracé les caractères des névroses classiques qui peuvent offrir quelques traits d'une ressemblance, même lointaine, avec l'extase de Louise Lateau, et je crois avoir démontré qu'il est impossible de la rattacher à aucune des névroses connues aujourd'hui (1).

« Je n'éprouve aucun embarras à déclarer ici que je crois sincèrement à la réalité des extases surnaturelles. On peut l'établir par des preuves irréfutables. Je me borne à en indiquer une seule aux incroyants sincères..... Il suffira de citer l'élévation sans aucun moyen extérieur, et pendant un certain temps, d'un sujet au-dessus du sol. Si les faits de cet ordre sont vrais, dit Gratiolet, ils constituent sans aucun doute un miracle au premier chef (2).

Nous avons parlé de cette opinion de M. Gratiolet, et nous avons prouvé qu'il n'appartient à personne de formuler semblable affirmation.

L'auteur de la vie de Louise Lateau, résume la doctrine rationnaliste en trois propositions, qui donne l'explication naturelle des extases et (disons-le) des stigmates :

1° Les sujets prédestinés à l'extase ont une constitution affaiblie par les jeûnes, les macérations, etc. ; et sont prédisposés aux névroses, soit par hérédité, soit par les vices de leur éducation.

2° Ils vivent dans un milieu mystique.

3° L'imagination est vive et le cœur est passionné (3).

Et l'auteur s'écrie que l'origine et la vie de Louise Lateau sont le contre-pied de la thèse qu'il vient d'exposer (4), c'est-à-dire que Louise Lateau, née de parents sains (5), qui est elle-même d'une bonne constitution, n'a jamais été soumise

(1) *Loc. cit.*, p. 275. — (2) p. 265. — (3) p. 266 et 267. — (4) p. 268. — (5) p. 268.

aux jeûnes, n'a pas vécu dans un milieu mystique, et n'a pas le cœur passionné.

Nous allons, comme pendant à ce tableau de la santé de l'extatique de Bois-d'Haine, en dessiner un autre, en nous servant de la main qui a tracé le premier, mais où nous verrons tous les traits physiologiques de la santé s'effacer complétement pour être remplacés par toute une longue série de symptômes pathologiques se reliant tous entre eux et reconnaissant la même origine : l'abstinence involontaire.

Puisque Louise Lateau jouit d'une bonne constitution et d'une santé solide qui se fortifie de jour en jour, nous devons voir chez elle l'application des lois hygiéniques qui produisent d'ordinaire la santé et la bonne constitution.

L'auteur de la vie et son commentateur Rholing, vont nous montrer le régime le plus en désaccord avec les lois hygiéniques et aboutissant aux phénomènes pathologiques qui résultent nécessairement de l'abstinence longtemps pratiquée.

La naissance de Louise Lateau faillit coûter la vie à sa mère (1), qui ne fut rétablie que deux ans et demi après.

A deux ans et demi, elle perdit son père. *La jeune fille avait contracté la variole* qui avait tué son père. Hors les menus soins de Rosine, qui allait du lit de sa mère au berceau de sa sœur, faisant de son petit mieux pour les assister, *le délaissement était complet* ; c'est ainsi qu'un ouvrier pénétrant dans la maison douze jours après la mort

(1) Lefebvre, *loc. cit.*, pp. 7, 8, 9 et 10.

de Lateau, *trouva la petite enveloppée dans des cataplasmes que le médecin lui avait fait appliquer huit jours auparavant.* Cette visite vint fort à propos; les dernières ressources étaient épuisées *et la faim commençait à se faire sentir.*

« *Leur régime était plus que frugal.* Souvent pendant la mauvaise saison, *les enfants restaient sans feu.*

A l'âge de huit ans, elle fut placée, durant la bonne saison, *chez une vieille femme presque aussi pauvre que sa mère*, mais qui était impotente et qui avait besoin de soins.

A l'âge de onze ans, elle entre au service d'une vieille personne consacrant quatre journées aux soins du ménage *et passant souvent une partie de ses nuits* à veiller sa tante infirme qui mourut deux ans après.

A treize ans, elle doit quitter Bruxelles, parce qu'elle y était *devenue malade.*

Après avoir été au service quelque temps dans une petite ferme, elle rentra chez elle pour se consacrer *aux travaux de couture.*

Dans sa seizième année, elle montra le plus grand dévouement pour soigner les cholériques. Quelques mois après, c'est-à-dire dès le commencement de 1867, « sa *santé s'affaiblit* ; sans être *précisément malade, elle était languissante;* elle avait peu d'appétit et avait perdu de ses bonnes couleurs. Il n'est pas difficile de reconnaître à ces traits que Louise, alors âgée de seize ans, traversait *cette phase de chlorose* si commune chez les jeunes filles, vers l'époque de la puberté.

« Au commencement de septembre, elle fut atteinte *d'une angine pharyngienne qui fit craindre pour sa vie.*

« Cette maladie *avait augmenté l'état chlorotique, et l'ap-*

pauvrissement du sang se manifesta dans les derniers mois de l'année 1867, par des névralgies à siéges multiples. C'était surtout..... des douleurs *névralgiques de la tête* qui ont présenté une grande intensité et une résistance peu commune aux *différentes médications employées.*

« Il survint un eczéma qui détermina dans le creux de *l'aisselle la suppuration de quelques ganglions* (1).

« Vers le milieu du mois de mars 1868, Louise fut prise d'*une affection qu'il est difficile de bien caractériser* (2).

Cela est difficile à caractériser pour celui qui ne veut pas la faire dépendre du régime antérieur, qui avait amené l'appauvrissement du sang avec tout son cortège de névralgies, de la perte d'appétit, qui durait depuis plus d'un an. Tous ceux qui ont soigné les mystiques ont dit la même chose que M. Lefebvre ; ils n'ont jamais rien compris à leurs maladies. Mais pour le simple médecin qui est témoin du régime débilitant, il découvre sans peine que l'appauvrissement du sang, les névralgies, l'inertie des fonctions nutritives et le retard ou la difficulté apportés à l'établissement menstruel, dépendent de ce mauvais régime. Revenons aux citations.

« Il est positif *qu'elle eut encore des douleurs névralgiques violentes, que l'appétit se perdit complétement et que, à diverses reprises, elle rejeta par la bouche une certaine quantité de sang.* Cette hémorrhagie a commencé le 29 mars et s'est présentée pour la dernière fois le 15 avril.

« Provenait-il des voies respiratoires ou des voies digestives? *Je ne saurais décider la question qui n'a d'ailleurs aucune*

(1) *Loc. cit.*, p. 11 et 12.
(2) *Ibid.*, p. 12.

importance. Quoi qu'il en soit, la jeune personne *passa un mois entier à la diète*, ne prenant guère que de l'eau et les médicaments qui lui étaient prescrits.

« Elle arriva à un grand degré de faiblesse, *et le 15 avril on crut devoir lui administrer les derniers sacrements*. Toutefois, l'amélioration ne se fit pas attendre, et la convalescence fut si rapide que, le 21 avril, elle put aller à pied assister à la messe dans l'église paroissiale, distante d'environ un kilomètre (1).

La fonction périodique s'établit la première fois le 19 avril, quatre jours après la dernière hémorrhagie par la bouche, trois jours avant la première hémorrhagie par la peau.

Avant de faire nos réflexions, avant de tirer des déductions logiques des faits, reprenons toutes les assertions qui affirment la santé de Louise Lateau, et tous les faits qui affirment son état maladif coupé par des maladies intercurrentes plus ou moins graves. Nous allons assister aux contradictions les plus remarquables qui soient jamais sorties de la plume d'un écrivain. C'est un vrai chef-d'œuvre. Nous établirons que Louise était malade, quand apparurent les stigmates et les extases, et ensuite que les symptômes ont marché *parallèlement* avec l'aggravation *graduelle* de l'abstinence.

(1) *Loc. cit.*, p. 12.

1er Tableau.

Santé de Louise Lateau.

1° « Toutes les grandes fonctions s'exécutent d'une manière régulière (1). »

2° « Santé solide (2) qui se fortifie de jour en jour (3). Bonne constitution. Elle allait grandissant et se fortifiant peu à peu (4). »

3° « Louise Lateau n'est pas chlorotique.... la chlorose ne compte pas l'hémorrhagie parmi ses symptômes (5). »

4° Le sang qu'elle rejeta par la bouche « provenait-il des voies respiratoires ou des voies digestives? CETTE QUESTION N'A AUCUNE IMPORTANCE (6). »

5° « Jamais on n'a vu sortir le sang d'aucune autre région du corps (7). »

6° « Elle n'a reçu en héritage aucune disposition névropathique (8). »

(1) *Loc. cit.*, p. 10. — (2) p. 10. — (3) p. 269. — (4) p. 8. — (5) p. 97. — (6) p. 12. — (7) p. 89. — (8) p. 185. —

2e Tableau.

État morbide de Louise Lateau.

1° Appauvrissement du sang; — névralgies; — perte complète d'appétit pendant un mois; — hémorrhagies (1).

2° Régime plus que frugal. — Sa jeunesse se passe au lit des malades pauvres, impotents, ou bien dans son lit; variole; à deux ans, accident grave.

A huit ans, garde malade jusque treize ans. — Insomnies forcées (2). Appauvrissement du sang. Angine pharyngienne grave. Eczéma. Abcès. L'appauvrissement du sang s'accentue; névralgies qui résistent aux médications. Perte complète d'appetit. Hémorrhagies après un mois de diète, huit jours avant les hémorrhagies cutanées.

3° Louise Lateau « traverse cette phase de chlorose (3). »

« Cette maladie avait augmenté l'état chlorotique (4). »

Hémorrhagies par la bouche (5).

4° « CIRCONSTANCE CAPITALE : les saigneurs qui perdaient du sang par la peau en perdaient également par les muqueuses (6). »

5° Du 29 mars au 15 avril, huit jours avant les stigmates, Louise Lateau eut des hémorrhagies par la bouche (7).

6° Louise Lateau a été affligée de cruelles névralgies, surtout à la tête (8), bien longtemps avant les stigmates déjà, et qui la font souffrir vivement pendant l'écoulement du sang.

(1) *Loc. cit.*, p. 11. — (2) p. 9. — (3) p. 11. — (4) p. 11. — (5) p. 12. — (6) p. 101. — (7) p. 12. — (8) p. 11 et 12.

1er Tableau (Suite).	2e Tableau (Suite).
Santé de Louise Lateau.	**État morbide de Louise Lateau.**
7° « Les sécrétions sont normales (1). Le liquide évacué présente les caractères normaux (2). »	7° Jamais on n'a vu Louise Lateau sortir de sa chambre le vendredi. (Le régime frugal, nous dit la physiologie, amène toujours deux modifications dans l'urine : 1° Diminution notable de l'urée ; 2° quantités notables d'acide hippurique. Donc, Louise Lateau, qui a toujours eu un *régime plus que frugal*, et qui dès le jeudi mangeait *encore moins que de coutume*, pour ne plus rien manger jusqu'au samedi à huit heures du matin (1), *ne pouvait avoir des urines normales*.)
8° Le sang est normal (3).	8° Dès 1867, appauvrissement du sang, qui va en augmentant par toutes les maladies intercurrentes qui amènent des diètes forcées de trois semaines, en septembre, novembre et décembre 1867 ; une diète plus accentuée encore, en mars 1868, avec des hémorrhagies. (Comment une maladie comme la chlorose, un appauvrissement du sang qui date de si loin et qui va si loin, peut-il être guéri en huit jours, de manière que le sang serait normal lors de l'apparition des stigmates ? Je sais qu'on va nous répondre : mais nous n'avons pas examiné le sang lors de l'apparition des stigmates. Peu nous importe ; ce que nous voulons établir, c'est que le sang ne pouvait être normal lors de l'apparition des stigmates, tandis que M. Lefebvre entend

(1) *Loc. cit.*, p. 185. — (2) p. 282. — (3) p. 34.

(1) *Loc. cit.*, p. 45.

1er Tableau (Suite).

Santé de Louise Lateau.

2e Tableau (Suite).

Etat morbide de Louise Lateau.

bien établir le contraire, c'est-à-dire la santé parfaite de Louise Lateau à cette époque, pour prouver que la *physiologie pathologique* ne peut expliquer la genèse des stigmates et des extases. Toute l'argumentation doit donc se concentrer sur l'état de santé de Louise, lors de la naissance des phénomènes mystiques.

Du reste, nous serons *forcé, à regret*, de démontrer que le sang appauvri de Louise, au 15 avril, a toujours été s'appauvrissant de plus en plus, parce qu'elle a toujours été soumise depuis à un régime de plus en plus débilitant.

Nous indiquerons les recherches qu'on aurait dû faire dans ce sang, et qui sont si clairement indiquées par la physiologie (1).)

(1) *Note explicative du n° 8.* — Voici ce que dit Rohling, du régime de Louise Lateau, après la stigmatisation. Tous ces détails sont en parfaite concordance avec les renseignements que nous avons obtenus lors de notre visite à Bois-d'Haine, en décembre 1873.

« Depuis la stigmatisation, dit Rholing, (page 128), il était impossible à Louise Lateau, de rien prendre les vendredis. Les autres jours de la semaine *elle prenait peu de chose*, et souvent déjà *avec quelque répugnance*. INSENSIBLEMENT (loi de la gradation), l'appétit a disparu comme le sommeil, et maintenant Louise Lateau ne mange plus, ne boit plus, ne dort plus. »

Voilà des faits bien importants, la perte d'appétit graduelle coïncidant avec la perte de sommeil, qui en entraîna d'autres, la constipation, l'absence d'urine, peut-être même de la transpiration. M. Lefebvre ignore tout cela pour nous dire que les grandes fonctions s'exécutent bien. Seulement dans une note il nous parle bien de l'abstinence complète comme d'un phénomène encore plus extraordinaire que les stigmates et l'extase. Mais dans son argumentation pour prouver que ceux-ci sont inexplicables par la genèse physiologique ou pathologique, il laisse complétement non-seulement dans l'oubli l'abstinence, mais il s'appuie sur ce que toutes les grandes fonctions s'exécu-

1er Tableau (Suite).	2e Tableau (Suite).
Santé de Louise Lateau.	**Etat morbide de Louise Lateau.**
9° « Le sommeil de Louise Lateau est calme (1). »	9° Louise a passé la plus grande partie de ses nuits au chevet des malades; elle-même a fait des maladies sans sommeil.
Voici ce que nous lisons dans *Rohling*, p. 127 et 128 :	(Et, d'après le dire de tout son entourage, elle ne dort plus depuis longtemps, circonstance que n'aurait pas dû ignorer l'auteur de sa vie. Car, comme il le dit lui-même, il revient avec une fastidieuse répétition sur des minuties, et cette circonstance
« Depuis l'apparition de la couronne d'épines (25 SEPTEMBRE 1868), le sommeil disparut *peu à peu* des paupières de Louise Lateau. *Longtemps même auparavant*, elle éprouvait une grande difficulté de se mettre au lit, elle passait la plus	

tent normalement pour établir le surnaturel des stigmates et des extases. Rien de plus étrange que ce raisonnement-ci : la stigmatisation est surnaturelle parce que Louise Lateau mange, boit, dort bien.

Mais si Louise Lateau ne mange, ni ne boit, ni ne dort, cela est encore plus surnaturel que la stigmatisation.

La manière dont l'abstinence s'établit chez Louise, comme chez tous les contemplatifs, lui enlève tout caractère merveilleux, et pour qu'on ne puisse pas nous accuser d'inventer une gradation morbide pour les besoins de notre cause, nous nous contenterons de citer Rholing (page 128).

« La nourriture de Louise Lateau a toujours été simple et frugale.

(M. Lefebvre a dit : le régime de Louise Lateau est plus que frugal).

« Un peu de café ou de lait, quelques cuillerées de mauvaise soupe, une tranche de pain couverte d'une légère couche de beurre, un fruit, un légume, telle était sa nourriture de chaque jour. De l'eau pure outre le café et le lait, *son unique* boisson. *Tel fut son régime, jusqu'à l'apparition des stigmates.*

« *Peu à peu* (loi de la gradation) un changement se produisit, et le 30 mars 1871 fut la dernière fois que Louise Lateau put prendre quelque chose *sans en être incommodée* (gradation morbide).

« Depuis ce jour jusqu'au 9 avril 1871, Louise Lateau ne put prendre aucune espèce de nourriture, à peine put-elle avaler un peu d'eau de temps en temps. Le 9 avril, elle parvint, après de grands efforts, à incorporer un tout petit morceau de pain, et le lundi une demi-pomme. Les deux jours suivants, elle fit de vains efforts pour manger une soupe; le jeudi, 12 avril, elle s'efforça à diverses reprises, de manger l'autre moitié de pomme, mais l'estomac s'y refusa et rejeta aussitôt le tout; à peine put-elle prendre et retenir un peu d'eau dans l'avant-midi du même jour. »

Plus bas nous reviendrons spécialement sur ce fait, que M. Lefebvre n'a pas osé élucider ici, puisqu'il vient à l'encontre de tout ce qu'il affirme de l'intégrité des fonctions; peut-être un jour, quand son livre sera oublié, en fera-t-il un second sur l'abstinence de Louise Lateau.

Nous l'avons déjà dit dans notre résumé (voir *Bulletin de l'Académie* de l'année 1874, nos 7-8).

(1) *Loc. cit.*, p. 202.

1er Tableau (Suite). Santé de Louise Lateau.	2e Tableau (Suite). Etat morbide de Louise Lateau.
grande partie de la nuit sur sa chaise..... Depuis trois ans elle ne peut plus dormir..... *ce fait est surnaturel.* »	d'avoir perdu le sommeil méritait d'être notée et de remplacer l'affirmation : le sommeil est calme, qui n'est nullement exacte.
(Ainsi quand M. Lefebvre écrit en 1872 que le sommeil de Louise Lateau est calme, il y a plus d'un an déjà qu'elle ne dort plus du tout, et la perte de sommeil s'est faite graduellement, parallèlement à l'abstinence.)	Le sommeil n'existe jamais calme avec : 1° l'appauvrissement du sang ; 2° la chlorose ; 3° des névralgies intenses ; 4° des diètes forcées, toutes circonstances qui amènent l'éréthisme nerveux.)
10° Je n'ai découvert chez Louise Lateau aucune maladie.	10° Régime plus que frugal. — De coutume elle mange peu (1).
Ni anémique, ni névrosique, ni folle.	Du jeudi au samedi de chaque semaine, Louise Lateau fait un jeûne absolu.
	Les grandes excrétions sont suspendues pendant ce temps.
Ni anémique.	(Impossible que le sang soit normal avec un régime aussi débilitant.
Ni névrosique.	Et toutes les névralgies de Louise (2) ?
Ni folle.	Et les hallucinations ?)
11° « Que faut-il donc traiter « *Où sont les indications à remplir ?* « *Peut-on prescrire* AU HASARD des remèdes *actifs* contre des maladies *imaginaires, au risque de jeter le trouble* dans un organisme normal (1) ? »	11° « Toutefois, pour satisfaire des exigences sincères, quoiqu'IRRATIONNELLES, A MON AVIS, il a été fait un traitement actif (3). « Un médecin a administré, *suivant mes indications* (4). (Quel traitement rationnel peut-on faire contre des maladies imaginaires? Quelles pouvaient être vos indications quand vous n'en voyez aucune à remplir? Quel plus grand malheur peut atteindre un homme qui foule aux pieds la logique pour satisfaire *des exigences irrationnelles ?*)

(1) *Loc. cit.*, p. 629.

(1) *Loc. cit.* p. 45. — (2) pp. 11 et 12. — (3) pp. 269 et 270. — (4) p. 270.

1er Tableau (Suite).	2e Tableau (Suite).
Santé de Louise Lateau.	Etat morbide de Louise Lateau.
	Nous indiquerons, à notre tour, le traitement qui aurait dû être suivi et qui pourrait encore être appliqué maintenant au physique et au moral.
12° « Il faudrait d'abord expliquer comment l'hémorrhagie a pu s'établir *une première fois*, par des vaisseaux sains et complétement développés, au côté, *le* 24 *avril* 1868 (1). »	12° « Lorsque j'ai visité Louise pour *la première fois*, un vendredi *le* 30 *août* 1868 (2). »

De ces deux tableaux, lequel est le vrai?

Incontestablement celui qui énumère des faits, et non celui qui ne renferme que des études de cabinet, des raisonnements, qui ne contiennent pas un seul fait, mais de pures appréciations sur des choses qui n'ont jamais existé que dans l'imagination de l'auteur.

Oui, Louise Lateau était malade quand apparurent les stigmates; oui, sa maladie consistait dans un appauvrissement du sang, particulier à ceux qui ont vu se suspendre peu à peu les fonctions nutritives; oui, sa maladie a commencé avec le début du régime débilitant, c'est-à-dire dès la plus tendre enfance, et elle s'est aggravée chaque fois qu'il est venu s'y joindre des maladies intercurrentes; oui, cet appauvrissement du sang a toujours été en augmentant, et à l'heure qu'il est, si l'on examine le sang de Louise Lateau, on doit le trouver bien pauvre.

Quand l'auteur nous dit qu'il n'y a pas de préparation éloignée, nous répondons la voilà : c'est cette longue et continue insuffisance alimentaire qui a toujours été s'accentuant

(1) *Loc. cit.*, p. 138. — (2) p. 32.

et s'accompagnant des phénomènes ordinaires de l'abstinence : constipation, absence d'urines, insomnie, hallucinations, illusions, névralgies multiples.

Nous allons montrer que le côté moral de Louise Lateau n'a pas échappé non plus à la longue inanisation par laquelle ont passé tous les contemplatifs.

Les principaux caractères des contemplatifs sont : l'amour de la solitude et du silence, l'ignorance ou au moins peu d'instruction, une idée fixe dès la plus tendre enfance qui devient une passion à laquelle tout cède et tout obéit. Quand les hallucinations sont arrivées, l'objet de ces hallucinations est toujours l'objet des pensées antérieures. Les contemplatifs sont toujours concentrés en eux-mêmes et gardent le secret sur les phénomènes qu'ils éprouvent. C'est ce qu'en langage mystique on appelle la vie intérieure.

Voyons si la vie intérieure de Louise Lateau répond à ces données générales.

« Louise Lateau (1) aime la solitude et le silence, et ne parle jamais des phénomènes qui s'accomplissent en elle. Elle a quelques amies d'enfance qu'elle affectionne beaucoup. Je sais par des informations très-précises qu'elles n'abordent jamais entre elles la question des stigmates et des extases. *C'est un monde fermé* où ces amies ne pénètrent pas. Elle garde la même réserve avec sa mère et ses sœurs, qui, à leur tour, ne soulèvent jamais cette question en sa présence. »

« Un autre trait saillant de cette nature, c'est la charité. Pauvre elle-même, elle a toujours eu la passion de soulager les pauvres (1).

(1) Lefebvre. p 15. — (2) p. 17.

« Louise Lateau a montré depuis son enfance une piété exceptionnelle (1).

Louise Lateau (2) a une dévotion toute particulière pour les douleurs du Golgotha. Longtemps avant sa première communion, elle savait méditer sur ces grands mystères, bien qu'elle n'ait appris de personne la méthode de la méditation.

« Elle avait (3) une dévotion particulière pour la passion du Sauveur, faisait souvent le chemin de la croix, assistait assidûment à la sainte messe, etc.

« Chez Louise Lateau (4) c'est toujours la même scène, la scène de la passion, qui passe sous ses yeux et à laquelle elle s'associe dans les divers mouvements qu'elle exécute.

« Elle assiste aux scènes de la Passion (5) et son âme est complétement absorbée dans cette contemplation toujours la même.

« Jusqu'aux jours du choléra (6), elle s'approcha tous les quinze jours de la sainte table, plus tard, chaque dimanche, et depuis la Pentecôte de 1868, chaque jour. (Loi de la gradation qui la fait devenir d'autant plus pieuse qu'elle est plus malade, comme Sainte Thérèse et tant d'autres).

Voilà donc la préparation éloignée, morale, bien démontrée et les hallucinations répondant exactement au genre de vie antérieur, tel qu'Esquirol l'établit au chapitre des hallucinations.

Il nous reste à démontrer la préparation physique et morale *immédiate*.

Dès le jeudi (7) où elle dîne encore plus légèrement que

(1) *Loc. cit.* p. 18. — (2) Rohling, p. 136. — (3) p. 137. — (4) Lefebvre, p. 203. — (5) Rohling p. 220. — (6) p. 157. — (7) Lefebvre, p. 45.

de coutume, jusqu'au samedi à huit heures du matin, Louise Lateau ne prend pas même une goutte d'eau.

L'extase (1) débute *le plus souvent* pendant le recueillement du silence et de la prière.

Jamais, Louise Lateau n'a eu d'extase en dehors de sa petite chambre où elle se retire dès le jeudi.

Ainsi à ce régime frugal qui dure depuis dix-huit ans, Louise ajoute la diète absolue dès la veille des phénomènes mystiques; ainsi à cette pensée constamment tournée vers les douleurs du Golgotha, elle ajoute encore le recueillement et la prière, dans la solitude la plus complète et le silence le plus absolu.

Sa piété a marché par gradation comme son abstinence. Rappelons-nous toujours qu'elle a eu ses premiers stigmates après une diète absolue de plus de trente jours, diète maladive qui avait été précédée et qui était la conséquence d'un appauvrissement du sang, dont M. Lefebvre ne nous donne pas la cause, mais que nous devons attribuer légitimement au long régime débilitant.

Rappelons encore que cette abstinence du jeudi d'abord a toujours été en augmentant, et que cela est prouvé par les aveux de nos adversaires.

Et ainsi ce grand principe : que les phénomènes mystiques reconnaissent pour cause et origine une longue préparation basée sur un régime débilitant, est invinciblement démontré.

Nous pourrions nous borner à cet exposé irréfutable, parce que, comme on voudra bien le remarquer, il n'y a que des faits et non pas des explications théoriques.

Il nous reste plusieurs points à éclaircir davantage, qui

(1) LEFEBVRE, p. 37.

se trouvent dans l'étude médicale sur Louise Lateau : nous voulons parler des stigmatisés dont l'auteur cite des extraits de leur histoire et ensuite des *Cas rares* de Fournier, dans le *Dictionnaire des sciences médicales* en 60 volumes.

Il est vraiment fâcheux que l'auteur de la vie de Louise Lateau n'ait pas lu en entier la vie de Marie de Moërl, de François d'Assise, de Jeanne de Jésus Marie et de Véronique Giuliani qui ont été stigmatisés; il aurait vu que tous, comme Louise Lateau du reste, ont présenté *des hémorrhagies par les muqueuses avant ou pendant les hémorrhagies stigmatiques.*

Pour bien faire juger de l'importance de ces faits au point de vue de la genèse pathologique, nous allons refaire les citations de M. Lefebvre en mettant en regard ses omissions. Il est de ces omissions qui sont réellement remarquables.

Marie de Moërl. — (L'article cité par M. Lefebvre est tiré de *La mystique*, de Gœrres, t. II, p. 287 et suivantes.)

TEXTE DE M. LEFEBVRE.

Étude médicale, etc., p. 294.

« De nos jours l'extatique stigmatisée la plus connue est sans contredit Marie de Moërl.

« Qu'il me soit permis, dit Gœrres, d'ajouter aux faits de ce genre qui nous sont attestés par des hommes graves et dignes de foi, ceux dont j'ai été témoin moi-même ; non que j'aie la prétention de donner ici mon témoignage comme garantie du leur, mais parce qu'il me paraît peu convenable de parler de ce qui s'est passé autrefois

TEXTE DE GOERRES.

La mystique, t. II, p. 287.

(Parties oubliées par M. Lefebvre, et faisant suite au texte ci-contre.)

(*) « Elle eut de bonne heure à combattre contre les vices de sa constitution sanguine et contre les maux qu'elle produit. A peine âgée de cinq ans *elle éprouva de fréquentes hémorrhagies d'estomac ou d'intestins*. Depuis ce temps elle fut souvent malade et très-mal. Un accident qu'elle éprouva vers sa neuvième

TEXTE DE M. LEFEBVRE (Suite).

Étude méd., etc., p. 294.

en ce genre, sans rien dire des évènements contemporains.

« Marie de Moërl naquit le 16 octobre 1812. Elle fut élevée par sa mère, femme pieuse et intelligente à la fois, et plus tard elle l'aida avec zèle et habileté dans la conduite du ménage, que les circonstances lui avaient rendue difficile.

« Dès l'âge le plus tendre, elle avait manifesté d'excellentes qualités : elle était bonne envers ses camarades d'école, partageait volontiers avec elles ce qu'elle avait, et leur rendait tous les services qui étaient en son pouvoir. Sans avoir rien de remarquable, son esprit annonçait d'heureuses dispositions ; son imagination ne faisait point présager une trop grande vivacité, et d'ailleurs elle ne faisait rien qui pût l'augmenter ou l'entretenir. Dès lors comme plus tard, elle lisait peu, mais elle se distinguait par beaucoup d'intelligence et d'adresse, par une douce bienveillance, qu'elle manifestait surtout envers les pauvres, et par une grande ferveur dans l'exercice de la prière auquel elle se livrait souvent dans l'église des franciscains, située près de la maison de son père. (*)

« A l'âge de dix-neuf ans, elle perdu sa mère, et son père resta veuf avec neuf enfants dont le plus jeune n'avait que dix jours.

Ceci n'est nullement le texte de Gœrres. Il y a ici une intercalation qui est en même temps une erreur. La mère de Marie de Moërl est morte en 1827,

TEXTE DE GOERRES (Suite).

La mystiq., t. II, p. 294.

(Parties oubliés par M. Lefebvre, et faisant suite au texte ci-contre.)

ou dixième année *détermina chez elle de fréquents crachements de sang accompagnés d'une très-forte oppression de poitrine.*

« Il se déclara, au côté gauche, une douleur qui avait probablement sa source dans quelque engorgement de la rate *et qui ne l'a pas quittée jusqu'à ce jour.* Le mal empira malgré les soins des docteurs les plus habiles. Plus d'une fois elle fut à l'extrémité et abandonnée des médecins.

« Elle guérit néanmoins, sans toutefois perdre le germe du mal, *et garda toujours une santé chétive.* Elle n'en devint que plus sérieuse et *plus pieuse encore*, et plus assidue à ses exercices de dévotion. »

Depuis l'âge de treize ans, elle eut pour professeur le P. Capistran, un pieux et excellent prêtre éprouvé par de longues souffrances, et qui fut en même temps le soutien de sa famille, le fidèle conseiller de sa mère et leur aide à tous dans les difficultés que doit rencontrer une famille nombreuse *dont les ressources ne suffissent point à son entretien.*

« Marie se trouvant un peu rétablie vers cette époque, on l'envoya au delà de la montagne, à Eler, pour y apprendre l'italien. Elle y resta les trois quarts de l'année et n'alla voir ses parents qu'une fois pendant ce temps. Lorsqu'après cette visite, elle

TEXTE DE M. LEFEBVRE (Suite),

Études méd., etc., p. 294.

lorsque Marie avait *quinze ans* et non pas dix-neuf. Cela est important à signaler. Du reste voici en regard comment est écrit dans Gœrres le paragraphe : (*)

« Comme il était incapable de conduire la maison, ce fardeau échut à Marie ; elle le prit avec joie, le porta avec zèle et habileté. Mais elle devint plus sérieuse encore et plus intérieure, plus assidue à l'église et à ses exercices de piété ; car elle avait beaucoup à souffrir, et le fardeau était lourd pour elle. La douleur de la mort de sa mère fut si profonde qu'on la vit encore la pleurer trois ans après qu'elle l'eut perdue. Ses regrets s'adoucirent néanmoins, lorsque plus tard elle eut renoncé à tout ce qui est terrestre. Cependant les sollicitudes qui lui venaient du dehors augmentaient tous les jours. La nécessité et tous les chagrins qu'elle amène à sa suite pesaient chaque jour davantage sur elle. Ses forces ne purent résister plus longtemps. Elle fit à dix huit ans une grande maladie, dont elle ne se remit jamais complétement. Elle continua à souffrir le reste de sa vie. » (**)

Elle fit à dix-huit ans, etc.

Comme elle a pleuré sa mère pendant trois ans, en admettant qu'elle l'eut perdue lorsqu'elle avait elle même dix-neuf ans, comment n'a t elle que dix-huit ans, trois ans après ? C'est fâcheux que M. Lefebvre ait si mal lu Gœrres et ait commis de pareils anachronismes qu'une

TEXTE DE GOERRES (Suite),

La mystiq., t. II, p. 287.

(Parties oubliées par M. Lefebvre et faisant suite au texte ci-contre.)

prit congé de sa mère, qu'elle voyait pour la dernière fois, une douleur pénétrante traversa son âme, comme elle le raconta plus tard ; il lui semblait qu'elle ne pouvait se séparer d'elle. Alors se révéla, pour la première fois, cette faculté de pressentir les événements, qui se manifesta d'une manière plus précise lors que sa mère mourut, en effet, en 1827, et que Marie, malgré la distance qui la séparait d'elle, indiqua l'heure de sa mort.

Ce fait néanmoins n'est pas parfaitement constaté.

(*) « Le père de Marie de Moërl resta veuf avec neuf enfants dont le plus jeune n'avait que dix jours.

(**) « Elle fit, à dix-huit ans, une grande maladie : des crampes de toute sorte ébranlèrent son corps déjà affaibli ; *des convulsions agitèrent ses membres et de fréquentes hémorrhagies se déclarèrent.*

« Lors qu'on fit venir le médecin, *il y avait vingt-neuf jours qu'elle n'avait pris de nourriture ; elle n'avait vécu pendant tout ce temps, que de quelques verres de limonade.*

« Il lui administra les remèdes que l'art prescrit en ces occasions et lui ordonna le régime qu'elle devait suivre. Elle se trouva promptement soulagée. Les crampes cessèrent peu à peu, et sa constitution revint de l'ébranlement qui l'avait épuisée.

« Cependant la guérison par-

TEXTE DE M. LEFEBVRE (Suite),

Études méd., etc, p. 294.

citation exacte lui aurait fait éviter.

« Voilà ce que l'on sait de sa vie extérieure. Sa vie intérieure est, comme on le pense bien, moins connue. Des épreuves spirituelles de plus d'un genre s'étaient jointes aux épreuves corporelles qu'elle avait eu à supporter. Et, comme il arrive ordinairement, les tentations la suivirent à mesure qu'elle avançait davantage dans les voies intérieures par où Dieu la conduisait. (*)

« Dans ces conjonctures, la fréquentation des sacrements était, comme auparavant, son seul remède. »

(Suite) TEXTE DE GOERRES,

La mystiq., t. II, p. 294.

(Parties oubliées par M. Lefebvre et faisant suite au texte ci-contre.)

faite n'arrivait pas; la douleur de côté continuait, et la maigreur augmentait tous les jours. Un an au plus s'était écoulé ainsi. Marie demanda un jour à son médecin, s'il croyait sa guérison possible. Celui-ci lui ayant répondu qu'il ne pouvait pas promettre une guérison parfaite, mais seulement un adoucissement de ses douleurs, elle répondit *avec courage*, que si elle ne pouvait être guérie, elle n'avait point besoin d'adoucissement, et qu'elle était disposée à accepter toutes *les souffrances qu'il plairait a Dieu de lui envoyer*. Cette résolution lui fut probablement inspirée par son entier abandon à la Divine providence *et aussi par le désir de ne pas nécessiter à son pere de nouvelles dépenses pour l'achat des remèdes, et de ne pas augmenter par la sa détresse*. Ce qu'elle demandait arriva, et depuis ce moment elle souffrit avec une héroïque resignation les douleurs qui ne la quittèrent plus.

(*) « Nous parlerons ailleurs de ces *tentations singulières et sensibles pour la plupart*. »

Rappelons-nous cette belle phrase de M. Lefebvre :

CIRCONSTANCE CAPITALE : *Les saigneurs qui perdaient du sang par la peau, en perdaient également par les muqueuses.*

Comment se fait-il que M. Lefebvre, qui attache tant d'importance aux hémorrhagies des muqueuses, ait omis

de signaler celles de Marie de Moërl? Vit-on jamais un plus bel exemple d'hémophilie amenée encore une fois par le régime débilitant? Et cependant c'était la plus belle occasion de signaler les nombreux points communs qu'elle présente avec Louise Lateau. Pauvres toutes deux, soumises à un régime débilitant, passant par des maladies graves, à dix-huit ans toutes deux elles font une diète forcée de trente jours pendant laquelle surviennent des hémorrhagies, puis des hallucinations.

Et lorsque M. Lefebvre nous dit encore si bien (1) que dans des questions si peu avancées, *le raisonnement a peu de valeur et que c'est aux faits qu'il faut en appeler*, n'est-ce pas désolant qu'il n'ait rien oublié si ce n'est le point capital? Comment aussi a-t-il écrit?

« De 1830 à 1832, elle fit de cette manière des progrès rapides, mais réglés, dans la vie spirituelle, sans *que toutefois on eût remarqué en elle aucun phénomène inaccoutumé?* »

Comment, une pantophobie aussi grande, des hallucinations continuelles, des tentatives de suicide, des attaques d'hystérie les plus étranges, en un mot tous les symptômes assignés par Esquirol à la démonomanie, ce sont des phénomènes ordinaires! Oui, c'est bien vrai, ce sont les phénomènes ordinaires de la folie des mystiques.

Voilà les faits qui nous font connaître la vie extérieure et intérieure de Marie de Moërl, rétablis dans leur intégrité; et maintenant qu'on juge.

Marie de Moërl a été atteinte de démonomanie en même temps qu'elle avait des extases. Ces hallucinations et ces accès extatiques ont été précédés de maladies hémorrha-

(1) Lefebvre. *Loc. cit.*, p. 228.

gipares, et celles-ci, de tout ce qui peut amener la plus grande débilité.

Il n'est plus permis ici de dire que les stigmates et l'extase se sont produits chez une personne saine de corps et d'esprit et sans préparation éloignée.

M. Lefebvre cite aussi François d'Assise.

Nous avons retrouvé (1) les mêmes phénomènes que chez Marie de Moërl, au physique et au moral ; et encore une fois, nous regretterons de devoir signaler les mêmes omissions que pour Marie de Moërl.

Bornons-nous à ce seul fait :

François d'Assise eut, *pendant qu'il était stigmatisé, des hémorrhagies par la bouche*, et répétons avec M. Lefebvre : *circonstance capitale, les saigneurs qui perdaient du sang par la peau en perdaient aussi par les muqueuses.*

M. Lefebvre cite Jeanne de Jésus Marie d'après Gœrres.

M. Lefebvre n'a pas vu que Gœrres parle de cette stigmatisée en deux endroits différents.

Si M. Lefebvre avait lu les pages 266 et suivantes, consacrées à Jeanne de Jésus Marie, il aurait pu constater encore une fois la circonstance capitale que les stigmatisés sont des saigneurs qui perdent du sang par la peau et par les muqueuses. Voici les faits :

« Jeanne, veuve en 1622, prit l'habit au couvent de Ste-Claire à Burgos, en 1626, après avoir vécu près de soixante ans dans le monde, et commença sa nouvelle *vie par des mortifications terribles et nombreuses.* Tout en remplissant avec zèle les règles du monastère, elle continua ses anciennes pratiques de piété. Une de celles qui lui étaient le

(1) Voyez le résumé de son histoire dans le chapitre : *Coup-d'œil historique.*

plus chères, c'était la *méditation de la passion du Sauveur.*

« Déjà précédemment, le drame sanglant du Calvaire s'était reproduit en elle; (et ici Gœrres fait allusion aux faits qu'il rapporte à la page 218 et que M. Lefebvre a lus sans doute) mais dans le silence du cloître, il acquit pour ainsi dire toute sa perfection. L'abbesse, qui était dans le secret, *la renfermait tous les jeudis soir dans sa cellule*, pour qu'elle ne fût pas dérangée, et ne lui ouvrait la porte que le vendredi vers cinq ou six heures du soir, parce qu'elle avait alors fini son exercice.

« Le notaire public rapporte entre autres choses, que, le vendredi matin, entre neuf et dix heures, c'est-à-dire au moment où avait lieu le couronnement d'épines, il a vu à plusieurs *reprises beaucoup de sang sortir de l'intérieur de l'œil et par les ongles; beaucoup de sang dont une partie* coulant par petites gouttes comme une rosée, pendait aux cils et tombait ensuite en gouttes plus grosses sur le visage; qu'il a vu de plus *beaucoup de sang couler de sa bouche et de son nez*, de sorte que son mouchoir de cou en était tout mouillé; *que cependant ce sang étant mêlé de salive et de mucosités, n'était pas aussi rouge que l'autre.*

M. Lefebvre cite encore Véronique Giuliani.

Malheureusement, il n'a pas encore lu dans Gœrres, d'où il extrait sa citation, tout ce qui se rapporte à cette malade intéressante.

Gœrres nous raconte qu'elle perdait aussi du sang par la muqueuse oculaire, et en outre qu'elle avait une ossification des colonnes charnues du cœur, *colonnes que l'on prit pour les instruments de la passion et que Jésus-Christ avait déposés lui-même dans son cœur.*

(1) Goerres, t. II, p. 218, 269 et suivantes.

Pour bien comprendre ceci, il faut dire deux mots de la théorie mystique. Les partisans du surnaturel admettent que certaines lésions, révélées par l'autopsie dans le cœur, ont la même origine que les stigmates. Tant il est vrai qu'on a fait des miracles avec toutes les maladies.

Il est bien naturel que des âmes aussi ardentes que les extatiques du midi aient eu des affections organiques du cœur qui ont d'abord débuté par des douleurs, des palpitations, des oppressions de poitrine. Ces extatiques ont rapporté à une cause extérieure ce qui se passait en elles, pour le cœur comme pour les autres symptômes pathologiques.

Ainsi, Osanna, qui avait des douleurs précordiales excessives (1), se figure avoir reçu Jésus-Christ dans son cœur; elle l'y sentait se remuer de çà et de là, étendre les bras ou les retirer.

Elle eut une extase où il lui sembla que son cœur était percé d'un clou, et la douleur qu'elle ressentit fut si violente qu'elle pria plusieurs fois N. S. de venir à son secours.

Claire de Montefalcone avait, dans une vision, donné son cœur à Jésus-Christ pour qu'il le fit mourir sur la croix; et à partir de ce moment elle avait vécu dans la méditation continuelle de la passion du Sauveur. Après sa mort qui arriva en 1308, les sœurs du couvent, pensant qu'il avait bien pu se passer dans son cœur quelque chose de semblable, résolurent de l'ouvrir. Elles se mirent donc en prières et l'une d'elles, plus courageuse que les autres, se mit hardiment à l'œuvre. Lorsqu'elle eut ouvert le thorax, elle trouva *le cœur gros comme une tête d'enfant*. Elle l'ôta de la cavité de la poitrine et le mit dans un vase sur

(1) Gorres, tome II, p. 249.

l'autel, parce que les religieuses ne pouvaient s'accorder sur ce qu'il fallait faire.

La sœur Françoise, après quelques hésitations, donna enfin un grand coup de couteau, en répandant un torrent de larmes, et atteignit facilement la substance molle et extérieure de l'organe.

Mais elle trouva, dans la substance interne, *de la résistance et une certaine dureté.* Elle fit donc une deuxième incision, partagea le cœur en deux moitiés égales et elle trouva . . . . . .

. . . . *trois clous pointus*, noirs et qui paraissaient au toucher plus durs que la chair.

. . . . Plus bas était *la lance* placée obliquement avec une pointe aiguë, de la couleur du fer, et si dure que Béranger, vicaire général, envoyé par l'évêque de Spolette, pour faire l'enquête, ayant voulu y toucher, *sentit son doigt piqué comme par un aiguillon.*

Tout près se trouvait encore une masse informe de fibrilles de couleur rouge, que l'on prit pour l'éponge, etc.

. . . . . .

L'évêque fit faire une enquête sur tous ces faits. Toutes ces images des instruments de la passion furent détachées; quelques-unes furent envoyées au Pape pour la béatification de la sainte, et les autres furent conservées dans son tombeau.

Qui ne voit dans ce fait raconté par Gœrres (1), une hypertrophie du cœur avec ossification des colonnes tendineuses et charnues des ventricules, qui pouvaient très-bien simuler l'apparence de clous ou de lance, surtout à une époque qui précédait Vésale de plusieurs siècles.

(1) *Loc. cit.*, t. II, p. 253 et 254.

Nous avons cité ces exemples d'examen scientifique de la part de l'autorité ecclésiastique, *en fait d'anatomie pathologique*, pour relever les paroles suivantes de M. Lefebvre et en montrer le peu fondé :

« On s'imagine (1) volontiers que l'autorité ecclésiastique ajoute trop facilement foi à la réalité de ces phénomènes extraordinaires. Il ne sera pas hors de propos de raconter ici les épreuves auxquelles elle a soumis Véronique Guiliani. »

Nous venons de voir plus haut les connaissances d'anatomie pathologique de l'église dans la personne de sœur Françoise ; la maladie de cœur de Véronique Guiliani fut interprétée de la même façon : on trouva un clou, la lance et le roseau, la croix et les sept glaives dans l'ossification des fibres tendineuses du cœur.

Senac, cité par Fournier (2), a consigné dans son traité du cœur, l'observation suivante à l'ouverture du corps d'un nommé Jean Larue, faite en 1833. On remarqua une ossification considérable du cœur ; elle était parfaitement bien formée . . . . . .

« Les inégalités figuraient *des espèces de clous osseux* comme des exostoses qui poussaient en dehors une éminence *aiguë fort considérable.* N'est-ce pas exactement les clous pointus de Claire de Montefalcone, qui piquèrent le doigt du vicaire général Béranger et qui valurent à ces extatiques leur béatification ?

Nous avons, au point où nous sommes arrivé, parfaitement démontré par des faits choisis, non par nous, mais par M. Lefebvre lui-même, que ceux qui ont perdu du sang

(2) Lefebvre, *loc. cit.*, p. 289.
(1) *Dictionnaire des sciences médicales*, t. IV, p. 219.

par la peau, en ont également perdu par les muqueuses : les stigmatisés sont des saigneurs, des hémophiliques.

Avant de terminer cet examen de l'œuvre de M. Lefebvre, il nous reste à traiter de quelques questions qu'il a laissées complétement dans l'oubli, quoiqu'intéressantes au plus haut point.

« D'après les témoignages les plus graves (1), Louise Lateau, depuis dix-huit mois, vit dans une abstinence complète sans que cette privation de toute nourriture ait produit aucun amaigrissement et ait modifié en rien sa santé qui reste très-bonne. Ce phénomène encore plus extraordinaire que celui des extases et de la stigmatisation devra, pour revêtir le caractère d'une authenticité scientifique, être soumis à des épreuves analogues à celles qu'ont subi les autres faits dont il est parlé dans ce livre. »

Il y a une fameuse contradiction entre ces lignes et ce que nous lisons à la page 10 (2) : *Louise Lateau, âgée aujourd'hui de 22 ans, voit toutes ses grandes fonctions s'exécuter d'une manière régulière* ; » et depuis dix-huit mois déjà la suspension des fonctions d'assimilation chez Louise Lateau a fait des progrès insensibles qui se sont toujours accentués jusqu'à la rendre plus où moins complète. M. Lefebvre le sait, et il ne se donne pas la peine de faire des recherches sur un phénomène qu'il regarde comme plus extraordinaire que les stigmates.

Nous savons pourquoi.

Si le fait de l'abstinence est vrai, M. Lefebvre ne pourra jamais s'en servir, parce qu'il renverserait *toute sa théorie*

(1) Lefebvre, *loc. cit.*, p. 45 et 46.
(2) *Loc. cit.*

basée sur la santé complète de Louise Lateau. On ne peut pas mieux s'enferrer.

Nous n'avons jamais hésité un seul instant à admettre la possibilité de l'abstinence qui marche par gradation et qui résulte de la non-décomposition organique par une cause morbide.

Nous nous sommes dit que pas n'était besoin d'une si longue observation de dix-huit mois pour savoir d'une façon bien authentique si Louise Lateau mange ou ne mange pas du tout; il suffit de quelques instants. L'air expiré par elle contient-il de l'acide carbonique en quantité normale et moins d'azote que l'air inspiré, c'est qu'elle mange. Au moyen des expériences que recommande Tyndall, nous pouvons reconnaître dans l'air expiré des quantités infiniment petites d'acide carbonique.

Mais pour que ce fait soit vraiment extraordinaire et, d'après M. Lefebvre, encore plus extraordinaire *que des phénomènes surnaturels*, la science est-elle complétement muette sur des faits de ce genre?

En dehors de la pathologie mystique, ne trouvons-nous rien dans la pathologie ordinaire? J'ai fouillé dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, en 60 volumes, qui est dû à la collaboration des cinquante-huit plus grands médecins du commencement de ce siècle, parmi lesquels nous citerons des autorités de science et d'honnêteté, telles que Alibert, Bayle, Biett, Boyer, Cullerier, Cuvier, Geoffroy, Guersent, Esquirol, Pinel, Roux, Royer-Colard, Virey. Ce qui donne à ce dictionnaire encore une plus grande autorité, c'est que tous les articles sont signés.

J'ai trouvé dans ce recueil non pas seulement des faits authentiquement observés, mais déjà pour ainsi dire

expliqués d'après la théorie que j'en donnerai, la suspension des fonctions de nutrition. »

Cas rares (1). — « En 1684, un fou, qui croyait être le Messie, voulant surpasser le jeûne de J.-C., s'abstint pendant soixante-onze jours de tout aliment; il ne but même pas d'eau; il ne fit que fumer et se laver la bouche. Pendant cette longue abstinence, sa santé ne sembla éprouver aucune altération; il ne rendit aucun excrément. Vanderviel qui rapporte ce fait, cite celui d'un potier de Londres, qui dormit pendant quinze jours de suite sans avoir été affaibli par le défaut de nourriture. »

Le fou attribuait à sa volonté, par une perversion intellectuelle, ce qui était le résultat d'une maladie.

Il disait je ne *veux* pas manger, quand il aurait dit s'il avait été sain d'esprit : je ne *puis* manger.

« Les mémoires de l'Académie des sciences de l'année 1761, contiennent un cas d'abstinence qui dura quatre ans et qui fut accompagné de circonstances aussi curieuses que rares. En 1751, une fille des environs de Beaune, âgée de dix ans et demi, fut atteinte d'une fièvre dans laquelle elle *refusa* tous les remèdes et ne *voulut* ou ne *put* avaler que de l'eau fraîche.

« Il succéda à cette fièvre un *mal de tête* qui l'obligeait de sortir de son lit et de se rouler par terre.

« Dans un de ces accès, elle fut prise d'une syncope si longue qu'on la crut morte; revenue à elle-même elle perdit l'usage de ses membres qui restèrent flexibles, mais sans énergie dans le système musculaire. Elle perdit aussi l'usage de la parole.

« Cependant tous les accidents cessèrent, mais il s'en

(1) *Dictionnaire des sciences médicales.* (Abstinence), tome IV, p. 170.

manifesta bientôt de nouveaux, elle fut prise d'un délire convulsif extrêmement violent; il fallait employer les plus grands efforts pour la retenir au lit. Un traitement intempestif, perturbateur, les saignées, les vésicatoires la jetèrent dans une atonie complète.

« Elle perdit l'usage de tous ses mouvements au point de ne pouvoir ni manger, ni parler. Mais il lui restait le sens de l'ouïe, de la vue et du toucher. Sa raison demeura intacte, elle en faisait usage pour faire connaître ses désirs au moyen de sons non-articulés. Ces sons étaient au nombre de deux, l'un qui approuvait et l'autre qui désapprouvait.

« Elle parvint par la suite à en augmenter le nombre; successivement elle put y joindre quelques mouvements des mains qui se multipliaient avec les sons.

« Elle ne vivait que d'eau en petite quantité. Son ventre était affaissé; en y portant la main, on touchait les vertèbres; cette partie et les extrémités inférieures conservaient la sensibilité, sans jouir de la contractilité. L'œil était vif, les lèvres vermeilles, le teint assez coloré, le pouls avait de la force et battait avec assez de régularité.

« *Peu à peu la malade avala une plus grande quantité d'eau.* Un médecin ayant essayé de lui faire avaler de l'eau de veau, à son insu, *elle la rejeta avec de violentes convulsions.* Ayant éprouvé une soif extrême, elle fit de grands efforts pour demander de l'eau, et la parole lui revint dès cet instant. Elle en conserva l'usage qui augmenta sensiblement; elle but aussi davantage d'eau fraîche; la sécrétion des urines s'augmenta dans la proportion des boissons. *Les évacuations alvines étaient totalement supprimées.* La malade commença à reprendre l'usage de ses bras, elle fila, s'habilla, se servit de deux béquilles avec lesquelles elle

s'agenouillait, ne pouvant encore faire usage de ses jambes. Ce fut plus de trois ans après sa maladie qu'elle éprouva cet heureux changement.

. . . . . .

« Vers l'âge de quinze ans les menstrues s'étaient déclarées, l'appétit revint à la malade et tous les accidents disparurent les uns après les autres. Elle marcha sans béquilles et mangea comme une personne en bonne santé, après avoir été pendant quatre ans *sans pouvoir prendre autre chose que de l'eau.*

« Le professeur Dumas remarque que l'abstinence prolongée est un phénomène plus particulier aux femmes qu'aux hommes. Le docteur Moreau observe à ce sujet, dans son histoire naturelle de la femme que la polyphagie est une propriété du sexe masculin ; la digestion, chez les femmes, ajoute-t-il, se fait avec une grande rapidité, cependant la consommation d'aliments est beaucoup moins considérable, et le besoin de la faim ne paraît pas les presser et les tourmenter d'une manière aussi impérieuse. Ce médecin cite à l'appui de cette opinion deux exemples d'abstinence bien extraordinaires, mais qui ont été si authentiquement constatés qu'il est impossible de les révoquer en doute. Le premier de ces exemples est relatif à Jeanne Macléod, fille écossaise, âgée de trente-trois ans. A quinze ans, elle avait eu de fortes attaques d'épilepsie ; quatre ans après, elle éprouva une seconde attaque qui dura 24 heures, elle eut ensuite une fièvre qu'elle garda plusieurs mois. Pendant ce temps, elle perdit l'usage des paupières et se trouva obligée pour jouir de la vue, de soulever ces parties avec ses doigts. *L'évacuation menstruelle fut remplacée par un crachement de sang et un saignement de nez.* Il y a environ

cinq ans que cette fille eut une attaque fébrile, et enfin une autre rechûte, disait en 1767 le docteur Mackensie. Depuis lors couchée, réduite à une sorte de végétation très-peu active et à la plus faible vitalité, elle parla très-rarement et ne demanda plus de nourriture. Pendant quatre ans, on ne lui a rien vu avaler qu'une cuillerée d'eau médicamenteuse et une pinte d'eau simple. Mais *si le mouvement nutritif a été arrêté, celui de décomposition a été* également suspendu pendant trois ans. Macléod n'a eu aucune *évacuation par les selles ni par les urines ; la transpiration a aussi été presque nulle.* Le pouls, dit le docteur Mackensie, que j'eus quelque peine à trouver, est distinct et régulier, lent et excessivement faible; le *teint est bon et assez frais,* les traits ne sont point défigurés ni flétris, *la peau est naturelle ainsi que la température ;* et à mon grand étonnement, lorsque j'ai examiné le corps, j'ai trouvé la gorge proéminente, *les bras, les jambes et les cuisses nullement amaigris ;* l'abdomen un peu enflé et les muscles tendus ; les genoux sont pliés, les talons touchent presque le derrière ; lorsqu'on lutte avec la malade pour mettre un peu d'eau dans sa bouche, *on observe quelquefois de la moiteur et un peu de sueur sur sa peau*; *elle dort beaucoup et fort tranquillement.* Lorsqu'elle est éveillée on l'entend se plaindre continuellement comme le fait un enfant nouveau-né. Aucune force ne peut séparer maintenant ses mâchoires. J'ai passé le petit doigt par l'ouverture de ses dents, et j'ai trouvé la pointe de sa langue molle et humide; il en est de même des parties internes de ses joues; elle ne peut rester un moment sur le dos et tombe d'un côté ou de l'autre. Sa tête est courbée en avant, comme dans l'emprostothonos; on ne put la relever. Le docteur visita de nouveau la malade en 1772,

cinq ans après; elle avait commencé à manger et boire. Il y avait un an que les parents de cette fille, l'ayant laissée au lit dans la même position qu'elle gardait depuis si longtemps, *la trouvèrent lorsqu'ils rentrèrent*, assise à terre et filant.

« Elle mangeait depuis ce temps quelques miettes de pain d'orge, qu'elle promenait dans sa bouche avec sa langue; elle suçait un peu de lait ou d'eau dans le creux de sa main. Ses évacuations étaient proportionnées aux aliments qu'elle prenait.....

« En soulevant ses paupières, le docteur s'aperçut que l'iris était tournée en haut vers le bord de l'os frontal; son teint était pâle, sa peau ridée et sèche et tout son corps amaigri. On ne trouvait son pouls qu'avec difficulté, elle paraissait docile sur tous les articles, *excepté sur celui de la nourriture.* Elle pleurait comme un enfant lorsqu'on la pressait d'avaler quelques miettes de pain et une demi cuillerée de lait. »

Il est vraiment fâcheux que l'auteur de la vie de L. Lateau n'ait pas parlé de ces faits réellement extraordinaires, qu'il connaissait très-bien; car dans une note page 82, il nous dit que Fournier a fait dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, » une collection aussi vaste que curieuse des cas morbides extraordinaires, sous le titre de *cas rares.*

Entre ces abstinences et celle de L. Lateau, il y a beaucoup de points de contact et les jalons sont bien posés pour nous conduire à une théorie de l'abstinence.

Chez L. Lateau les règles et les stigmates s'établissent et les hémorrhagies par la bouche sont supprimées; chez Macléod, les règles se suppriment et des hémorrhagies par la bouche s'établissent. Chez celle-ci comme chez Louise

Lateau, il se fabrique du sang de manière à en perdre souvent, en quantités notables, malgré l'abstinence complète.

Louise Lateau et Macléod ne paraissent nullement amaigries; toutes deux sont constipées et n'ont pas d'urines. Toutes deux ont le pouls très-faible. Louise Lateau marche, tandis que l'autre est alitée. Cette circonstance n'a pas autant d'importance qu'on pourrait le croire de prime abord. Marcher, vaquer à certains travaux, *pour le vulgaire*, peuvent bien constituer la santé, mais non pour le physiologiste ou le médecin.

La santé, c'est le jeu normal des fonctions avec l'intégrité des organes. On peut marcher et exécuter même certains travaux pénibles avec des maladies graves et arrivées pour ainsi dire à la dernière période.

Mais on ne peut pas dire que quelqu'un jouit de la santé, quand les grandes fonctions dépendant de l'assimilation et de la désassimilation, ainsi que les évacuations solides ou liquides n'ont plus lieu; lorsqu'il est privé du sommeil, affligé de névralgies, tourmenté par des hallucinations, etc.

Le fait que Macléod *dormait*, quoique ne mangeant pas du tout, *est plus rare* que de marcher et de ne pas manger. Esquirol raconte que bien des aliénés qui ne mangent pas pendant des périodes assez longues, témoignent encore de grandes dépenses musculaires. L'exemple d'un sommeil régulier et tranquille avec une abstinence complète est sinon unique dans les annales de la science, *du moins extrêmement rare* et vient à l'encontre du grand principe formulé par Hippocrate : *Sanguis sumniferus*.

Nous faisons cette remarque, afin qu'on ne tire pas parti d'une particularité qui se rencontre d'une façon exception-

nelle chez Louise Lateau, et qui ne se voit pas chez les autres mystiques qui tous doivent s'aliter après une abstinence quelque peu prolongée. Cela prouve seulement que quand l'anormal est bien posé, il peut encore y avoir des exceptions dans les exceptions.

Ainsi, c'est une exception déjà que de vivre longtemps au lit, privé de mouvement, sans manger; l'exception est plus grande de vivre et de marcher, quoique malade, sans manger comme Louise Lateau; elle est encore plus rare de pouvoir dormir, comme faisait Macléod, tout en se privant d'aliments.

Donc quand nous nous trouvons dans l'anormal, défions-nous de raisonnements absolus; laissons la parole aux faits qui nous démontrent que dans ce que nous regardons comme des déviations aux lois physiologiques établies par nous, il y a encore des exceptions, et que les premières sont pour ainsi dire des lois par rapport à celles-ci.

Comme nous avons pris l'habitude de consigner toujours nos observations à propos des *théories* d'autrui, nous agirons de même envers Fournier. Fournier ne nous paraît pas avoir bien compris l'abstinence.

Il dit que le mouvement nutritif étant arrêté, celui de la décomposition a été également suspendu; ensuite que les évacuations étaient proportionnées à la quantité des aliments. Il n'a pas vu les phénomènes dans leur ordre de date, et cela est très-important.

Le premier phénomène, c'est le manque ou défaut d'un élément par suite de la décomposition. J'ai faim *parce qu'il manque quelque chose dans le sang* : la faim est donc consécutive. La perte d'appétit résulte de ce qu'il ne manque rien dans le sang, et dans le cas qui nous occupe, de ce que

l'*organisme ne perd plus rien*, ou bien *qu'il sait réparer ses pertes par d'autres voies*. Fournier, pour parler le vrai langage physiologiste, devrait dire : *la quantité des aliments était proportionnée aux évacuations*, car nous ne prenons des aliments que pour réparer nos pertes, et non pas, *nous faisons des pertes, parce que nous prenons des aliments*.

Nous savons déjà pourquoi cette remarque est importante ; c'est qu'il *n'y a jamais d'abstinence volontaire*.

L'acte de ne plus manger a été précédé d'une suspension dans les fonctions de nutrition dont le sujet n'est nullement responsable d'une façon directe. Les fous seuls disent : je ne veux plus manger, les autres répondent : je ne peux plus manger. L'abstinence succède toujours ou bien à une maladie qui oblige le patient à une diète absolue, et qui semble frapper d'inertie, l'organe ou le système nutritif, ou bien à un régime insuffisant qui à un moment donné provoque des maladies graves, singulières, difficiles à caractériser ; à la suite de ces maladies, le sujet ne recouvre jamais plus l'appétit complet, et insensiblement l'intolérance de l'estomac pour les aliments s'établit. Mais ici encore, celui qui ne verrait qu'une affection stomacale dans le rejet des aliments se tromperait étrangement. Ces vomissements ne sont nullement produits par une cause morbide résidant dans l'estomac, attendu que chez Macléod, comme chez Louise Lateau, la langue est nette et humide.

C'est bien plus loin qu'il faut aller chercher la cause de ces vomissements, c'est dans les derniers éléments organiques qui constituent la trame des tissus et où il n'y a plus d'échange de matériaux puisque l'assimilation et la désassimilation ne se font plus. Le phénomène qui commande donc l'abstinence est un phénomène purement organique.

Cette abstinence, d'après ceux qui la pratiquent, donne les caractères suivants :

Elle n'est pas pénible. Macléod et Louise Lateau n'éprouvent aucune souffrance quand elles jeûnent; l'ingestion des aliments est toujours accompagnée de vives douleurs à l'épigastre, de façon que l'abstinent ne mange plus, non pas par esprit de mortification, *mais pour éviter la douleur*;

Comme le fait que Louise Lateau, d'après ce qu'on dit, marche et vaque à certains travaux, quoique ne prenant aucune nourriture, pourrait aux yeux de bien des gens, ne pas avoir reçu une explication satisfaisante, nous allons encore fouiller le *Dictionnaire des sciences médicales* et trouver sous ce rapport un personnage bien plus extraordinaire que Louise Lateau.

« Nous connaissons, dit Fournier, à Paris, un homme d'infiniment d'esprit, écrivain distingué par ses connaissances très-variées dans toutes les sciences et dans tous les genres de littérature, dont le style pur, original et piquant fait le charme de ses lecteurs bénévoles, comme il est le désespoir des auteurs médiocres soumis à sa censure.

« Cet homme si bien partagé du côté des facultés intellectuelles, présente plusieurs anomalies physiologiques fort rares.

« Agé d'environ 50 ans, la stature est grande et grêle; son teint est pâle et bilieux ; *il ne dort point* ou au moins jamais plus d'un quart d'heure dans une nuit, *ce qui est même fort rare.* Lorsqu'il lui est arrivé de dormir pendant quatre ou cinq heures de suite, il a fait une maladie grave ; un semblable sommeil est le précurseur assuré, nous a-t-il dit, d'une maladie dont l'invasion ne peut tarder 24 heures.

« Il n'a d'évacuations stercorales que *tous les vingt-cinq*

ou trente jours, et à force de lavements ; il en a quelquefois pris seize de suite sans les rendre. *Les médicaments purgatifs n'ont aucun effet sur son estomac ni sur ses intestins en général*; l'usage des médicaments lui est pernicieux, et jamais il n'en éprouve de bons effets ; ses excréments sont des espèces de petites pierres plus dures que les crottins des biches, et à peu près de cette forme ; *il n'en émet jamais beaucoup bien qu'il soit près d'un mois dans l'état de constipation Il n'a jamais d'appétit et ne mange point avec plaisir*; il mange tous les jours, mais *infiniment peu* quand il est seul ; cependant son palais sait apprécier la saveur des mets, et lorsque dans un banquet, il est réuni à quelques bons amis, *il se livre à un appétit factice stimulé par le sentiment agréable qu'il éprouve. Lorsqu'il est incommodé, il observe sans en souffrir, la diète la plus austère :* il est presqu'un mois entier sans manger et ne fait usage que de boissons émollientes, dont il éprouve alors quelques soulagements. *Il s'accoutume aux plus dures fatigues; il a fait plusieurs centaines de lieues à pied, presque sans s'arrêter ;* c'est alors qu'il jouissait de la meilleure santé.

. . . . . .

« *J'ajouterai que les narcotiques n'ont aucun pouvoir pour provoquer le sommeil de cet individu, mais qu'ils l'agitent singulièrement.* »

Ni M. Lefebvre ni personne n'ont jusqu'à ce jour infirmé le témoignage de Fournier comme savant et comme historien. Pourquoi donc ces faits connus et acceptés par eux, n'ont-ils pas été discutés et n'ont-ils pas servi loyalement à éclairer les phénomènes du même genre présentés par Louise Lateau ?

Nous dirons un mot à présent du traitement à faire subir à la jeune fille de Bois-d'Haine.

Les exemples d'abstinence que nous avons cités témoignent qu'on peut guérir une abstinence qui aurait même quatre années de date et compliquée d'accidents nerveux fort graves.

En admettant que Louise Lateau soit arrivée à l'abstinence complète, nous croyons qu'on peut la guérir.

Il faut procéder dans son alimentation avec la gradation la plus insensible : commencer par ce qui a été supporté en dernier lieu, l'eau, et suivre le même procédé, pour faire manger Louise, qu'elle a suivi pour arriver à l'abstinence plus ou moins complète. Agir autrement, c'est s'exposer à de graves désordres, à des vomissements incoercibles, qui au lieu d'engager la malade à se nourrir, l'éloigneront davantage de tout traitement, à cause de la douleur qu'ils occasionneront, et à cause de l'inefficacité momentanée des tentatives.

Quand l'estomac sera bien habitué à recevoir l'eau à des températures différentes, il sera permis de faire prendre à la malade des aliments solubles dans l'eau parmi ceux qu'elle affectionnait pendant les derniers temps qu'elle mangeait.

Nous serons guidé dans le choix par les renseignements que nous donne Rohling.

La physiologie nous apprend que lorsqu'il manque de l'eau dans le sang, la peau absorbe l'eau du bain. On pourra faire prendre à Louise Lateau de grands bains qui ont en outre l'avantage de calmer le système nerveux. Esquirol ne manquait jamais d'en faire administrer aux malades qui ne voulaient pas manger et qui avaient des insomnies bien prononcées.

Quant aux médicaments nous en serions bien sobres, parce que si l'absorption est si rebelle aux aliments, il est à craindre qu'on n'éprouve la même répulsion pour les remèdes.

Les narcotiques doivent avoir bien peu de pouvoir pour guérir une insomnie qui dépend d'une anémie profonde, *Sanguis sumniferus*. L'observation de Fournier nous montre le peu d'efficacité des narcotiques dans les cas d'insomnie prolongée et qui s'accompagne d'une grande activité cérébrale.

Nous associerions au traitement physique un traitement moral.

Il faudrait enlever Louise Lateau à sa chambre, puisqu'elle n'a jamais eu d'extase hors de sa chambre.

Nous nous garderons bien de toucher aux autres circonstances qui constituent le milieu où elle a vécu et qui sont complétement du ressort de la conscience et de ce qu'on appelle la liberté.

Conclusion. — Louise Lateau qu'on a voulu détacher du tableau morbide où sont peints tous les mystiques, a subi, quant à la genèse de ses extases et de ses stigmates, les lois qui les ont toujours amenés et qui sont :

1° L'abstinence graduelle involontaire ou forcée par la suspension des fonctions de nutrition.

2° La méditation constante sur les douleurs visibles du Crucifié.

Esquirol (1) va citer chez les aliénés qu'il a soignés exactement les mêmes symptômes morbides, provenant des mêmes causes que ceux dont l'ignorance a fait des miracles chez les saints, et qu'*on a soin de passer* sous silence aujourd'hui.

(1) *Traité des maladies mentales*, Paris, 1838.

Page 7. « Celui qui a dit que la fureur est un accès de colère prolongé, aurait pu dire que l'érotomanie est l'amour porté à l'excès; que la mélancolie religieuse est le zèle ou la crainte poussés au-delà des bornes; que le suicide est un accès de désespoir, etc. Ainsi de la situation la plus calme, on s'élève, par des nuances insensibles, à la passion la plus violente, jusqu'à la manie la plus furieuse ou à la mélancolie la plus profonde; car presque toutes ces folies ont leur type primitif dans les passions. »

Ainsi, la loi de la gradation, dans les maladies mentales, est nettement formulée par Esquirol.

Page 8. « Les forces vitales acquièrent, chez ces malades, une exaltation qui permet de résister aux influences les plus capables d'altérer la santé (1).

« Quelques aliénés éprouvent une chaleur intense qui les dévore, qui les porte à se précipiter dans l'eau et même dans la glace, ou à refuser tout vêtement dans les temps les plus froids (2).

« On a vu des fous passer plusieurs jours sans manger ni boire, et conserver toute leur énergie musculaire (3).

« Les lypémaniaques ne dorment pas; l'insomnie dure plusieurs mois. » Gœrres et Rohling font de l'insomnie un miracle.

« Il en est qui sont tourmentés par une constipation qui persiste pendant huit, treize, vingt jours. Il en est dont l'urine est retenue pendant cent et vingt heures. »

Louise Lateau d'après Rohling a eu des suspensions aussi longues dans les sécrétions.

(1) Voy. Longet, Goerres, Rohling, Lefebvre.
(2) Voy. *la vie de St-Philippe de Néry.*
(3) Voy. Goerres, *la Mystique.*

« Plusieurs aliénés ont des névralgies atroces qui les portent à se frapper la tête (1), des douleurs à la poitrine, dans l'abdomen, aux membres qu'ils attribuent souvent à leurs ennemis, ou au diable ou à de mauvais traitements » : St-François, Marie de Moërl nous ont présenté en grand le même phénomène.

Page 16. « C'est après la puberté qu'on voit beaucoup de folies érotiques, hystériques et religieuses. »

Tout arrive après la puberté chez les mystiques.

Page 22. « Dans d'autres cas, l'intelligence prend une direction exclusive, l'homme médite sans cesse sur des sujets métaphysiques et il se livre à la contemplation avec d'autant plus d'opiniâtreté qu'il ne peut en appeler à ses sens et à sa raison; toutes ses facultés morales et physiques sont absorbées; il néglige les premiers soins de sa conservation; il se condamne à des pratiques qui altèrent sa constitution. Les spasmes épigastriques sont bientôt *suivis de l'inertie du système nutritif, les digestions se dérangent, les sécrétions se font mal, la transpiration se supprime*, de là l'hypochondrie, etc. Le danger est bien plus grand, bien plus imminent si l'attention se concentre sur les idées religieuses. Ainsi, la passion religieuse surtout, suspend les fonctions nutritives d'une façon morbide non surnaturelle. »

N'est-ce pas le même tableau que nous retrouvons tracé par M. Lefebvre (p. 9, 10, 11, 12), par Rohling et par Gœrres?

Page 22. « Ainsi les excès, *les écarts de régime* doivent entrer pour beaucoup dans l'appréciation des causes de l'aliénation mentale. »

(1) Voy. Goerres, *Marie de Moërl.*

Page 25. « Les mœurs des Italiens rendent la mélancolie religieuse et l'érotomanie très-fréquentes en Italie. L'ignorance du moyen âge multiplia alors la démonomanie, le vampirisme, qui maintenant sont relégués dans l'extrême nord de l'Europe, ou dans quelques contrées que la civilisation n'a pas encore éclairées de ses lumières ni enrichies de ses bienfaits. »

Que penser de M. Lefebvre, qui nous parle de la mystique diabolique sans la condammer?

Page 26. « Ce qui tient au bien moral de l'homme, a toujours de grands rapports avec le bien-être physique et la conservation de la santé : de la même manière que les temps d'incubation, ses prodromes, etc. »

Les théologiens appellent ce temps d'incubation, l'initiation ou la voie purgative.

Page 40. « Les folies intermittentes sont *quotidiennes*, *tierces*, *quartes*, peuvent se montrer même périodiquement tous les huit jours. »

La périodicité hebdomadaire des extases ne doit donc pas étonner un médecin sérieux.

Page 43. « Les paroxysmes cessent souvent par l'émission des larmes qui, dans quelques cas, sont critiques. »

Quand cette crise de larmes se montre chez les mystiques, on l'appelle *don des larmes*.

Page 58. « La folie entretenue par les idées religieuses guérit rarement. » Cela se conçoit parce qu'on ne la soigne pas du tout ou bien trop tard.

« La folie entretenue par des hallucinations est difficile à guérir. » Que dire alors du traitement subi par Louise Lateau où l'on n'a pas d'autre inquiétude que de savoir si

c'est Dieu ou le diable qui est l'objet de ses hallucinations?

« La monomanie et la lypémanie guérissent lorsqu'elles sont récentes, comme toutes les affections, quelles qu'elles soient, lorsque les lésions organiques sont légères. »

Page 71. « Les sécrétions et les excrétions seront favorisées par tous les moyens possibles pour obtenir la guérison. » M. Lefebvre n'assistait-il pas impassible à la suspension des sécrétions, dès le jeudi jusqu'au samedi, chez Louise Lateau ?

Page 80 (1). « Un homme qui a la conviction intime d'une sensation actuellement perçue, alors que nul objet extérieur propre à exciter cette sensation n'est à portée de ses sens, est dans un état d'hallucination : *c'est un visionnaire.* »

Page 80. « Les livres ascétiques. etc., fournissent des faits nombreux d'hallucination. » Est-ce que M. Lefebvre a fait quoi que ce soit chez Louise Lateau pour la guérir des hallucinations? S'est-il permis de prononcer le mot seulement?

Page 90. « Hallucinations d'une folle qui passe plusieurs jours sans manger (2). »

Page 96 « *Les hallucinés diffèrent des somnambules*, en ce que dans le plus grand nombre de cas, les hallucinés se rappellent tout ce qui a préoccupé ou troublé leur esprit, tandis que les somnambules ne se souviennent de rien. » M. Lefebvre qui a fait, semble-t-il, les parallèles des extases avec toutes les névroses connues, a oublié les hallucinés. Les hallucinations diffèrent de l'extase, en ceci seulement que ce dernier état est toujours produit par un très-grand effort de l'attention fixée sur un seul objet vers lequel tend inces-

(1) Esquirol, *ouv. cité ; des hallucinations.*
(2) Voir ce que dit M. Lefebvre, *ouv. cité*, p. 45.

samment l'imagination des extatiques ; *l'extase n'est donc qu'une hallucination à forme fixe* et toujours la même.

Page 96. « Dans le temps où l'on brûlait les sorciers, on en a vu se jeter dans le bûcher plutôt que de nier qu'ils eussent assisté au sabbat. »

Page 97. « Des hallucinations de la vue ont eu lieu avec des nerfs optiques atrophiés ; des faux bruits chez des personnes sourdes. »

Page 98. « Les hallucinations sont relatives aux occupations de corps et d'esprit auxquelles se livrait l'halluciné. Une femme a lu des histoires de sorcières, elle est préoccupée du sabbat auquel elle doit assister. » Ainsi la contemplation constante des scènes de la passion fait voir le Crucifié à Louise Lateau et à St-François, etc.

Page 98. « Les hallucinations peuvent encore être des effets de la répétition volontaire ou forcée des mêmes mouvements du cerveau, comme on en trouve beaucoup d'exemples dans la vie des hommes contemplatifs. L'action du cerveau prévaut sur celle des sens externes et fait prendre à l'halluciné *les effets de la mémoire pour des sensations réelles.*

« L'homme dont le délire a pour principe une passion exaltée, ne sent plus rien ; il voit, il entend, mais ces impressions n'arrivent pas au centre de la sensibilité ; l'esprit ne réagit point sur elle. L'homme passionné est tout entier à la passion qui l'absorbe, l'entraîne, le met hors de lui. Tout ce qui n'appartient pas à la série des idées, des affections qui caractérisent sa passion, est nul pour lui ; tandis que tout ce qui lui est propre est sans cesse présent à son esprit. Ici c'est la passion qui domine la raison, qui modifie les idées et provoque les déterminations. *Et comme*

de toutes ces passions, l'amour et la religion sont celles qui ont sur l'homme l'empire le plus absolu et le plus général, puisqu'elles s'exercentàla fois sur son esprit et sur son cœur, il n'est pas étonnant que les monomanies religieuses et érotiques soient signalées par les hallucinations les plus bizarres et les plus fréquentes.

« *Les hallucinations* ont lieu chez des hommes qui n'ont jamais *déliré,* mais elles sont un des éléments de délire qu'on retrouve le plus fréquemment dans la manie, la monomanie, *l'extase,* etc. »

Page 101. « *Les visionnaires, les extatiques sont des hallucinés.* »

Le chapitre des illusions dans Esquirol est un morceau que tous devraient consulter avant d'écrire sur l'histoire naturelle et sur la mystique. Il nous rend compte du travail qui se fait dans le cerveau à la suite d'un phénomène morbide.

Page 102. « Quand un individu a des illusions, il est sous l'influence d'une de ces trois causes : altération des sens, lésions des nerfs de transmission, ou état anormal du cerveau.

« L'intelligence et les passions concourent donc avec les sens aux illusions des aliénés, et les *extrémités sentantes* sont le point de départ. »

Page 103. « Une douleur fixe au sommet de la tête fait croire à quelqu'un qu'il a un ver dans le cerveau. » Une grande douleur de la tête fait croire aussi à Lidwine et à Collette de Gand qu'on leur pose sur la tête une couronne d'épines.

Un autre croit avoir des grenouilles dans l'estomac, parce qu'il a des douleurs gastriques. Véronique Giuliani

qui a des douleurs cardiaques se figure avoir dans son cœur les instruments de la passion, et, quand la douleur est à son paroxysme, que Jésus-Christ les met bien en place.

« Le bruit le plus léger jetait une dame dans la terreur, surtout pendant l'obscurité. » Ste-Thérèse n'osait rester seule dans une chambre même pendant le jour.

Page 109. « Un de nos malades, qui a par moment de la dyspnée, me répète souvent : je ne sais pas ce qu'il y a dans l'air, mais je ne peux respirer. Il contient du *méphitisme* qui m'ôte la respiration. »

Catherine Emeryck eut un urticaire. Un matin elle se plaignit de douleurs très-vives qu'elle ressentait dans les bras et dans les doigts, et en regardant de près, on vit que ses mains étaient couvertes d'ampoules semblables à celles que produit la piqûre des orties..... Le lendemain ses doigts lui faisaient grand mal et paraissaient enflammés par un travail pénible. On lui en demanda la cause et elle répondit : *J'ai dû arracher tant d'orties dans la vigne du Seigneur* (1) ! !!

Page 108. « Une jeune dame s'est occupée beaucoup d'art et de littérature, son imagination était très-active. Cette dame était maniaque; elle passait la nuit dans l'insomnie, ravie des beaux tableaux qu'elle voyait dessinés sur les rideaux de son lit et de ses croisées. »

Bernadette Souberous, asthmatique, frêle, chétive, ignorante, vit à la campagne, dans la solitude, le silence, ne faisant que répéter son chapelet et ne pensant qu'à la Sainte-Vierge, elle a des visions, et invariablement elle voit la Vierge dont elle s'était occupée toute sa vie (Lasserre Laurent).

(1) Bruetano, *Vie de Cath. Emeryck*, p. 49.

Louise Lateau voit Jésus-Christ crucifié : elle a assisté en esprit toute sa vie au mystère du Golgotha (Rohling et Lefebvre).

Page 108. « Un officier de cavalerie voyant des nuages, les prenait pour un corps d'armée que Bonaparte conduisait en Angleterre. »

C'est un officier, il rapporte à des idées *antérieures*, invétérées, les objets qu'il aperçoit ; il leur donne la transformation conforme à ses désirs.

Joseph de Cupertin rencontre sur sa route un cavalier qui le rudoie ; c'est le diable que je viens de rencontrer, dit-il, et l'auteur de sa vie pense qu'il a raison.

Marie de Moërl qui se jetait par terre, se frappait la tête contre les murailles, avait ce que Gœrres appelle des tentations *sensibles*, c'est-à-dire que le *diable* lui-même opérait ces prodiges.

Page 103. « Tourmenté par le chagrin ou la crainte, l'œil et l'oreille incessamment au guet, pour le lypémaniaque, le jour est sans repos, la nuit sans sommeil. Les sécrétions ne se font plus. »

M. Lefebvre, M. Rohling et Gœrres disent la même chose des mystiques et en font autant de miracles.

Nous pouvons maintenant aborder l'autre partie du livre de M. Lefebvre, où il montre que certains faits révèlent des caractères qui ne peuvent être expliqués ni par clairvoyance somnambulique, ni par l'hypnotisme, et ne sont pas des phénomènes *de l'ordre nerveux quel qu'il puisse être*.

Lorsque M. Lefebvre parle de l'anesthésie magnétique (1), il dit que la nature molle et nerveuse des Hindoux explique

(1) M. Lefebvre. *Loc. cit.* p. 209.

des résultats qu'on n'obtiendrait pas dans la même proportion chez les Européens. Nous savons que cette nature molle et nerveuse dépend de leur régime, et que les Européens l'acquièrent également quand ils se soumettent au même régime débilitant. Pourquoi M. Lefebvre qui trouve une explication naturelle lorsqu'il s'agit des Hindoux, la rejette-t-il quand il est question des Européens qui se trouvent dans les mêmes conditions?

Nous croyons que les faits mystiques s'éloignent en certains points des faits observés dans le magnétisme, dans le somnambulisme ou dans l'hypnotisme, et il ne peut en être autrement, puisque le sujet a subi une autre préparation. Il peut aussi se rencontrer des individus qui présentent à eux seuls la réunion de faits extraordinaires qu'on ne retrouve d'habitude que chez plusieurs autres sujets : la réunion de faits qui, pour M. Lefebvre, chacun pris à part, seraient naturels, ne peut constituer un *élément surnaturel*.

Ainsi le magnétisme présente la vue à distance, l'insensibilité complète et l'obéissance aveugle à une autre volonté. Quand même nous retrouverions ces trois phénomènes chez Louise Lateau, ils ne pourraient passer pour des phénomènes surnaturels.

Louise Lateau se rappelle bien ce qui s'est passé pendant son extase, tandis que le magnétisé oublie ce qu'il a vu dans son état somnambulique (1). « Les hallucinés, dit Esquirol, diffèrent des somnambules, en ce que dans le plus grand nombre de cas, les hallucinés se rappellent tout ce qui a préoccupé ou troublé leur esprit. »

Louise Lateau ne parle pas pendant l'extase; mais elle

(1) M. Lefebvre. *Loc. cit.* p. 205.

entend tout ce qui a rapport avec le sujet de son extase.

Carpenter, cité dans l'ouvrage de physiologie de Mueller, à propos du somnambulisme (1), dit : quand l'attention est fixée sur un certain enchaînement d'idées, tout ce qui se dit d'accord avec ces idées est entendu et apprécié par le somnambule, mais tout ce qui est en désaccord passe entièrement inaperçu.

Tout ce qui n'appartient pas, dit Esquirol à propos des hallucinés, à la série des idées, des affections qui caractérisent leur passion, est nul pour eux, tandis que tout ce qui lui est propre est sans cesse présent à leur esprit.

Louise Lateau s'échappe brusquement de la vie commune, devient étrangère à tout ce qui l'entoure et cela sans magnétiseur (2). « Le seul fait important dans le procès qui nous occupe, c'est qu'un sujet peut seul, et sans l'intervention d'une personne étrangère, produire sur lui-même des phénomènes ressemblant à ceux du magnétisme (3). »

Carpenter cite une jeune femme qui avait coutume de passer directement de l'état de veille à celui de somnambulisme (4).

Quant à la faculté de clairvoyance, que M. Lefebvre (5) voudrait expliquer par une acuité extraordinaire des fonctions optiques, il est le seul qui ait professé cette opinion, attendu que, dans le somnambulisme, on regarde généralement comme suspendues les fonctions optiques. Ainsi tombe tout le merveilleux par quelques exemples extraits des auteurs les plus autorisés qui ont écrit sur les sciences

(1) *Traité de physicologie*, t. II, p. 568.
(2) Lefebvre, *loc. cit.* p. 217 et 218.
(3) Lefebvre, *loc. cit.*, p. 222
(4) Mueller, *Traité de physiologie*, t. II, p. 570.
(5) Carpenter et Mueller p. 574.

médicales. M. Lefebvre, à la fin de son ouvrage, donne une très-longue nomenclature des auteurs qu'il a consultés pour établir sa thèse. Nous avons été surpris d'y rencontrer Esquirol et Fournier. Comme le lecteur aurait pu supposer que ces médecins éminents ont professé des idées analogues à celles de M. Lefebvre, nous avons eu bien soin de multiplier nos citations, afin de prouver qu'ils condamnent de la manière la plus explicite la théorie de M. le professeur de Louvain.

CHAPITRE IV.

DE L'ABSTINENCE.

Tout être doit prendre de la nourriture pour réparer ses pertes. L'homme peut-il, dans certaines circonstances, diminuer ses pertes au point de pouvoir les réparer sans manger ?

Avant d'aller au fond de cette question qui mérite d'être soulevée, reprenons quelques considérations générales.

Comme nous l'avons dit dans l'introduction, et comme nous l'avons démontré par l'histoire des mystiques, ce que l'on trouve au début, longtemps avant la naissance de tous les phénomènes extraordinaires, c'est l'abstinence s'établissant soit par pauvreté, par maladie ou par la volonté, et marchant graduellement avec une sage lenteur et une persistance opiniâtre. Nous avons vu que les abstinents plus ou moins remarquables ont rencontré toutes les circonstances qui permettent de réduire les aliments ; que ces mêmes circonstances, par une heureuse coïncidence, favorisent l'absorption de la peau ; enfin qu'ils ont présenté les symptômes

cérébraux et les suppressions fonctionnelles morbides, effets ordinaires du régime débilitant. Quand on dit que la physiologie repousse l'abstinence absolue, on se trompe étrangement, car elle n'est pas seule en cause ici : *tous les abstinents ont été gravement malades.* Des écrivains catholiques ont écrit que l'abstinence, même absolue, était compatible avec la santé; au point de vue scientifique, c'est une erreur; au point de vue historique, c'est un mensonge.

En d'autres termes, que peut-on exiger pour croire à la possibilité de l'abstinence? Qu'elle ne soit en contradiction formelle avec aucune loi physiologique ni pathologique.

Ainsi nous savons que dans les pays chauds, la température élevée ralentit l'activité nutritive et dispense les individus de se nourrir aussi fortement, en diminuant leurs dépenses en calorique. Si l'abstinence peut s'établir, c'est là que nous la rencontrerons de préférence, et jamais au delà de certaines limites où la rigueur du climat force l'homme d'une façon impérieuse à chercher dans une nourriture riche en carbone la résistance nécessaire aux pertes de calorique.

L'histoire ne cite pas un seul fait d'abstinence au Nord.

Les femmes mangent moins que l'homme, à cause de leurs habitudes plus sédentaires et parce que, comme disent les physiologistes, la fonction utérine est supplémentaire du poumon. On devra donc rencontrer, ce qui est vrai, beaucoup plus de femmes que d'hommes parmi ceux qui ont vécu dans l'abstinence. L'histoire est encore conforme à cette loi physiologique jusqu'à la lettre, car aucune femme n'a connu l'abstinence plus ou moins complète avant l'établissement de la fonction périodique.

Les mystiques sont possédés de la passion qui, avec l'amour, est la plus puissante : le sentiment religieux, parce qu'il s'adresse à la fois au cœur et à l'esprit. Dans le mysticisme, toutes les facultés morales et physiques sont absorbées ; *l'homme néglige les premiers soins de sa conservation;* il se condamne à des pratiques qui altèrent sa constitution. Les spasmes épigastriques sont bientôt suivis *de l'inertie du système nutritif.*

Pour qu'un état aussi anormal à première vue puisse s'établir et ne pas présenter les lésions organiques signalées par Chossat, il faut ici voir en exercice constant la loi de la gradation sans laquelle toutes les circonstances favorables ne sont rien. Elle est observée de tous points. Les mystiques ont commencé dès la plus tendre enfance, et ils ont même fait choix de leur régime. Drhuva, aux Indes, commence à cinq ans, Rose de Lima, à quatre ans, à faire usage exclusivement d'un régime plus que frugal. Ils diminuent insensiblement leur quantité de nourriture et, soit volontairement comme les Hindoux, soit involontairement comme les chrétiens, ils intercalent, au milieu de ce régime réduit, des jours de jeûne complet dont ils augmentent le nombre et qu'ils font revenir plus souvent.

Avant d'arriver à une abstinence complète, la nature doit se révolter souvent et faire payer à l'individu *par des maladies terribles un changement de milieu aussi radical, et ces maladies qui procèdent de la même cause devront avoir des traits de ressemblance.*

Voyons ce que rapporte l'histoire des mystiques concernant leurs maladies.

Causes prédisposantes : Les aliments, dès la plus tendre enfance, sont tirés exclusivement du règne végétal. Le

défaut de viande porte une atteinte fâcheuse non-seulement aux activités physiques de l'homme, mais à ses facultés supérieures. Les Brames, comme autrefois Pythagore, ont voulu adoucir les maux; ils y ont réussi, mais en énervant les hommes. Ce qui est vrai pour les Hindoux, est vrai pour les Européens qui se soumettent au même régime

Prodromes : Appétit languissant; appauvrissement du sang; tendance à la mélancolie et à la méditation.

Symptômes : Sans cause apparente, il survient des états maladifs très-difficiles à caractériser, parce qu'on ne voit aucune lésion locale. On remarque une perte complète d'appétit qui dure parfois un mois, des névralgies multiples et très-rebelles. Les sécrétions se font mal; la transpiration se supprime. La constipation, l'absence d'urine témoignent que les fonctions de nutrition sont arrêtées. Souvent des hémorrhagies pulmonaires et cutanées. Délire. Mille hallucinations apparaissent. Le malade entend et voit des personnages invisibles.

La perte d'appétit qui prend le nom de jeûne, s'accompagne toujours de suspension urinaire et d'accès nerveux appelés extases.

A peine peuvent-ils prendre un peu d'eau. Ils vont jusqu'à la dernière extrémité avec un appareil symptomatique nerveux des plus émouvants, avec une lutte entre le corps et l'âme qui assiste comme impassible et résignée à toutes les tortures qui cependant la déchirent. Quelle singulière contradiction ! Elle est d'autant plus forte dans le combat, que d'avance elle a fait le sacrifice de ce compagnon qu'elle abhorre. Et comme l'a si bien dit Laotseu : le sage redoute la gloire comme l'ignominie ; *son corps lui pèse comme une grande calamité.* Quand nous nous sommes dégagés de

notre corps, quelles calamités pourrions-nous éprouver (1)? L'âme spirituelle doit commander à l'âme sensitive (2).

Les souffrances n'arrivent plus à l'âme spirituelle, pour employer le langage de Laotseu, que pour exciter davantage la passion qui les a produites, et non pas pour y réveiller comme chez les autres hommes l'instinct de conservation et susciter l'intention de les calmer. La partie *attentive* de l'âme n'est plus à ce qui se passe au corps, elle est à l'objet de sa passion et ne prétend pas en être distraite par ce qui peut arriver dans l'âme sensitive. Il se fait une espèce de dédoublement par lequel l'âme semble acquérir d'autant plus d'énergie dans sa partie que j'appellerai spirituelle et volontaire, qu'elle souffre davantage. Aussi quoi qu'il arrive la volonté n'a pas faibli, elle a marché ici en sens contraire de ce qui a lieu chez les hypochondriaques, et quand un de ces malades a bien pénétré son cerveau, qu'il fera telle chose à tel jour, à tel moment, tout se trouve préparé pour mettre ce dessein à exécution, bien que les apparences maladives indiquent le contraire aux assistants. Mais à l'heure dite, le malade sort de son lit par la seule force de sa volonté, qui pas un instant n'était restée inactive.

Tel est le mécanisme de ces guérisons rapides, pour ainsi dire instantanées que nous voyons si souvent chez les mystiques et que Mueller attribue lui-même à l'influence nerveuse ou à l'énergie morale. Mais on ne peut pas dire qu'il y ait chez eux une véritable guérison, pas même un semblant; pas plus que dans l'alcoolisme chronique, si le malade a échappé à des accès parce que l'alcool a changé le terrain, a modifié les tissus : l'organisme a subi la dégénérescence graisseuse.

(1) *De la Voie et de la Vertu*, chap. XIII. — (2) *Loc. cit.*, chap. X.

Chez les abstinents, les maladies ne sont que l'exagération d'un état morbide habituel, après lesquelles les névralgies et le dégoût pour les aliments azotés persistent, ainsi que les visions et les illusions. L'individu s'est modifié; la cellule vit d'une autre vie; l'azotation a envahi tous les organes.

On doit distinguer en plusieurs catégories ceux qui prétendent avoir fait des jeûnes prolongés au delà des limites physiologiques ordinaires, limites que, dans un esprit restreint, nous avons établies comme s'il s'agissait d'*un homme de l'Europe centrale jouissant de la santé complète, et non de certains individus des contrées méridionales et malades, et poussant le sentiment religieux jusqu'à la folie.*

Il en est une catégorie bien remarquable, c'est celle qui existe chez les Hindoux de temps immémorial; elle l'est d'autant plus que l'abstinence, même absolue, passe chez eux pour un phénomène naturel.

J'étais arrivé, en lisant les belles expériences de Regnault et Reiset, à connaître que le sang, dans la diète, absorbe l'azote de l'air qu'il rejette si les substances azotées lui sont fournies par l'estomac; je fus surpris de trouver chez les plus anciens mystiques un témoignage historique aussi complet et aussi d'accord avec les dernières découvertes scientifiques.

Je me demande comment les physico-chimistes oseront donner un démenti formel aux Hindoux, aussi simples que sincères, avant d'avoir expérimenté et démontré scientifiquement que cela est impossible.

Les Hindoux non-seulement s'écartent de tous les autres mystiques par leur explication naturelle du phénomène, mais parce qu'ils appliquent le procédé d'une manière *raisonnée et volontaire.*

Dans les établissements d'aliénés, on rencontre assez souvent des malades qui refusent la nourriture, les uns par caprice, dit-on, les autres, parce qu'il y a un état saburral de l'estomac. On guérit ceux-ci par des vomitifs. Les premiers poussent parfois *si loin l'obstination*, qu'ils se laissent mourir.

Leur folie c'est de traduire en *un acte volontaire* une impossibilité résultant *d'altérations organiques*.

L'allégation du malade est une illusion, puisqu'il rapporte un phénomène à une cause qui n'est pas la vraie; mais son refus n'en est pas moins fondé. Dans beaucoup de cas on ne doit pas l'attribuer à un pur caprice, si l'on veut remarquer que les sécrétions sont supprimées et que les fonctions de nutrition sont suspendues ou arrêtées. Quoi qu'il en soit, on a souvent occasion de voir des aliénés supporter des jeûnes très-longs, comme dit Fournier, sans *que leur santé en paraisse altérée*.

Dans une autre catégorie doivent être rangés les mystiques catholiques qui arrivent à une abstinence complète en déclarant y être arrivés *sans esprit de mortification, sans la volonté* et disant bien naïvement : *je ne mange plus parce que je ne peux plus manger*. Ils reconnaissent donc implicitement qu'il n'y a rien de surnaturel dans leur abstinence, mais tout simplement une suspension dans les fonctions de nutrition.

Le *Dictionnaire des sciences médicales* (en 60 vol.) nous a fourni plusieurs exemples de semblables malades.

Enfin, nous rangerons dans une quatrième catégorie ceux qui, sans y être portés par des dispositions naturelles, ayant vécu jusqu'à l'âge adulte du régime ordinaire, se condamnent, sous la règle sévère du cloître, *malgré leur*

tempérament et leur genre de vie antérieure, à des macérations de toute espèce, parmi lesquelles figure la privation d'aliments.

C'est ici surtout qu'on voit apparaître des maladies, parce que leur volonté fait violence *à la vie végétative,* qui est en pleine activité. La mort vient souvent interrompre prématurément leur vie ascétique. Aucun d'eux, nous dit l'histoire, malgré l'ardeur de leur foi, n'est arrivé à l'abstinence complète. A ceux-ci sont applicables les lois de Chossat.

Parmi tant de milliers d'abstinents, l'histoire en compte quatre à peine qui sont parvenus à se priver totalement de nourriture : N. Deflue, Lidwine de Schiedam, Catherine de Sienne et Catherine Emeryck.

Chez ceux qui, vivant en liberté, ont fait table rase des aliments, il s'établit une espèce d'équilibre qui n'a de la santé que les apparences, et que dans un but intéressé on a pris pour elle.

La santé, c'est le jeu normal de toutes les fonctions avec l'intégrité des organes. Elle ne peut donc exister là où il y a suppression involontaire des fonctions nutritives, des névralgies sans nombre, l'insomnie complète, des troubles cérébraux de toute espèce.

Telles sont les principales différences qui existent entre les mystiques sous le rapport de l'abstinence : les uns l'expliquent en la pratiquant volontairement; d'autres la pratiquent aussi complétement et y arrivent de la même manière que les premiers, mais en se disant malades; les derniers jeûnent volontairement pour *souffrir de la faim,* comme ils veulent *souffrir par d'autres macérations* et ne parviennent jamais à l'abstinence complète. Celle-ci serait donc l'apanage uniquement réservé aux gens calmes, doux,

tranquilles, livrés plus aux méditations profondes et prolongées qu'aux pratiques et aux macérations extérieures qui reposent leur esprit dans la contemplation.

Cependant les Hindoux, comme nous l'avons vu, prétendent encore aller plus loin : ils osent dire qu'ils arrêtent complétement les mouvements du cœur et des poumons.

« Le quatrième mois, il ne se nourrit plus que d'air, et seulement tous les douze jours ; *et maître de sa respiration*, il embrassa Dieu dans sa pensée.

« Le cinquième mois, il se tint *immobile comme un poteau*. Il ne vit plus rien autre chose que Baghavat.

« Hari (Dieu) lui toucha la joue pour le faire sortir de son extase (1). »

Le physiologiste le plus difficile ne trouvera rien à redire *au procédé*. L'absence des mouvements du cœur et de la poitrine n'est compatible qu'avec l'immobilité.

On doit être bien prudent, avant de nier au nom de la science, un fait qui est raconté *logiquement;* ce qu'on peut nier comme illogique, c'est la coexistence de la santé et de l'abstinence.

Etablissons physiologiquement les données du problème à résoudre.

Il faut prendre de la nourriture pour réparer ses pertes.

Les pertes consistent en substances azotées, carbonées et en eau ; en d'autres termes : en tissus et en calorique.

La quantité de pertes en substances azotées nous est donnée par les substances azotées qui se rencontrent dans les urines, dans la sueur et dans l'air expiré.

La quantité de carbone combiné avec l'oxygène pour

(1) Baghavata Purana, chap. IV, p. 210.

chauffer le corps nous est donnée par le poids en acide carbonique exhalé par le poumon et par la peau.

La quantité d'eau que nous perdons nous est donnée par la perspiration pulmonaire, la transpiration cutanée, par les urines et les selles.

Tout être doit prendre de la *nourriture* pour réparer *ses pertes* en azote, en carbone et en eau.

1° Quelles sont les pertes en azote? Par quel procédé nouveau de l'organisme sont-elles réparées, si l'azote n'est pas introduit par l'estomac?

L'azote, comme nous l'avons dit, à l'état normal, est éliminé, sous forme d'urée, par les reins et par la peau, et par le poumon, sous forme d'azote. Comme l'urée se trouve dans le sang, nous pouvons, en l'analysant, savoir au juste la quantité qui en est éliminée par ces organes excréteurs.

Chez les mystiques, il n'y a plus d'urines ou du moins elles sont très-réduites, même chez ceux qui mangent encore, et suspendues pendant plusieurs jours par semaine. Cette particularité, par où a passé Louise Lateau, n'a pas été un privilége pour elle.

Esquirol cite des malades qui ont demeuré quatre et cinq jours sans uriner; le *Dictionnaire des sciences médicales* nous fournit aussi plusieurs exemples de suspension urinaire.

Cette suspension signifiait pour Esquirol comme pour Fournier un arrêt dans les fonctions d'assimilation et de désassimilation.

La fabrication d'urée a toujours été très-faible chez les mystiques; voilà le secret de leurs préférences exclusives pour le régime végétal. La physiologie nous apprend que l'alimentation influe notablement sur la sécrétion urinaire.

Lehmann (1) s'étant mis pendant une huitaine à un régime exclusivement végétal, ne trouva plus, dans l'urine des dernières vingt-quatre heures, que 15 grammes 41 cent. d'urée, au lieu de 28 grammes qu'expulse ordinairement un homme à l'âge adulte faisant usage d'une alimentation mixte.

Les pertes d'urée sont donc très-réduites puisque : 1° le rein en est le principal excréteur et qu'il ne fonctionne plus; 2° la transpiration est à peu près supprimée et 3° l'exhalation de l'azote par le poumon n'a plus lieu.

Les pertes d'urée sont-elles nulles? Non, puisqu'il y a encore *des organes qui fonctionnent et qu'on doit supposer une certaine usure.*

Si l'on ne mange pas, d'où vient l'azote qui doit réparer cette usure, cette perte?

A l'aide de sa méthode indirecte (2), que nous avons fait connaître précédemment, Boussingault a constaté sur une vache laitière, et autres animaux soumis à la ration d'entretien, c'est-à-dire ne fixant sur eux aucun principe nouveau, que la quantité d'azote ingérée avec les aliments, en vingt-quatre heures, était toujours supérieure à celle que l'on retrouvait dans les matières solides et liquides expulsées du corps. Il en a conclu qu'en pareilles conditions l'*exhalation* de l'azote était un des phénomènes normaux de la respiration chez les animaux étudiés par lui. La même méthode appliquée à l'espèce humaine, par Barral, à permis à cet observateur de constater que l'*homme, à l'état normal,* exhale aussi de l'azote par les voies pulmonaires.

(1) Longet, t. Ier, p. 955
(2) *Ibid*, p. 543.

Ainsi les matières albuminoïdes ou azotées sont éliminées en partie par le poumon qui est un organe excréteur, analogue au rein et à la peau par rapport à l'azote.

Quant à Regnault et Reiset, continue Longet en étudiant l'ensemble des phénomènes respiratoires, ils se préoccupèrent vivement de savoir ce que devient l'azote atmosphérique et contribuèrent pour une grande part à la solution du problème. Ajoutons que, pendant qu'ils expérimentaient en France, Marchand poursuivait en Allemagne, le même but et arrivait à des résultats conformes aux leurs.

La première conclusion du travail de Regnault et Reiset est ainsi formulée : lorsque les animaux sont soumis à leur régime alimentaire habituel, *ils dégagent toujours de l'azote;* mais la quantité de ce gaz exhalé est très-petite; elle ne s'élève jamais à 2/100e du poids de l'oxygène total consommé, et le plus souvent elle est moindre que 1/100e. Ayant aussi reconnu que certains *changements de régime ou un état de souffrance* peuvent modifier la respiration jusqu'à remplacer l'*exhalation d'azote par une absorption*, ces savants ajoutent : les alternatives de dégagement et d'absorption d'azote que présente le même animal lorsqu'il est soumis à divers régimes, sont favorables à l'opinon de W. Edwards, que le dégagement et l'absorption d'azote ont toujours lieu simultanément pendant la respiration et que l'on n'observe jamais que la résultante de ces deux forces.

Ceci est faux, et Longet lui-même a bien soin de le faire remarquer. « Regnault et Reiset, en démontrant que *normalement* il y a une exhalation constante d'azote, ont enlevé beaucoup de son opportunité et de sa vraisemblance à l'hypothèse de W. Edwards. »

D'un autre côté de Humboldt et Provençal affirment que l'absorption d'azote est le cas normal chez les animaux aquatiques.

Ce fait, dans le sujet qui nous occupe, a une immense portée; tâchons, en attendant des expériences qui pourront la mesurer tout entière, de montrer le côté intéressant de l'absorption de l'azote.

Quand le poumon exhale de l'azote, il est une cause de refroidissement, parce qu'il met en liberté un gaz qui était dissous dans le sang et qui demande par conséquent une certaine quantité de calorique pour passer à l'état gazeux. Quand il absorbe de l'azote, il remplace cette perte de calorique par une production de calorique, puisque l'azote en se dissolvant dans le sang lui abandonne son calorique latent.

Cette absorption d'azote produit de la chaleur encore, parce que l'azote se combine avec l'oxygène dans le sang et les tissus.

Le sang de ceux qui mangent fort peu, jeûnent souvent, voit sa composition changée sous le rapport des gaz, de leur quantité et surtout du lieu qu'ils occupent dans le torrent circulatoire.

L'azote chez les animaux qui mangent normalement se trouve dans le sang veineux. Ce gaz engendré par les phénomènes de nutrition, peut être rapporté à la destruction complète d'une certaine proportion des substances azotées du sang, ou bien encore à une simple transformation des matières alimentaires azotées en produits urinaires; là il voyage de compagnie avec l'acide carbonique.

L'azote chez les animaux soumis à la diète doit se trouver dans le sang artériel, où il voyage de conserve avec l'oxy-

gène pour aller avec lui dans tous les tissus servir aux phénomènes de nutrition. Ainsi s'explique un phénomène dont on n'a pas dit un mot jusqu'ici, la présence de l'azote signalée tantôt dans le sang veineux par certains physiologistes, tantôt dans le sang artériel. Mais l'azote qui se trouve dans l'un ou l'autre sang, n'a pas la même provenance et ne joue pas le même rôle : dans le sang veineux, il s'y trouve comme détritus, dans le sang artériel, comme aliment.

Les Hindoux avaient raison quand, il y a déjà plusieurs milliers d'années, ils s'écriaient parvenus à la diète absolue : « et maintenant nous nous nourrissons de l'air au lieu du cri absurde chrétien : *Dieu me nourrit de rien*. »

Il y a donc ici un phénomène physiologique indéniable : l'absorption de l'azote chez celui qui n'en reçoit pas par les aliments, ou plutôt une nouvelle fonction par le pouvoir électif du poumon, par sa substitution à l'estomac. Nous l'avons dit ailleurs, il n'est pas d'organe qui ne remplisse qu'une seule fonction chez les animaux supérieurs surtout ; les organes peuvent au besoin, tout en remplissant une fonction principale, remplacer un organe qui fait défaut, et produire les mêmes matériaux pour les rejeter du sang comme l'estomac et l'intestin secrètent l'urée quand on a enlevé le rein, ou bien introduire des matériaux dans le sang, comme le poumon, quand ils n'y entrent plus par les voies ordinaires. Et les organes exécutent ces travaux, qui passent pour *spéciaux* en temps ordinaire, sans prendre nullement la texture de ceux qui fabriquaient ces produits, bien plus, sans que nos moyens d'investigation aient pu jusqu'aujourd'hui accuser la moindre modification histologique quelle qu'elle soit. Tel est cet immense pouvoir de l'orga-

nisme qui peut fabriquer des produits, les éliminer ou les introduire sans être obligé de revêtir une forme histologique spéciale.

Quoi d'étonnant, quand nous assistons à de pareils phénomènes chez l'homme, à ces paroles qui sont maintenant dans toutes les bouches des physiologistes : il est des animaux qui mangent et n'ont pas d'estomac, qui se meuvent et n'ont point de muscles, qui sentent et n'ont point de nerfs, qui voient et n'ont point d'yeux, qui entendent et n'ont point d'oreille.

Ce pouvoir substitutif, où s'arrête-t-il? Qui pourra lui assigner des limites? Que deviennent les organes spéciaux? Que devient la division du travail?

Il ressort clairement de ceci, que la force organisatrice en fabriquant des organes spéciaux, n'a pas entendu faire un acte de délégation *complète,* ni d'établir que telle ou telle fonction serait réservée *exclusivement* à tel ou tel organe : la force organisatrice peut tirer de tous les organes le même travail, puisqu'elle les a fait tous avec les mêmes matériaux.

On conçoit que cette substitution soit réglée par des lois, comme tous les autres phénomènes physiologiques.

Ainsi la substitution, toutes choses égales d'ailleurs, se fera d'autant mieux et d'autant plus complétement que les organes, à peine sortis du moule de la force organisatrice, auront peu fonctionné, dans un sens ou dans l'autre, avant d'acquérir *la faculté d'état.* Dans le cas qui nous occupe, le poumon remplacera d'autant mieux l'estomac que celui-ci, dès la plus tendre enfance, sera resté dans l'inaction plus ou moins complète et aura ainsi forcé le poumon à prendre l'azote atmosphérique. Les mystiques voués dès la naissance à l'alimentation insuffisante, au régime végétal qui introduit

peu d'azote dans le sang, ont plus de facilité que d'autres pour introduire de l'azote par les poumons, puisque les organes digestifs n'ont jamais été établis dans un fonctionnement complet. Les mystiques sont encore ici bien d'accord avec les lois physiologiques. Par un exercice constant, répété, cette nouvelle fonction pulmonaire augmente, cela est incontestable. L. Lateau peut nous donner à cet égard les plus précieux renseignements. Qu'on la soumette à des observations et l'on constatera :

1° Que l'azote se trouve dans le sang artériel et non dans le sang veineux ;

2° Que l'absorption a lieu en quantités notables, qui peuvent nous rendre un compte exact de la quantité perdue par la peau (1).

Ces expériences auxquelles on soumettrait L. Lateau seraient certainement plus rationnelles, moins dangereuses et moins cruelles que le traitement qu'elle a subi.

Elles feraient avancer la science en jetant un jour immense sur des faits niés ou regardés comme merveilleux, faute d'une ou plusieurs analyses du sang et de l'air expiré.

Avons-nous justifié ce que nous disions au commencement de ce chapitre : l'animal prend de la nourriture pour réparer ses pertes ?

Nous avons montré les pertes en azote réduites chez les mystiques *d'après leur soumission aux lois physiologiques* et

(1) Ces expériences depuis la présentation de mon travail ont été faites. M. Depaire a analysé l'air expiré de Louise Lateau, à deux reprises différentes. Comparons ses résultats à ceux qu'on trouve à l'état normal.

État normal.		Air expiré de Louise Lateau.	
Azote.	82.20	Azote et *gaz indéterminés*.	79.10
Oxygène.	14.797	Oxygène.	19.07
Acide carbonique. . .	4.003	Acide carbonique.	1.83

Ainsi l'azote, même avec les gaz indéterminés, s'élève chez Louise Lateau à 79.10 au lieu de 82.20. (*Note de l'auteur*, juin 1875).

pathologiques ; nous avons indiqué la nouvelle fonction qui introduit de l'azote dans l'économie, également *d'après des lois physiologiques.*

Nous sommes loin d'appartenir à la catégorie des gens qui prétendent qu'on répare des pertes en azote avec *rien;* nous pensons qu'elles peuvent être réduites au point d'être réparées par l'absorption pulmonaire. On a constaté chez Louise Lateau, l'absence de transpiration et d'exhalation pulmonaire de l'azote. Elle affirme que la sécrétion urinaire n'a plus lieu. Il y a un moyen de savoir si elle dit vrai : c'est d'analyser le sang au point de vue de l'urée, et de constater par là si la quantité d'azote qu'elle renferme correspond à l'ingestion d'azote par le poumon.

Nous venons de voir comment se réparent les pertes minimes des tissus, nous allons aborder maintenant la seconde question : comment se chauffe le corps et surtout le corps des mystiques qui ne *mangeraient* pas d'aliments carbonés?

On conçoit jusqu'à un certain point que l'azote qui n'est pas fourni par les aliments le soit par l'air atmosphérique, qui en contient 79,20 $^0/_0$, et qu'il soit absorbé sous cette forme, bien que d'ordinaire cela n'ait pas lieu. Mais le carbone ne peut être fourni par l'air, et, par conséquent, ne peut être introduit par aucun côté, s'il ne l'est pas par les aliments.

Avant d'aborder directement la question, reprenons quelques considérations générales énoncées plus haut. Nous avons vu qu'il n'est plus un seul physiologiste qui admette encore aujourd'hui la division bien nette et bien tranchée entre les aliments calorificateurs et réparateurs. Un aliment quel qu'il soit, mais surtout s'il est azoté, joue parfaitement ces deux rôles. On sait que toute les combinaisons chimi-

ques produisent de la chaleur et que celle-ci n'est en somme qu'un mouvement. Le mouvement, disait déjà Laotseu (il y a 2500 ans), triomphe du froid, et le repos, de la chaleur.

La quantité d'acide carbonique ne rend pas compte de toute la chaleur produite ; le surplus, Lavoisier l'avait attribué à la combustion de l'hydrogène. Cette théorie a été formellement contredite par les plus grands physiologistes.

Qu'il nous soit permis de rappeler ici leur opinion.

« L'air expiré, dit Gavarret, contient quatre °/₀ d'acide carbonique de plus que l'air inspiré ; mais tandis que l'acide carbonique exhalé ne contient que quatre °/₀ d'oxygène absorbé, l'air expiré en contient réellement six °/₀ de moins que l'air inspiré.

« Dirons-nous que les deux °/₀ d'oxygène ont été employés à faire de l'eau avec l'hydrogène des matériaux brûlés ? La *conclusion serait légitime, si dans la respiration, il n'y avait ni exhalation, ni absorption d'azote. Nous savons que cette hypothèse est inadmissible.*

« C'est par une coïncidence fortuite, disent Regnault et Reiset, que les quantités de chaleur dégagée par un animal se sont trouvées, dans les expériences de Lavoisier, de Dulong et de Despretz, à peu près égales à celles que donneraient en brûlant le carbone contenu dans l'acide carbonique produit, et l'hydrogène dont on déduit la quantité *par une hypothèse bien gratuite*, en admettant que la quantité d'oxygène consommé, qui ne se retrouve pas dans la quantité d'acide carbonique produit, a servi à transformer cet hydrogène en eau. Cette remarque de Regnault et de Reiset, ajoute Longet, est fondée sur de nombreuses expériences. »

Ainsi un tiers de la chaleur produite ne peut être

attribué ni au carbone ni a l'hydrogène; l'azote joue donc un rôle important dans la calorification même à l'état normal. Essayons de jeter quelque lumière sur le rôle de l'azote, qui nous paraît être double dans le cas qui nous occupe. L'azote étant un corps endothermique fixe dans les tissus en se combinant avec l'oxygène un calorique latent qui est entièrement sous la dépendance du grand sympathique et, en second lieu, il élimine le carbone des tissus qui devient libre et se combine avec l'oxygène. Ce dernier rôle est le phénomène inverse de ce qui se passe chez les buveurs, où l'azote est chassé par le carbone et l'hydrogène. Rappelons, pour mémoire, que la nature a entouré les mystiques de toutes les circonstances favorables qui permettent de se passer jusqu'à un certain point des aliments appelés calorificateurs, c'est-à-dire qu'elle leur a imposé la nécessité de fabriquer peu d'acide carbonique, afin de vivre en harmonie avec leur milieu.

Les pays chauds, le sexe féminin, l'âge de la puberté, la période menstruelle, le repos ou défaut d'exercice, tout ce qui diminue la transpiration cutanée et la perspiration pulmonaire, la vie sédentaire, sont autant de circonstances qui diminuent la quantité de carbone nécessaire pour chauffer le corps, *ils fabriquent naturellement peu d'acide carbonique.*

La suppression plus ou moins complète de plusieurs fonctions, telles que l'excrétion de l'urine, la défécation et la fabrication de tous les sucs digestifs, l'exhalation de l'azote constituent autant de pertes en moins de calorique qui n'ont pas besoin d'être remplacées.

Enfin, les passions violentes qui remuent l'organisme, les émotions morales, les travaux de l'esprit sont autant de

sources de calorique *latent* que l'on peut mettre à l'actif des mystiques

D'un côté donc, ils ont rencontré toutes les circonstances qui diminuent d'une manière notable les pertes de calorique; d'un autre, ils se sont créé de nouvelles sources de chaleur.

Il s'agit de prouver : 1° que le carbone déposé dans les tissus aidé d'autres circonstances favorables énumérées plus haut, peut suffire à réparer les pertes de calorique chez les mystiques; 2° Que l'*azotation* du corps peut nous rendre compte des phénomènes nerveux extraordinaires présentés par ces étranges malades.

C'est ici que nous devons insister sur des faits que l'on trouve isolés dans tous les traités de physiologie, mais que nous avons trouvés réunis chez certains personnages, et qui doivent suffire pour nous donner l'explication des abstinences prolongées au delà des limites physiologiques. Nous les avons cités dans le chapitre intitulé : *Recoins de la physiologie;* nous les rappellerons ici pour les réunir en un faisceau solide.

1° Cl. Bernard fit remarquer que la section du grand sympatique donnait lieu à un grand dégagement de chaleur; cela signifie qu'une des fonctions du grand sympathique est de retenir le calorique des tissus; que plus il augmente son action et plus le calorique y est fixé, plus il y est accumulé.

2° D'après Gavarret, dès que la jeune fille voit la fonction périodique s'établir, c'est-à-dire dès qu'elle ressent l'influence prépondérante du grand sympathique, la jeune fille dépense moins de carbone et dégage moins d'acide carbonique, et malgré cela elle montre une plus grande résistance au froid que l'homme lui-même.

3° L'habitant du Midi, qui, pour les instincts, ressemble si fort à la femme, chez qui le grand sympathique joue un rôle aussi considérable que chez celle-ci, montre une plus grande résistance au froid que l'homme du Nord, quoiqu'il ne consomme pas la centième partie du carbone de celui-ci. Ses tissus ont donc emmagasiné du calorique latent et acquis la faculté de s'opposer au rayonnement. *L'énergie avec laquelle la femme ou l'habitant du Midi résistent aux causes de refroidissement, est toute entière organique* et ne peut être nullement attribuée à une plus grande quantité de nourriture qu'ils prendraient, puisque c'est le contraire qui a lieu.

4° Chez les animaux soumis à la diète, il y a inhalation d'azote, c'est-à-dire d'un corps *endothermique* qui au lieu de dégager du calorique, le fixe dans les tissus.

De tous ces faits, nous pouvons tirer un grand parti. Lorsque Gavarret affirme que la fonction utérine est supplémentaire de la fonction pulmonaire, pour nous rendre compte de la petite quantité de carbone que brûle la femme arrivée à la puberté, il oublie la nouvelle vie qui vient d'éclore, vie toute de sentiment, régie entièrement par le grand sympathique. Une nouvelle fonction s'établit, qui s'oppose au rayonnement du calorique. Gavarret a constaté la coïncidence, sans nous rendre compte du phénomène. Lorsque Davy nous dit que les passions, les émotions morales, les travaux de l'esprit constituent des sources de chaleur, il n'a pas davantage compris la nature du phénomène.

Les passions, les émotions ne sont pas des sources de chaleur, mais des obstacles au rayonnement, à la diffusion du calorique, puisqu'il y a suractivité du grand sympathique.

Lorsque Regnault et Reiset ont découvert l'inhalation

de l'azote, ils n'ont pas pensé à en faire une nouvelle fonction régulière, et surtout ils n'ont pas vu le rôle endothermique de l'azote. Notre tâche se borne à réunir les découvertes isolées et à les appliquer aux mystiques, s'il y a lieu.

A qui peut mieux s'adapter la découverte de Cl. Bernard qu'aux mystiques, qui ont été possédés des deux passions exerçant sur l'homme la plus grande influence, l'amour et la religion? Qui a mieux rencontré la loi formulée par Gavarret que la femme mystique, chez qui aucun phénomène mystique n'est apparu avant la puberté? Quel est celui qui est devenu mystique sans passer par des jeûnes réitérés, plus ou moins absolus, réguliers, de manière à absorber l'azote atmosphérique? Comment se fait-il que tous ces faits physiologiques si bien connus, mais restés inappliqués parce qu'ils étaient isolés, n'aient pas servi d'explication aux phénomènes mystiques? Parce que d'un côté les amateurs du merveilleux repoussent d'emblée la physiologie, et parce que les rationalistes ont dédaigné de lire les ouvrages mystiques. Ainsi nous arrivons, en examinant les passions qui ont animé ces étranges hallucinés, à prouver que les pertes de calorique sont sensiblement pour ne pas dire à peu près complétement supprimées. Pour nous résumer, au point où nous sommes arrivé, nous pouvons constater : 1° que le milieu *extérieur* où ont vécu les mystiques a diminué les pertes de calorique; 2° que le milieu *intérieur* qu'ils se sont créé par leurs passions a exercé la même influence.

Nous pouvons conclure que les pertes en calorique ont été minimes, et que les recettes n'ont pas eu besoin d'être plus abondantes.

Examinons cet autre côté de la question : d'où les recettes pourraient venir dans le cas d'abstinence complète.

Il en est une indéniable, c'est l'introduction de l'azote qui se substituerait au carbone des tissus : celui-ci deviendrait libre en quantités insensibles pour former de l'acide carbonique. Personne n'a pratiqué l'abstinence absolue avant l'âge de la puberté et sans y avoir été contraint par la maladie. Celle-ci qui se montre toujours sans lésion organique à laquelle on puisse la rattacher, nous l'appelons suspension des fonctions nutritives. Le carbone contenu dans le corps du malade s'en va suivant le même procédé que chez les animaux hibernants, chez lesquels la diète absolue n'amène jamais les inflammations et les désordres que l'on remarque chez les animaux inanitiés de Chossat. Ces mêmes animaux hibernants, mis aux mains de Chossat, en dehors du temps naturel de leur hibernation, pour subir la diète absolue, auraient présenté les mêmes symptômes que les premiers ; *le procédé* employé par l'instinct de conservation, change donc la nature des symptômes d'une façon complète. En effet, que font-ils? Ils ralentissent la respiration et la circulation comme les mystiques chez qui le pouls est insensible — ils se cachent et s'enferment comme les mystiques dans une grotte ou dans une cellule — ils suppriment les selles, les urines, la transpiration et toutes les sécrétions comme les mystiques — ils s'engourdissent pour se condamner au repos, c'est-à-dire qu'ils suspendent toutes les fonctions de la vie de relation et de végétation, comme les mystiques fuient la société et suppriment tous les devoirs de la vie pratique, — ils maigrissent comme les mystiques — ils éliminent toujours de moins en moins d'acide carbonique, jusqu'à ne

plus respirer d'une manière sensible, comme les mystiques dans leurs nombreuses extases où le pouls est imperceptible et la respiration presque nulle. Cette inanisation est complétement différente de celle de Chossat. L'azote passe dans le sang sous l'influence de la diète; le carbone quitte les tissus.

Chez les buveurs, à un certain moment, on voit survenir un dégoût insurmontable pour les aliments azotés, ensuite pour toute espèce d'aliments solides. En même temps apparaissent des symptômes nerveux, véritables hallucinations de la sensibilité, des névralgies, des vertiges, des insomnies opiniâtres. L'alcoolisme augmentant, c'est-à-dire l'expulsion de l'azote des tissus au profit du carbone qui se substitue partout à lui, on voit survenir des accès de delirium tremens qui ne sont que le paroxysme de l'état habituel. Les symptômes nerveux et intellectuels qui nous paraissent *anormaux* si nous ne faisons pas attention aux changements survenus dans la composition des tissus, sont au contraire parfaitement *normaux*, puisqu'ils sont régis par un nouvel état : ils sont d'accord avec le *nouveau* milieu où ils se produisent. Cette longue série de phénomènes dépend d'une *carburation histologique* qui demande une longue préparation graduelle. Si un Chossat quelconque voulait soumettre d'emblée et d'une façon absolue quelqu'un au régime alcoolique, celui-ci mourrait au bout de peu de jours; tandis qu'on voit des individus y arriver en retranchant insensiblement leurs aliments azotés pour aboutir à la soustraction complète, après bien des déboires et des maladies, diverses par leur siége, mais reconnaissant une cause unique, l'alcoolisme. Le *procédé* placé sous l'égide de l'instinct de conservation a donc

encore ici toute influence pour changer les effets de la cause.

Nous avons dans l'hibernation et dans l'alcoolisme les points de repère qui nous permettent d'établir l'*azotation*. Le mystique se prive d'aliments carbonés; l'azote atmosphérique se substitue au carbone qu'il élimine des tissus pour chauffer le corps en *dégageant* du calorique. Ce changement dans les éléments débute dès la première enfance avec des névralgies, des hallucinations, des désordres intellectuels, ce sont là les précurseurs des accès extatiques, *qui ne sont du reste que le paroxysme d'un état nerveux habituel*. Pendant ces accès, le pouls déjà petit, devient insensible; les symptômes, si extraordinaires, si *anormaux*, si *intellectuels* qu'ils soient, sont donc intimement liés à la nature du *nouveau* milieu où ils apparaissent, exactement comme chez les buveurs. L'extase et le delirium démontrent une modification profonde des tissus; ils ne nous étonnent pas plus l'une que l'autre.

Les symptômes nerveux sont *physiologiques* quand l'organisme contient l'azote et le carbone dans les proportions normales; ils ne le sont plus quand l'un de ces éléments prédomine, aux dépens de l'autre, d'une façon notable.

Abordons maintenant la question de l'eau.

« Quant à l'eau, dit Longet, sa présence est indispensable à tout ce qui est vivant et organisé. »

La vie mystique vient donner le plus grand appui à ces lois physiologiques sur l'importance de l'eau.

Puisque l'eau est l'élément le plus nécessaire, elle doit être celui dont on a pu se passer en boisson le plus rarement et le plus difficilement.

En effet, quand tous les aliments solides sont rejetés, l'estomac mystique supporte encore et digère l'eau ; comme il est arrivé chez Louise Lateau et Lidwine de Schiedam, qui distinguait au goût les variations de l'eau de la Meuse, devenue son unique nourriture.

Mais ici, la quantité de boissons est notablement diminuée à cause de la plupart des sécrétions qui sont supprimées.

A l'état ordinaire la quantité d'eau que l'on perd est variable, et cette oscillation se fait dans des limites très-étendues.

L'ingestion des aliments fait transpirer ; les mystiques mangent peu ou ne mangent pas ; ils ont supprimé une occasion de perte et par conséquent un besoin de boire.

La course et les exercices violents activent singulièrement la sécrétion de la sueur.

Presque tous les mystiques ont passé leur vie dans le repos maladif, forcé, ou bien dans le repos de la contemplation et des méditations prolongées, dans le silence de la cellule.

Quoi qu'il en soit le mystique a procédé pour les boissons comme pour les aliments, *les diminuant toujours parce que l'estomac les refusait et non par esprit de mortification*. Cet acte est complétement involontaire, et dépend de l'état des tissus, c'est-à-dire de la suppression de la plupart des sécrétions.

Voyons-nous en dehors de ces malades, des faits qui peuvent nous faire entrevoir comme possible la privation d'eau plus ou moins complète ?

On a vu des aliénés se priver complétement de boissons et vivre au delà des limites ordinaires, physiologiques,

et cependant sans avoir passé par la loi de la gradation.

L'habitant des pays chauds n'a pas de plus grand ennemi que la sueur; aussi il le combat par tous les moyens : repos, abstinence, ingestion d'une petite quantité de liquide.

Dans ces conditions il s'établit ce que la physiologie appelle *circulation intérieure*, c'est-à-dire le moyen employé par l'organisme pour retenir l'eau ingérée.

Moins on boit, moins on transpire et moins on a soif.

Telle est la loi que l'on doit mettre en pratique dans les pays chauds. Les épices dont on use en si grande quantité sont destinées à faire sécréter abondamment les glandes salivaires et intestinales et à empêcher l'eau de se porter à la peau où elle est sollicitée par la température élevée. L'eau qui est sécrétée par les glandes salivaires est reprise par le sang à mesure qu'elle est versée dans l'estomac ou l'intestin; c'est ce qu'on a appelé avec raison la circulation intérieure.

Les pertes en eau sont donc notablement diminuées. Cette diminution, si notable qu'elle puisse être, et la circulation intérieure, si bien établie qu'elle soit, ne suffisent pas pour expliquer la diète d'eau, qui, selon nous, ne peut jamais être absolue.

Mais même en admettant que certains mystiques se soient privés totalement de boissons, on ne pourrait pas dire que cette abstinence est absolue; car les mystiques peuvent se procurer l'eau par d'autres voies que les voies ordinaires, comme nous l'avons vu lorsque nous avons parlé des fonctions de la peau.

L'air atmosphérique contient, même dans les étés les plus secs, une quantité d'eau à l'état de vapeur, qui ne peut

pas descendre plus bas que certaines limites ; dans d'autres circonstances, l'atmosphère est saturée d'humidité.

La vapeur d'eau entre dans l'économie par les poumons et par la peau.

Cette vapeur d'eau qui se liquéfie en touchant la membrane pulmonaire, fournit à l'économie non-seulement une boisson, mais encore une immense quantité de calorique latent.

La peau jouit du même pouvoir électif que le poumon, ce qui lui permet d'absorber certaines substances plutôt que d'autres.

Nous avons vu que l'absorption endosmotique de la peau est réglée, comme toutes les autres, par l'état plus ou moins liquide, plus ou moins gazeux du sang, ensuite par l'état dans lequel la peau elle-même se trouve.

Ainsi la peau des enfants *plus mince* et *plus vasculaire* absorbe avec bien plus d'énergie que celle des adultes et des vieillards.

Sous ce rapport *la femme* se rapproche de l'enfant ; aussi l'absorption chez elle est-elle plus active que chez l'homme.

Les saisons ne sont pas non plus indifférentes : *l'été et les climats un peu chauds favorisent ce genre d'absorption*, tandis que l'hiver et les climats froids produisent l'effet inverse.

C'est surtout dans les points où elle est très-amincie qu'elle absorbe le plus activement, comme les lèvres, le gland et les *plaies*, recouvertes d'une mince membrane cicatricielle comme les stigmates ou les plaies provenant d'autres macérations.

La peau des mystiques se trouve *dans toutes les conditions éminemment favorable à l'absorption*. Le réseau vascu-

laire de la peau est comme nous l'avons démontré, bien plus développé chez eux que chez les autres, attendu qu'avec le poumon elle est le seul organe *qui fonctionne physiologiquement pour les échanges avec le dehors*. Tout le réseau vasculaire intestinal et de ses annexes est atrophié, et il s'est atrophié dès la plus tendre enfance, de sorte que la peau a été mise à même de fonctionner d'une manière plus active quand elle était molle et déjà vasculaire par elle-même.

Ce qui règle la faculté d'absorption et d'élimination de la peau, c'est *l'état du sang*.

Si dans l'état ordinaire, nous voyons que le manque d'eau dans le sang détermine un phénomène contrraie à ce qui arrive quand le besoin n'existe pas, nous nous retrouvons exactement en présence du phénomène de l'absorption de l'azote par le poumon dès que le sang et les tissus en ont besoin.

Le pouvoir électif de la peau, dans quelles limites peut-elle l'exercer? Dès l'instant que le sang règle et détermine les fonctions de la peau, l'exercice, dépendant d'un besoin qui va toujours en augmentant, va s'établir sur les bases de la loi de la gradation.

Et la question ne doit plus se poser : est-il possible de réparer ses pertes en azote, en calorique et en eau, par la peau et les poumons? Mais bien comme ceci, les mystiques ont-ils été placés dans toutes les conditions physiologiques qui permettent de le faire? Si cela est, il n'y a rien de mystérieux dans les abstinences si prolongées qu'elles soient. Pour nous, ils n'ont manqué en quoi que ce soit au grand principe : tout être doit doit prendre de la nourriture pour réparer ses pertes. Ils ont pu diminuer celles-ci au

point de les équilibrer par les fonctions endosmotiques de la peau et du poumon.

L'abstinence complète d'aliments et de boissons est un mensonge ou une erreur. Les mystiques se nourrissent à peu près des mêmes aliments que nous — sous une autre forme — en plus petite quantité, — par d'autres voies que celles ordinaires, voilà tout.

Si on nie qu'il en soit réellement ainsi, si l'on soutient qu'ils sont alimentés par une nourriture divine, c'est-à-dire par une nourriture qui n'a rien de matériel, je me permettrai de faire quelques questions intéressantes :

1° Louise Lateau respire. A-t-on cherché par des expériences ce que deviennent l'oxygène, l'azote, la vapeur d'eau et le carbone? Non.

2° A-t-on constaté les qualités de l'air expiré? Non.

3° A-t-on constaté l'état du sang, surtout en ce qui concerne *les gaz et les matières extractives?* Non.

4° A-t-on constaté les fonctions de la peau? Non.

Avant de faire la plus petite objection à ce travail, voilà les expériences qu'on devra faire à Bois-d'Haine.

CHAPITRE V.

DE LA STIGMATISATION ET DE L'EXTASE.

§ 1. — THÉORIE DE LA STIGMATISATION.

L'abstinence et la contemplation sont les causes de la stigmatisation.

Reprenons quelques données générales :

1° *L'abstinence* en supprimant les fonctions végétatives, rend libres et l'influx nerveux et le sang qui étaient distri-

bués aux organes digestifs. En même temps qu'elle détermine l'atrophie de certains organes, apparaissent les névralgies, les hallucinations, les illusions et des accès nerveux appelés extases. Les névralgies, par leur persistance et leur étendue, deviennent pour ainsi dire *une nouvelle fonction;* elles sont réelles, mais le malade leur assigne une cause qui n'est pas la vraie. Elles suivent exactement la marche de l'abstinence. D'un autre côté, dès qu'il y eut des ordres *mendiants*, on vit des mystiques stigmatisés; là, où l'abstinence n'est pas possible, on ne voit ni ordres mendiants, ni mystiques. On n'en voit pas dans les pays froids; ils suivent la loi commune à tous les êtres, plantes ou animaux qui peuvent vivre à telle hauteur ou sous telle latitude, et non dans d'autres conditions. Rome, Madrid, Calcutta, Benarès, permettent les mystiques; Pétersbourg, New York, Boston, n'en verront jamais.

Les illusions sont appelées diaboliques quand elles s'adressent à des douleurs qu'on ne voit pas dans le Crucifié, telles que serrements à la gorge, projections du corps contre les murailles ou le sol, tentatives de suicide; elles sont ordinairement les premières, chronologiquement parlant.

Quand les douleurs existent aux endroits par où Jésus-Christ a souffert d'une manière visible, ces illusions sont appelées divines, comme par exemple : les céphalalgies, les douleurs aux mains, aux pieds, au côté ou dans le dos.

L'abstinence produit aussi l'insomnie, la constipation et l'absence d'urine dont on a fait aussi des miracles, comme autrefois des plaies d'Égypte, dont les neuf dernières sont les conséquences naturelles de l'empoisonnement du Nil.

Elle permet donc à l'âme de ne plus avoir aucun souci

des basses œuvres. Elle dirige le sang vers la peau et les poumons qui, d'après la loi de balancement des organes, s'hypertrophient et sont le siége fréquent d'hémorrhagies.

Ces hémorrhagies cutanées sont souvent provoquées par des flagellations.

Les hémorrhagies cutanées et pulmonaires paraissent être supplémentaires les unes des autres ; les hémorrhagies pulmonaires précèdent presque toujours les secondes et cessent à l'apparition de celles-ci ; quand elles persistent, l'hémorrhagie stigmatique est peu abondante et même parfois nulle.

Les douleurs stigmatiques peuvent exister tandis que les hémorrhagies ont lieu par la bouche.

Les hémorrhagies cutanées se sont montrées souvent sous forme d'hématidroses.

2° *La contemplation* rendue facile par l'abstinence opère la stigmatisation par un double mouvement de l'âme.

L'amour de la compassion existe comme passion dominante chez les mystiques. Ils veulent ressembler à celui qui a tout souffert par amour. Ils essaient de se procurer des douleurs et ils ne s'aperçoivent plus qu'ils en sont réellement affligés et accablés depuis un grand nombre d'années. Seulement l'âme fait un triage et ne porte son attention amoureuse que sur celles que Jésus-Christ a souffertes *visiblement*. Par l'abstinence, qui est aussi divine, puisque Jésus-Christ a débuté par là avant d'être tenté par le démon, l'âme avait fait la concentration des forces organiques dans deux organes seulement ; par la contemplation 1° elle ramasse tout le contingent douloureux éparpillé parmi tout le corps pour le fixer et le concentrer dans quelques points qu'elle voit, admire, aime dans Jésus-

Christ ; 2° elle supprime toutes les fonctions de la vie de relation pour s'adonner exclusivement à l'objet de sa passion. Ainsi la double concentration organique et psychique est complète et se traduit sur le même objet.

Le mouvement histologique va succéder, *au bout d'un très-long temps,* et après des efforts immenses, répétés, accumulés sans relâche, sans la plus petite interruption, pour fixer l'idée et toutes les puissances de l'âme. La fluxion sanguine qui a été amenée sur toute la surface de la peau *par la grande activité fonctionnelle,* suit à la fin l'influx nerveux qui est constamment dirigé vers *certains points,* et la stigmatisation est faite.

Ce mouvement histologique se fait par gradation, jamais d'emblée.

Ce travail est aussi explicable naturellement que les modifications organiques dans toutes les espèces animales.

Tels sont les points que nous allons développer en appuyant notre théorie sur l'histoire d'abord et sur les lois physiologiques ensuite.

François d'Assise, trop affaibli par les maladies pour endosser la lourde armure des Hospitaliers, trop dégoûté des plaisirs pour désirer les richesses des Templiers, né sous un ciel qui dispense du travail, il ne pouvait penser à la culture des terres, comme les Bénédictins, trop sentimental pour se vouer aux luttes poliques et scientifiques des Jésuites, François, dont l'estomac avait horreur de la nourriture, fonda son ordre sur les privations comme base et sur la contemplation comme unique occupation.

Le genre de vie que prescrivait François, rigoureux à l'excès, n'était supportable que dans les pays où la température extérieure est assez élevée pour permettre une dé-

pense légère de carbone. L'Italie et l'Espagne surtout, la France, les contrées que baigne la Méditerranée, virent s'élever comme par enchantement les couvents de François; on n'en vit pas un seul dans le Nord, où l'abstinence est impossible et où florissaient les ordres militaires.

Oui, c'est bien l'abstinence qui joue le principal rôle; mais c'est le climat et non Dieu qui permet de la pratiquer.

Nous avons vu dans le chapitre qui lui est spécialement consacré, comment certains organismes, dans des circonstances données, peuvent, après bien des maladies, remplacer le carbone et l'azote des aliments *par l'azote atmosphérique et le carbone organique*. Il se fait comme un déplacement du fluide nerveux et du courant sanguin et une substitution *des éléments* histologiques.

Les organes digestifs devenus inutiles, et qui chez beaucoup de mystiques n'avaient jamais fonctionné que d'*une façon imparfaite et irrégulière*, sont atrophiés et laissent parfaitement à la disposition de l'âme tout le fluide nerveux et tout le sang qui s'y distribuent.

Cette atrophie nous l'avons vue s'établir progressivement, se dessiner de plus en plus par la faiblesse et la maigreur plus grande, par les névralgies de plus en plus intenses, plus nombreuses et plus tenaces; par des insomnies plus longues, par des hallucinations plus complètes, des illusions plus profondes, et par l'apparition de congestions de plus en plus marquées vers la peau et vers les organes vasculaires et respiratoires.

Louise Lateau vit apparaître surtout les grandes douleurs névralgiques pendant l'année 1867, où elle perdit plus ou moins complétement l'appétit et où elle eut plusieurs maladies intercurrentes qui la forcèrent à un jeûne absolu.

Ces douleurs résistèrent à tous les traitements parce que la faiblesse qui les avait amenées subsistait encore.

Pour rendre son corps participant des souffrances qui pénétraient son âme, François d'Assise fit une abstinence très-rigoureuse, et se livra à tous les autres genres de macérations qu'il put imaginer.

Il comprit que la liberté seule, dans la solitude et le silence, rendait possibles l'abstinence et la contemplation. Chaque fois que François voulait pratiquer un jeûne plus extraordinaire qu'il appelait surérogatoire, il se retirait sur le Mont-Alverne, ou dans une autre caverne, mais toujours seul et loin du bruit du monde. Nicolas Deflue, plus tard, vint habiter une grotte non loin de Constance, où il vécut seul, après avoir quitté sa femme et ses enfants, pratiquant l'abstinence la plus complète et probablement la plus longue, qui nous soit renseignée par l'histoire.

Rose de Lima s'enfermait dans sa cellule pour y jeûner et s'y livrer à la contemplation d'une manière active.

François fut accablé de douleurs toute sa vie. Il lui survint des accidents nerveux, appelés extases dans certains cas, et tentations diaboliques dans d'autres, c'est-à-dire que ses douleurs s'accompagnaient d'un trouble cérébral profond.

Quelques années après qu'il eut pratiqué ses austérités, il aperçut *la nuit* le démon qui le menaçait; en 1215, ayant des accès nerveux qui le faisaient se jeter par terre, il se figura que les démons se ruaient sur lui, le poussaient de tous côtés et lui donnaient des coups.

Le matin, François est brisé réellement comme s'il avait été roué de coups et d'autant plus convaincu qu'il a lutté contre l'ennemi de son salut.

Plus tard, quand l'abstinence a exténué le corps davantage, les démons sont encore plus cruels; retiré dans une vieille tour, François vit arriver, au commencement de la nuit, les démons qui le battirent si durement et si longtemps qu'ils le laissèrent à demi-mort.

Qui ne voit ici la progression dans les illusions, si bien retracée par Esquirol? Tandis que les écrivains mystiques racontent que François éprouve d'autant plus de tentations *sensibles* qu'il avançait en sainteté, nous disons que les hallucinations et les illusions étaient d'autant plus complètes qu'il était plus faible et plus malade ou que le jeûne avait été plus radical et plus long.

Les démons affectionnent la nuit pour accomplir leurs méchancetés et s'incarnent dans les animaux qui naturellement nous inspirent de l'horreur.

Dans une certaine disposition d'esprit, sous l'influence d'un souvenir, certaines douleurs sont rapportées au démon. Tout ce que l'âme ne peut contempler en Jésus-Christ est rapporté à l'ennemi du salut; Jésus-Christ a méprisé les honneurs et aimé la pauvreté, donc l'âme estimera la pauvreté; les honneurs sont l'apanage de Satan. Jésus-Christ a souffert plus particulièrement par certains endroits, voilà les seules douleurs à rechercher *et à cultiver;* les autres ne sont rien ou bien souvent elles sont l'œuvre de Satan. Jésus-Christ ne donne ses douleurs qu'après un temps très-long passé dans *les mortifications de tous genres, et l'exercice de la contemplation;* la faiblesse extrême du corps est donc la condition *sine quâ non.*

L'âme n'a pas d'autre objet à contempler que la passion du Christ; son enseignement n'a rien à voir ici, ses souffrances seules jouent un rôle. La même gradation a lieu

pour ces douleurs de choix, réputées divines, que pour celles qui viennent du démon.

Les procédés suivis par François se rencontrent chez les autres mystiques.

Après avoir passé par des maladies terribles, consistant surtout en hémorrhagies par la bouche, accompagnées de convulsions, Marie de Moërl, la stigmatisée du Tyrol, éprouva, dit son historien Gœrres, *les terribles épreuves que Dieu réserve à ses élus* lorsqu'ils sont affaiblis.

Des fantômes hideux lui apparaissaient dans sa chambre, de jour et de nuit; souvent dans son effroi, elle se cachait sous son lit ou était renversée par terre, en plein jour, au milieu de sa chambre, ou bien elle était prise tout-à-coup de convulsions violentes.

D'abord, comme chez François, ils n'emploient que la menace; ce sont des hommes hideux qui s'approchent et essaient de l'entraîner. D'autres s'écrient : c'en est fait de toi. D'autres fois ils veulent prendre sa main ou mettent la chambre en feu, ou bien ils placent sur sa langue des malédictions ou des blasphèmes contre Dieu ou la Ste-Vierge.

Exactement comme ce que raconte Esquirol de ces femmes qui très-chastes et très-réservées avant leur folie, n'ont plus dans la bouche que des saletés qui feraient fuir les plus éhontés.

Après ces menaces, les démons deviennent plus hardis, parce que la faiblesse a augmenté sous l'influence de l'abstinence.

Elle était souvent arrachée de son lit quoique ordinairement *elle ne pût se lever sans le secours d'un autre,* et, privée de sentiment, elle se frappait la tête contre le mur et le sol de sa chambre.

L'épuisement augmente encore : les démons l'enlèvent auprès de la fenêtre et lui conseillent de s'y jeter pour aller cueillir des fleurs qu'ils ont placées dans la cour comme dans un beau jardin, et ils ont masqué le vide dangereux sous une pente douce et facile. L'épuisement conduit au suicide.

Il y a donc des douleurs dont la cause est imputée au démon ; l'esprit de ces malades ne voit plus rien comme les autres. Les phénomènes qu'ils éprouvent sont symboliques. Comme les animaux représentent toujours Dieu ou le diable, leurs plus simples sensations, telles que celle d'une odeur soufrée est toujours attribuée au diable. Combien d'exemples ne trouvons-nous pas, dans Esquirol, de ces hallucinations et de ces perversions des sens chez les aliénés ?

Plusieurs aliénés, dit-il, *ont des névralgies atroces* qui les portent à se frapper la tête, des douleurs dans la poitrine, dans l'abdomen, aux membres, *qu'ils attribuent à leurs ennemis et au diable.*

Les douleurs stigmatiques ne sont pas plus données par *la bonté* de Jésus-Christ que les autres ne sont produites par *la malice* du démon.

Lorsque Catherine Emeryck explique un urticaire, en prétendant qu'elle a arraché les orties (spirituelles) de la vigne du Seigneur, lorsque Véronique Guiliani, atteinte d'hypertrophie du cœur, comme Osanna de Mantoue et Claire de Montefalcone, se figure que Jésus-Christ, à chaque accès douloureux, lui introduit des clous ou la croix dans le cœur, nous sommes en présence des mêmes phénomènes que ceux que nous venons de raconter.

Les névralgies sont les compagnes inséparables de l'appauvrissement du sang; l'âme, qui a fait suivre au corps

exactement le régime qui y conduit et qui les a obtenues, se figure ensuite que Jésus-Christ les lui apporte sous forme d'épines ou de clous.

Nous allons maintenant entrer dans le vif du phénomène.

On s'étonne de voir apparaître chez les mystiques des phénomènes que les autres ne présentent pas, c'est le contraire qui devrait nous surprendre.

Ils ont changé tous les rapports qui rattachent l'âme au corps, ils ont modifié les milieux physique et moral où le corps doit vivre, et celui-ci *s'est adapté à ces nouveaux milieux en subissant des transformations histologiques.* Personne n'ignore que le corps humain est éminemment susceptible de s'adapter à des circonstances nouvelles dès l'instant qu'il respecte les conditions générales auxquelles sont soumis les êtres qui subissent des transformations.

Ces conditions sont : 1° la gradation insensible d'un côté et 2° une aptitude vitale avec une grande énergie morale, de l'autre. Rappelons-nous cette loi : *La force transformiste réside en nous, les milieux sont l'occasion.* Tous les changements qui surviennent chez les mystiques comme chez les aliénés, chez les buveurs et même chez les animaux, sont l'opération de l'organisme. Il n'y a d'autre différence que, chez l'homme, l'âme elle-même par ses passions peut encore créer le milieu, l'occasion, tandis que, chez l'animal, le milieu a changé indépendamment de lui.

L'âme travaille le corps comme un moule, seulement elle est soumise dans son action à certaines règles.

Il n'y a rien d'anormal : les phénomènes mystiques, si étranges qu'ils soient, reconnaissent des lois dont on ne peut s'écarter impunément.

François fonda un ordre auquel il donna pour *conditions d'existence la pauvreté et la douleur.*

Il s'est rencontré, *dans tant de milliers* qui ont suivi cette règle, *quelques-uns* qui, doués d'une grande aptitude à la vie, placés dans d'heureuses circonstances, possédés d'une grande passion à laquelle ils donnaient un libre cours, *quelques-uns,* disons-nous, qui ont vécu d'une manière anormale pour nous, normale si l'on fait attention que les phénomènes sont parfaitement adéquates aux circonstances extérieures et intérieures qu'ils ont rencontrées; de la même façon que des animaux appartenant à une même espèce se transforment, au bout d'un certain temps, sous l'influence occasionnelle de nouveaux milieux, au point qu'ils ne seraient plus *reconnus* parmi ceux de leur espèce qui ont continué à vivre sous les anciennes conditions.

On s'ingénie toujours à prétendre que d'autres ne peuvent faire autre chose que ce que nous faisons nous-mêmes.

Il n'est guère possible de raisonner d'une manière plus illogique et plus en contradiction formelle avec les faits.

N'est-il pas vrai que nous apportons chacun en naissant une disposition naturelle plus accentuée vers telle ou telle faculté? Ne sommes-nous pas naturellement portés ou enclins à embrasser telle ou telle profession plutôt qu'une autre? Et si nous cultivons avec ardeur cette faculté naturelle n'arriverons-nous pas à une plus grande hauteur que ceux qui n'ont cette faculté qu'à l'état rudimentaire et qui ne la cultivent pas? N'est-il pas vrai que la nature a placé l'homme dans des conditions si différentes que le régime, les idées, les passions et par conséquent les aptitudes sont tout autres?

Les hommes sont soumis à l'influence des milieux tout comme les animaux ; la physiologie humaine signale les énormes différences qui existent dans l'organisme sous les climats multiples du globe.

Quel est l'organe qui ne soit modifié d'une manière sensible si on l'examine chez les nombreuses races humaines? Quelles sont les habitudes qui soient restées les mêmes? Quelles sont les passions qu'on retrouve absolument les mêmes partout?

La variabilité domine parce que toutes les circonstances extérieures et intérieures sont éminemment variables.

Chassons donc de notre esprit cette préoccupation : que nous devons présenter tous les mêmes phénomènes organiques, quand le milieu n'est pas le même.

L'âme sait aussi bien que la nature s'arranger un milieu qui agit sur le corps comme celui qui nous est donné par la nature et qu'on a appelé *milieu intérieur*. Le corps doit s'y conformer ou succomber ; c'est ce qui est arrivé pour bien des mystiques dont le corps n'a pu s'adapter aux exigences de l'âme.

Chez les mystiques, si l'on veut se conformer à leur histoire véritable, on doit remarquer que les rapports qui existent entre le corps et le monde extérieur, entre l'âme et le corps sont changés, et si ces rapports sont changés, les phénomènes organiques le sont aussi, ou bien il faudrait admettre des effets sans causes.

L'instinct de conservation dans ce que nous appelons l'état *normal* cherche à procurer au corps tout ce qui est d'accord avec le jeu normal des fonctions et l'intégrité des organes.

L'instinct de conservation évite avec soin la douleur, les

privations, la maladie, en un mot tout ce qui peut enrayer les fonctions. L'âme et le corps sont unis d'une manière intime et concourent tous deux au même but ; il s'établit entre eux un accord parfait. L'organisme se meut sous une impulsion avec laquelle il est toujours d'accord et par laquelle il a été fait, comme l'animal vit et se meut d'une manière parfaite après avoir établi l'équilibre entre ses organes et le monde extérieur.

Mais voici que l'âme, sous l'empire de la passion, d'un sentiment qu'elle croit vrai, pur, saint, plus que cela, divin, rompt toute alliance avec le corps et dresse mille obstacles à ce qu'il accomplisse les destinées à lui fixées par le milieu qui l'entoure. Au lieu d'aimer ce corps comme un fidèle allié, elle le méprise et l'abhorre comme un ennemi. Elle lui refuse les moyens de subsistance autant qu'elle le peut.

Elle aimait tout ce qui sert au jeu normal des fonctions, elle va affectionner tout ce qui peut les enrayer. Elle appellera de tous ses vœux la douleur au lieu de la fuir ou d'y porter remède. Elle n'a plus qu'un suprême dédain pour les fonctions organiques, tout aussi bien que pour ses devoirs de la vie sociale. Elle veut être insensible à toute impression extérieure, et par conséquent elle supprime les fonctions des sens. C'est par son œil intérieur qu'elle veut voir. Le monde extérieur n'a pas plus de *réalité* qu'il n'a de *valeur ;* les visions et les hallucinations qui lui font voir l'*objet* de sa passion ont seules une *réalité objective;* l'esprit fait table rase de toutes ses *connaissances,* le cœur, de toutes ses amitiés terrestres pour être complétement libres de toute pensée et de tout désir qui ne s'adresseraient pas à Dieu. L'individualité, la personnalité humaine doit disparaître afin de

ne plus faire qu'un avec l'objet de son amour. Tous les événements bienfaisants ou nuisibles, toutes les pensées, tous les actes ne sont plus le résultat de l'autonomie humaine, mais d'un agent extérieur qui opère d'autant plus facilement à sa guise que le vide complet est fait dans cette âme. Elle s'est dégagée de ce corps qui lui pesait comme une lourde chaîne qui l'empêchait de vivre de la vraie vie d'illusions. Tel est l'enseignement de François, des Hindoux; telle est la double gymnastique physique et morale à laquelle ces pauvres hallucinés ont été soumis pendant toute leur vie.

Combien ont succombé dans cette lutte! *Peu importe, ils ont remporté la plus belle victoire.* Que de maladies viennent assaillir ceux qui résistent et qui traînent une pénible existence!

Il est plus insensé de féliciter ou de glorifier ceux qui ont succombé à leurs mortifications que de vanter les espèces d'animaux éteintes qui n'ont pu résister aux révolutions géologiques qui avaient changé leur milieu.

L'âme crée au corps un nouveau genre de vie, qu'il s'y accommode ou qu'il succombe peu lui importe. Ce qu'elle demande, c'est que l'exercice de sa passion ne soit jamais entravé par les opérations organiques. Elle lui refuse formellement son concours.

Le corps, par la faculté inhérente aux tissus de se conserver et de se soutenir, cherche à se procurer de lui-même la nourriture dont il a besoin.

L'instinct de conservation se dédouble chez les animaux supérieurs.

Parfois on a vu le corps s'adapter insensiblement à ce nouveau milieu que lui impose l'âme, et comme les or-

ganes digestifs fonctionnent peu ou point, le sang et le fluide nerveux n'y sont distribués qu'en minime proportion, si l'on tient compte de ce qui se passe chez ceux qui mangent.

Ne regardons pas ceci comme une théorie vaine et ne reposant pas sur des faits vrais.

Il est hors de doute que les peuples du Midi et des Tropiques, c'est la physiologie qui nous l'apprend, consomment relativement peu de carbone, et que chez eux les organes digestifs fonctionnent bien moins que chez les habitants du Nord ; donc à l'état normal, le tube digestif et ses annexes peut être considéré comme atrophié si on le compare à celui des peuples septentrionaux.

Quand le mystique se condamne à l'abstinence forcément, il atrophie le tube digestif ; c'est une loi qui s'exerce fatalement : tout organe qui ne fonctionne pas tend à disparaître. Que cela ait lieu avec des souffrances, avec des maladies, nous n'en doutons pas et l'histoire le prouve surabondamment ; avec une grande lenteur, chez un petit nombre, l'histoire le prouve encore ; qu'ils éprouvent justement les affections qui seraient produites chez tout autre soumis au même régime, cela est encore vrai.

Même pour ceux qui admettent que l'abstinence serait surnaturelle, le corps se comporte exactement comme si elle était naturelle, c'est-à-dire qu'il tâche de rencontrer toutes les circonstances physiologiques favorables pour la produire et qu'il subit, pathologiquement, tous les effets ordinaires de l'abstinence. Les historiens mystiques ont soin de dire que Dieu visite ses élus par des maladies.

Le corps s'adapte donc aux nouvelles circonstances, et si l'atrophie se montre d'un côté, l'hypertrophie doit se

montrer d'un autre, d'*après la loi de balancement des organes*.

Il est des organes qui bénéficient de l'influx nerveux et du sang qui alimentaient et animaient d'autres parties du corps : toute la vie organique est reportée vers la peau, les poumons et le cœur. Si notre théorie est vraie, nous devons trouver ces organes hypertrophiés quant aux nerfs et aux vaisseaux.

Tous les mystiques ont présenté des hémorrhagies par la peau ou par les muqueuses bronchique, nasale ou oculaire.

Ste-Thérèse, St-Jean Climaque, Joseph de Cupertin, sont morts d'hémorrhagies ; François d'Assise, Louise Lateau, Véronique Guiliani, Marie de Moërl, Jeanne de Jésus-Marie ont eu de fréquentes hémorrhagies par la bouche, indépendamment des stigmates.

La plupart se flagellent, se donnent constamment des plaies nombreuses à la peau, de manière à y appeler le sang par une congestion artificielle de peu de durée d'abord, mais qui finit par être permanente.

Quand toutes les fonctions s'exécutent, le sang parcourt tout le corps successivement, sans pouvoir se fixer d'une manière définitive, ni même pendant longtemps, dans l'un ou l'autre organe. Ainsi, pendant la digestion, il se porte en masse dans les organes digestifs pour y opérer les sécrétions nécessaires ; mais, après que ces organes ont rempli leur office, le sang se distribue successivement partout où s'exécute un travail organique.

Ce n'est plus ainsi que les choses se passent chez les mystiques. Quand la peau et les poumons sont les seuls organes qui, pendant les longues abstinences, sont appelés à fournir au sang les matériaux nécessaires et à lui enlever

les déchets de la nutrition, le sang y abonde avec plus de force, plus de constance que chez les autres. Il intervient ici un nouvel élément : la fixité d'état.

Nous considérons donc leurs hémorrhagies cutanées ou pulmonaires comme produites par une *exagération fonctionnelle, et non par une dégénérescence des tissus et du sang* (1).

Chez ceux qui mangent, le sang est naturellement porté vers le tube digestif, c'est-à-dire vers l'intérieur, pendant un assez grand nombre d'heures ; chez ceux qui réduisent considérablement leur nourriture, il est *naturellement* porté vers l'extérieur, parce que, ici seulement, il peut échanger ses matériaux. La force organique va jusque là, comme nous l'avons démontré : les organes peuvent se substituer l'un à l'autre. Il y a donc chez les mystiques une partie excessivement réduite qui, d'habitude, est très-développée, le tube digestif, et une partie très-développée qui d'ordinaire ne joue qu'un rôle, celui de calorificateur et qui insensiblement est parvenue à remplir celui de réparateur. Cela étant, pourquoi, encore une fois, être surpris que les mystiques présentent des phénomènes spéciaux puisque de nouvelles fonctions se sont établies chez eux et que d'autres, qui étaient très-importantes ont à peu près disparu ?

La loi de balancement (des organes) s'applique aussi aux fonctions de l'intelligence.

Il est évident que la femme a en partage le sentiment, l'amour, et l'homme, la raison ; que plus une femme est

(1) Le sang de Louise Lateau a été trouvé normal quant au nombre et à la forme des globules rouges et quant au sérum. L'examen des plaies stigmatiques a révélé une ampliation, une exagération du réseau capillaire.
(*Noté de l'auteur. Juin* 1875.)

femme, plus elle possède l'amour et plus elle se différencie de l'homme.

La foi, je parle ici en général, si elle prend un grand développement, étouffe la raison, comme celle-ci, fortement accentuée, tue la foi. L'une veut une explication à tout, cherche sans cesse en nous les causes des phénomènes, n'est satisfaite que par la démonstration ; l'autre se contente qu'une autorité ait parlé, n'admet pas le doute même scientifique et prétend que tous nos actes ont pour auteur un être en dehors de nous. Les aliénés ont la foi. La raison et la foi ne peuvent se rencontrer chez le même individu dès l'instant que l'une ou l'autre est bien dessinée. L'homme contracte avec l'une ou l'autre un mariage indissoluble.

Dans les sciences d'observation la raison seule peut intervenir, ou bien il faut renoncer à la logique et se proclamer infaillible.

Quand l'âme, suivant cette parole bien remarquable de Laotseu, s'est dégagée du corps et que celui-ci, grâce au pouvoir transformiste qu'il possède, est parvenu à se conserver, l'âme jouit de la *plus grande liberté* pour donner un libre essor à sa passion dominante, pour se vouer à la contemplation.

Les soins qu'elle devrait donner au corps sont autant d'entraves, autant de *distractions* qui la détournent de l'objet qu'elle veut aimer uniquement, exclusivement.

On peut invoquer encore ici la loi de la division du travail : l'âme qui ne se consacre qu'à une seule chose, l'amour, constamment, pendant longtemps, avec la plus grande ardeur, avec la plus grande force dont elle puisse disposer, à quoi ne peut-elle atteindre et parvenir ? L'*ubiquité* de l'âme qui va, à tour de rôle, dans tout l'organisme, est un

obstacle à ce qu'un seul organe (ou une seule pensée) devienne prédominant. Mais cette *ubiquité* est plutôt virtuelle que réelle, le développement organique s'oppose à cette ubiquité quand l'âme s'occupe sérieusement et avec passion d'un objet. Elle laisse toutes les autres fonctions s'accomplir comme elles peuvent, ne se souciant que de réaliser le but auquel tendent ses aspirations les plus généreuses.

Diane n'a pu empêcher l'incendie de son temple à Ephèse, parce qu'*elle assistait* aux couches d'Olympias; l'âme laisse se détruire tous les organes qui accomplissent les basses œuvres, elle assiste à une scène unique, la production, l'enfantement laborieux, pénible, douloureux des stigmates.

Cette *uniloquité* ne peut s'obtenir qu'en supprimant toutes les fonctions qui réclament l'attention de l'âme pour ne laisser subsister que celles qui sont du ressort des organismes et où l'action de l'âme passionnée, intelligente n'est pas nécessaire. L'abstinence seule permet la concentration de l'âme avec toutes ses puissances affectives dans une seule occupation. Il ne reste plus en effet des fonctions que celles que les membranes humides accomplissent par les lois de l'endosmose : l'échange de gaz, pour lequel le concours d'une âme consciente est inutile.

Alors, quelle liberté sans limites! Tout ce qu'elle était obligée de dépenser pour des œuvres indignes d'elle, est reporté vers ses puissances affectives. Elle ne connaît plus la torpeur de la digestion, c'est-à-dire le déplacement de l'influx nerveux vers l'estomac et le foie, ni ce besoin invincible du sommeil donné par un sang épais.

Fi donc! quand elle ressentira les douces émotions d'un entretien avec son fiancé, avec son époux, le roi des

rois, qui a daigné jeter un regard sur elle, elle quitterait cette adorable *présence* pour aller prendre soin d'un potage! Qui donc pourrait se rendre coupable d'une aussi noire inconvenance? Non, il faut goûter toute la saveur sublime de ces entretiens qui ne doivent jamais être interrompus sous aucun prétexte.

Le mystique ne se trouve bien que dans la solitude et le silence, à l'abri de toute sujétion à une règle quelconque, loin de tout souci; c'est dans une grotte, sur la montagne, isolé du reste du monde, que François pourra le mieux se livrer à la contemplation.

O les bienfaits du jeûne qui apporte avec lui l'insomnie! Désormais plus de séparation, même la plus momentanée, d'avec ce bien-aimé.

Il y a une coïncidence remarquable entre l'apparition des stigmates et la pratique des jeûnes.

Elle n'a du reste pas échappé aux écrivains catholiques.

« Quoique les femmes, dit Gœrres, soient déjà plus disposées que les hommes, par leur constitution, à recevoir les stigmates, elles ont cependant besoin comme eux d'*une préparation spéciale que donne ici comme partout ailleurs la vie ascétique.*

« En effet l'empire que l'homme acquiert sur lui-même par l'*abstinence et la mortification,* exalte les puissances de la vie et *les dégage des organes matériels* auxquels elles sont liées.

« Aussi nous voyons que c'est *presque toujours dans la semaine sainte ou aux environs que se produisent les stigmates*, non-seulement parce que c'est alors le temps de la tristesse et du deuil dans l'année ecclésiastique, et que l'âme se trouve ainsi disposée à la compassion, *mais encore parce*

que le jeûne du Carême, qui a précédé cette semaine, a donné au corps la souplesse et la plasticité nécessaires pour la production de ce phénomène merveilleux. »

Est-ce que ces lignes n'ont pas été écrites pour Louise Lateau, qui a passé quarante jours dans une abstinence complète, maladive, accompagnée de tous les symptômes qu'elle produit toujours, avant d'avoir les stigmates, abstinence qui venait après tant d'autres jeûnes prolongés et forcés ?

Ainsi il faut une préparation qui est de longueur variable, comme le tempérament des malades et les circonstances diverses où ils sont placés. Sans abstinence pas de stigmates. Tout ce qu'on veut débiter de l'influence du *vendredi*, de la fameuse périodicité de l'année ecclésiastique, doit être relégué au rang des plus complètes illusions que l'esprit humain puisse se forger ; qu'un mystique fasse son carême au mois d'août et les stigmates viendront en septembre au lieu de se montrer en avril, après le carême du mois de mars. Comment un esprit sérieux peut-il attacher, dans une discussion qui doit rester scientifique, de l'importance au vendredi, et n'en attacher aucune *à la préparation du jeûne* qui a précédé ce vendredi, préparation organique qui est manifeste pour les yeux les plus prévenus ?

Pourquoi donc vouloir toujours se réfugier, de parti pris, dans l'*incompréhensible*, quand nous pouvons rechercher l'influence d'une cause avérée, reconnue, incontestable ?

Les stigmates n'apparaissent que dans les ordres mendiants — ils ne se voient jamais au Nord où l'abstinence est impossible — jamais sans la préparation immédiate du jeûne absolu ; est-il besoin d'autres preuves pour voir que

le prétendu surnaturel est soumis à des lois purement physiques?

Nous avons dit que l'abstinence amenait des douleurs névralgiques ; les mystiques les ont connues comme le commun des mortels ; d'un autre côté, l'unique occupation spirituelle des futurs stigmatisés a été la contemplation de Jésus Christ crucifié.

Comment l'esprit des mystiques a-t-il pu voir dans les douleurs *qui reconnaissaient une cause naturelle*, des douleurs qui lui étaient faites, procurées par la main de Jésus-Christ?

Comment l'âme préparée physiquement et moralement, peut-elle faire sourdre du sang dans des points déterminés?

Nous avons vu que les exemples sont nombreux en dehors de ce qui se passe chez les mystiques, de personnages qui ont rapporté à une cause extérieure des phénomènes qui se passaient en eux et par eux. Esquirol a appelé cette singulière opération de l'esprit malade, illusion.

Si nous voulons voir à quel moment une sensation devient une illusion, nous n'avons qu'à étudier les mystiques ; ils nous fournissent plus de renseignements que les aliénés ordinaires.

Le mystique, par son régime ou par des maladies qui ont réclamé une longue abstinence, est atteint de névralgies. *Il sait* la cause qui les a produites ; *il se reconnaît* malade, et voit très-bien comment il est devenu malade. Au début, il jouit de toute sa raison. Mais quand, par le régime, le sang et les tissus se sont modifiés, les idées le sont aussi : l'esprit prend ses visions pour des réalités, et l'objet de

ses désirs devient la cause de ce qui se passe en lui. La nourriture n'a pas d'influence directe sur *l'origine* des idées — mais sur leur *nature*.

Il se rappelle, ou le confesseur lui rappelle, que Dieu a également souffert, qu'il a souffert jusqu'à la mort, et la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse ; qu'il a souffert au moral et au physique. Ses propres douleurs à lui, ne sont rien en comparaison de celles-là.

La religion, ou plutôt sa religion, lui inspire de les supporter avec résignation, au lieu d'obéir à l'instinct ordinaire qui ordonne de les faire disparaître.

L'*état naturel du chrétien,* a dit Pascal, est d'être malade.

A un degré plus élevé de contemplation, Jésus-Christ a souffert par amour; lui aussi doit aimer de souffrir pour imiter le Divin Maître et lui ressembler, non-seulement dans sa morale, mais surtout dans sa vie extérieure.

C'est ce que nous lisons dans la vie de François, par Bonaventure.

Mais pour bien imiter son Dieu, il doit surtout endurer ce que ce Dieu a enduré. A ce moment l'âme fait une double opération : *le triage de ses souffrances et leur concentration sur certains points déterminés.* Toutes les douleurs qu'elle ne voit pas dans Jésus-Christ crucifié, n'ont aucune valeur pour elle ; il en est même qu'elle attribue au démon. Cinq points bien ostensibles, parfaitement désignés, *qu'elle voit constamment dans ses méditations du crucifié,* voilà ce qui va fixer son attention. Elle-même souffre depuis longtemps dans les mêmes endroits, parce qu'il y a des nerfs et que la faiblesse les a rendus douloureux comme tous les autres. De la même manière qu'elle a concentré la vie organique dans deux

organes, de la même manière qu'elle a concentré toutes ses affections dans un seul objet, de la même manière elle va rassembler toutes ses facultés d'imitation de Jésus-Christ dans la représentation d'une seule scène de Jésus-Christ : la crucifixion, parce que pour elle c'est la plus sublime. De même elle va rassembler toutes les douleurs, éparpillées dans tout le corps, dans ces quelques points qu'elle *affectionne*. Oui, il lui est agréable de souffrir dans ces endroits, et elle demande de souffrir encore davantage, se figurant bien que Jésus-Christ a eu à supporter d'autres douleurs.

Elle aime, et elle demande à souffrir à cause de son amour ; elle affaiblit de plus en plus le corps parce qu'elle s'occupe plus à méditer qu'à le nourrir ; *alors si elle souffre, c'est que Dieu le permet pour la récompenser de son grand amour.*

Ce n'est plus la maladie, c'est Dieu lui-même qui la gratifie de ces douleurs. Comment, celui qui a fait tout ce qui était nécessaire pour souffrir, qui a demandé avec tant d'instance et pendant si longtemps, ne serait-il pas exaucé?

A celui qui n'a jamais vu rien d'autre en esprit que le tableau vivant de la douleur, qui a supprimé les sens extérieurs, comment l'hallucination n'arriverait-elle pas?

L'âme emportée par sa passion, oublie qu'elle est elle-même l'artisan de ce qui se passe.

L'hallucination est faite, l'illusion va s'opérer.

Dans un immense accès de douleur, provoqué par une longue diète, Jésus-Christ apparaît, tenant en main une couronne d'épines et des clous, il dépose l'une sur la tête et il enfonce les autres dans les mains et les pieds qui souffrent depuis si longtemps sans couronne d'épines et sans clous. Voilà la douleur ennoblie par la main de Dieu lui-même. L'âme s'est toujours abîmée de plus en plus dans

les douleurs que Dieu a éprouvées, et ne s'aperçoit plus que c'est sa propre maladie qui s'aggrave ; sa compassion augmente pour autrui parce qu'elle souffre davantage.

La même illusion se fait chez les Hindoux.

Baghavat est immobile et non crucifié ; les stigmates sont remplacés par des ankyloses. Parce que tous les mouvements sont pénibles, les Hindoux aiment naturellement le repos et le regardent comme un grand bien et même le plus grand. La peine la plus sévère à laquelle ils puissent être condamnés après la mort pour expier les fautes de cette vie, c'est de renaître et d'être obligés de nouveau à se mouvoir dans un corps.

Le bien suprême, *Dieu*, est dans un repos parfait, et toute la vie doit tendre vers un seul but, lui ressembler, c'est-à-dire *pratiquer le non-agir !* Ils se sont également condamnés à l'abstinence, non pas pour se procurer des douleurs sur lesquelles leur attention n'est nullement attirée, mais pour se rendre faibles, calmes, tranquilles d'abord et immobiles ensuite dans la contemplation de Baghavat.

Eux aussi se retirent loin des bruits du monde, dans une grotte solitaire pour se rendre plus faciles et le jeûne et la méditation et l'immobilité.

Et après un long exercice, au milieu d'une extase véritable, et non pas en se regardant le bout du nez, Baghavat apporte des ankyloses au lieu de stigmates ; chez eux non plus ce n'est pas l'abstinence qui a tout amené, l'illusion est complète : ils ont imploré Baghavat qui les a exaucés.

Le travail histologique stigmatique suit une marche insensible et graduelle comme l'abstinence qui le produit, comme le travail d'ankylose des Hindoux, sous l'action de la même cause.

François commença à souffrir en 1204 et fut stigmatisé en 1224, lorsque son mauvais régime l'eut réduit à la dernière extrémité.

Marie de Moërl tomba gravement malade à l'âge de 5 ans, pour ne plus jamais guérir, et les stigmates se montrèrent en 1833.

Louise Lateau commença à souffrir dès sa naissance, en 1850, les stigmates survinrent en 1868.

Catherine Emeryck reçut les douleurs en 1802 et les plaies en 1812, alors qu'elle était alitée depuis longtemps.

Par la longue préparation qu'ils subissent, les stigmates ressemblent de tous points aux modifications histologiques morbides signalées dans la pathologie.

Les relations entre les hémorrhagies stigmatiques et les hémorrhagies des muqueuses, sont très-variées.

Celles-ci précèdent les stigmates, ou bien les accompagnent, ou bien les remplacent partiellement ou totalement.

Marie de Moërl, dont l'histoire a été reproduite incomplétement par M. Lefebvre, a eu des hémorrhagies qui ont cessé en 1831, alors qu'elle était si tourmentée par le diable.

On remarqua, à cette époque, qu'il se faisait un travail histologique sous forme de dépression là où devaient survenir les stigmates en 1833.

Chez Louise Lateau, ils arrivent à un seul endroit, huit jours après les hémorrhagies par la bouche et quatre jours après les règles. Jeanne de Jésus-Marie, de Burgos, dont l'histoire a encore été faussée, involontairement sans doute, dans l'étude médicale sur Louise Lateau, perdit aussi abondamment du sang par la bouche avant d'être stigmatisée.

Brentano, qui a écrit la vie de Catherine Emeryck, dit qu'elle était phthisique avant d'être stigmatisée.

François eut des hémorrhagies pendant la stigmatisation qui faillirent lui coûter la vie.

Véronique Giuliani fut dans le même cas.

L'écoulement stigmatique peut être réduit à peu de chose quand les hémorrhagies des muqueuses sont abondantes, ce qui arriva à Jeanne de Jésus-Marie.

Jésus-Christ, dit-on, donne quelquefois les douleurs et refuse les empreintes.

Lidwine de Schiedam et Collette de Gand, demandèrent les stigmates pendant trente ou quarante ans ; mais l'histoire rapporte que les hémorrhagies par la bouche étaient si abondantes que l'écoulement stigmatique ne put jamais s'établir.

Eustochie ne put se consoler de ne pas recevoir cette faveur ; elle s'ouvrit les mains et le côté avec un couteau que, *tout naturellement*, *le diable avait procuré*, d'après l'ingénieux Gœrres.

Le nombre est considérable de ceux qui ont présenté des hématidroses au lieu des hémorrhagies stigmatiques. Au point de vue historique, il n'est donc pas possible de séparer les hémorrhagies cutanées des hémorrhagies pulmonaires. La modification se trouve donc dans le sang et non pas seulement dans quelques points appelés stigmatiques.

Les cas sont bien rares, et se bornent probablement à celui de François d'Assise, où tous les stigmates sont apparus en une seule fois. Du reste, comme *François est demeuré quarante jours complétement seul sur la montagne,* nul ne peut dire l'ordre de succession dans lequel se montrèrent les stigmates. Si nous faisons attention à ce qui a

été observé dans les autres cas, il y a une marche graduelle pour l'établissement des stigmates.

L'âme déplace insensiblement le sang qui se portait ailleurs. Tout l'influx nerveux est dirigé avec la plus ferme volonté vers des points que l'âme voudrait voir de plus en plus douloureux.

Quoi d'étonnant que le sang se dirige enfin vers ces points pour s'échapper au dehors, lorsque naturellement il le faisait déjà par d'autres endroits? Est-ce que l'âme ne peut déterminer une fluxion sanguine là où elle dirige et a fixé depuis si longtemps toute son attention? Si elle n'avait pas ce pouvoir, comment expliquerait-on autrement que par un miracle les transformations organiques chez les animaux? Les hémorrhagies stigmatiques se produisent donc comme nous l'avons dit plus haut, par une suractivité fonctionnelle de la peau qui amène en certains points la dilatation ou l'hypertrophie du réseau capillaire.

Sans sortir de l'espèce humaine, nous allons montrer par des faits combien la femme jouit du pouvoir plastique lorsqu'elle est dominée par l'amour ou par la tendresse.

La glande mammaire est rudimentaire jusqu'à l'âge de la puberté, chez la femme comme chez l'homme. A cette époque elle subit chez la femme un premier développement; pendant la grossesse elle subit des changements qui sont complets à l'accouchement et qui la mettent à même de sécréter du lait.

Telles sont les phases physiologiques *ordinaires*.

Mais le sentiment de la compassion peut se passer de ces conditions physiologiques pour établir la sécrétion du lait.

Belloc raconte qu'une servante, obligée de coucher dans la chambre d'un enfant récemment sevré, et impatientée

par ses cris, eut la pensée de lui présenter le sein. Au bout *de très-peu de temps* elle eut assez de lait pour le satisfaire.

Ainsi la grossesse n'avait pas été nécessaire pour modifier lentement l'organe et le préparer à des fonctions qu'il n'est destiné à remplir qu'après l'accouchement.

Voici un autre exemple où la puberté même ne fut pas nécessaire.

Baudeloque, cité par Cazeaux et par Longet, raconte qu'une petite fille de 8 ans put allaiter. Ainsi le sentiment de la compassion a fabriqué, en un temps relativement très-court et *en dehors* des lois physiologiques ordinaires, des veines, des artères, des canaux galactophores et des acines, ou bien le lait a été sécrété sans organe spécial, ce qui, au point de vue du pouvoir de l'organisme, est absolument la même chose.

On objectera qu'il faut un agacement matériel outre l'action du sentiment *et que cet agacement n'existe pas chez les stigmatisés.* On oublie qu'il y a bien autre chose qu'un simple attouchement chez ceux-ci, il existe des douleurs névralgiques atroces, qui persistent non pas quelques jours, mais vingt ou trente ans.

Résumons encore une fois ce que nous avons dit.

Les stigmates se sont montrés la première fois en 1224, après l'établissement de l'abstinence dans les ordres mendiants, et ont suivi les pérégrinations de ceux-ci vers le Midi.

Ils sont précédés ou accompagnés d'autres hémorrhagies, ce qui prouve qu'ils dépendent de modifications morbides survenues dans tout l'organisme.

§ 2. — THÉORIE DE L'EXTASE.

L'abstinence est la cause principale de l'extase; la contemplation est la cause secondaire.

L'extatique subit une longue et lente préparation organique et morale. Nous l'étudierons.

Les accès sont déterminés par des causes faciles à apprécier et présentent des phénomènes qui se retrouvent dans beaucoup de maladies, plus ou moins réunis et avec plus ou moins d'intensité. Enfin nous verrons que plus la faiblesse organique augmente par le mauvais régime et les maladies, plus les extases deviennent longues et fréquentes.

Causes prédisposantes : L'abstinence, les maladies et la contemplation.

Madeleine de Pazzi n'avait jamais eu d'extases; à 16 ans elle tomba gravement malade et fut atteinte à la fois d'une toux convulsive et d'un vomissement violent. Les médecins ne comprirent rien à son mal, comme chez Louise Lateau, et finirent par l'abandonner. Elle était ainsi restée quatre-vingts jours *dans les souffrances les plus atroces, sans pouvoir presque rien prendre ; son esprit,* dit Gœrres, *se fortifiait* de jour en jour, mais son corps s'affaiblissait dans la même proportion. On l'administra, craignant pour sa vie; elle se fit porter au chœur. Rentrée dans sa cellule, elle eut sa première extase.

« Il est bien vrai, dit Gœrres, que l'on voit souvent apparaître, soit au commencement, soit dans le cours de l'état extatique surnaturel, certaines dispositions maladives, lesquelles proviennent de l'immense disproportion qui existe entre la nature et ces sortes d'états. *Mais ces maladies, acceptées librement, ont un caractère surnaturel qui les dis-*

tingue des autres. Leurs crises se développent d'une manière parallèle au cours de l'année ecclésiastique et suivent ses phases. »

Est-il nécessaire de rappeler celles de Louise Lateau, de Bernadette Souberous et de tant d'autres que nous avons esquissées dans notre coup d'œil historique? Non, mais c'est ici le lieu d'appeler l'attention sur un état dont aucun médecin n'a parlé jusqu'à ce jour.

La maladie des mystiques se compose d'un état chronique et d'accès appelés extases. Pendant l'état chronique ou l'intervalle des accès, l'esprit reste malade comme le corps. L'idée fixe persiste, et le malade même s'exerce à produire cette fixité par des méditations sur le même objet. La raison n'est jamais rendue puisqu'ils croient que leurs visions ont un côté objectif. Si on demande à un de ces malades : avez-vous vu réellement Jésus-Christ? Il répondra : oui. Chez les mystiques le pouls est faible, toutes les fonctions sont ralenties. Ils sont d'une très-grande impressionnabilité ; la plus petite cause qui occasionnerait chez d'autres malades, réduits à la même faiblesse, une syncope, amène chez eux une extase. L'accès n'est donc que l'exagération d'un état nerveux habituel, de même qu'un accès de délirium tremens, n'est que l'exagération de l'alcoolisme chronique. Le mystique s'est constitué une maladie physique et morale à la fois, pendant laquelle nous voyons apparaître des illusions, des hallucinations, la fixité de l'attention sur un seul objet, la suppression plus ou moins complète des fonctions de la vie végétative et de relation ; l'accès extatique n'est que la réunion de ces phénomènes plus accentués.

Causes occasionnelles. — Quand l'esprit s'est exercé longtemps sur un seul objet, et que l'organisme est affaibli,

tout ce qui lui rappelle cet objet fait une impression sur lui qui *rompt l'équilibre instable* dans lequel il se trouve toujours.

Le son d'une cloche, un chant d'église, le nom de Jésus, de Marie ou des saints, un trait de la passion, la vue d'une image suffisent pour produire l'extase.

Tout ce qui appartient à la série des idées, des affections qui caractérisent la passion, est sans cesse présent à l'esprit, dit Esquirol. Osanna de Mantoue tombait en extase à la vue d'une belle image ; le son de l'orgue produisait le même effet chez Joseph de Cupertin.

Phénomènes précurseurs. — De quelque manière que se produise l'extase, elle s'annonce par un certain pressentiment. Les malades avertis peuvent maîtriser ce mouvement organique préparateur et empêcher l'accès de venir, aussi longtemps qu'ils le veulent. Joseph de Cupertin, Catherine de Gènes et même Louise Lateau nous en fournissent des exemples.

Quand Joseph de Cupertin était obligé d'accomplir une œuvre sainte, il pouvait retarder l'arrivée de l'extase. Ce pouvoir d'arrêter l'extase, de se retenir quand il y a des témoins, se perdit à la longue par la fréquence des accès (*Vie de J. Cupertin,* par Bernin).

Tant que Catherine fut jeune et qu'elle eut assez de force pour se soustraire aux regards, elle sut si bien se cacher, dès qu'elle sentait approcher l'extase que, sans la curiosité de ceux qui exerçaient sur elle la plus exacte surveillance, ses ravissements fussent restés ignorés. Mais plus tard, quand elle ne fut plus assez forte pour s'éloigner à temps, elle dut se résigner à rendre les autres témoins de ses extases.

Louise Lateau n'a jamais eu d'extase hors de sa chambre

où elle se retire bien longtemps avant qu'elle ne commence.

Tous les malades sont honteux et confus avant comme après l'extase.

L'invasion de l'accès est subite et s'annonce ordinairement par un cri, comme les grands accès nerveux d'un autre genre, où les malades ont aussi le pressentiment et le pouvoir de les maîtriser au début.

Si un médecin voulait réellement guérir un extatique au début, il le pourrait fort bien en s'aidant de la volonté du malade ; mais, comme l'ont remarqué tous les médecins aliénistes, il est difficile, pour les accès extatiques comme pour toutes les autres maladies mentales, de les enrayer lorsqu'on les a laissé acquérir une grande fréquence, parce que la force de l'habitude amène ou bien des lésions organiques, ou place les malades dans ce que nous avons appelé *période d'état*.

Phénomènes de l'accès. — L'âme qui s'est retirée à peu près complétement des fonctions nutritives, méditant toujours et sans relâche, abandonne également les fonctions de relation, alors l'extase est produite.

L'extase est un accès à phénomènes multiples ; les phénomènes essentiels sont la suspension organique et les hallucinations. D'autres, tels que la clairvoyance, l'obéissance, la périodicité, etc., sont accidentels.

Nous ne nous arrêterons pas sur le fait de la suspension des fonctions, parce qu'il a été constaté par tous les médecins qui ont écrit sur la matière ; mais nous voulons établir le premier qu'entre cette suspension, à peu près totale, qui constitue l'accès, et l'*état de santé apparent* de ces malades, *il n'y a qu'une différence de degré et non un changement complet d'état*. Nous voulons encore être le premier à faire

remarquer que pour certains extatiques, le temps qu'ils ont passé dans ces accès, dans ces suspensions, a constitué plus de la moitié de leur vie, et qu'il est de toute impossibilité que ces malades n'aient pas pratiqué des abstinences extraordinaires; ne pas l'admettre, c'est commettre la plus flagrante contradiction.

L'âme est en proie alors à des hallucinations de toute espèce, *qui sont toujours concordantes avec l'état antérieur de l'esprit.* J. Cardan et Wedenborg voyaient ce qu'ils voulaient; *je crois, dit Cardan, que ces visions sont le résultat de mes occupations.* Je n'ai pas toujours, il est vrai, eu en tout temps cette faculté, mais cependant je ne l'ai que quand je veux.

Les hallucinations sont relatives aux occupations du corps et de l'esprit auxquelles s'est livré l'halluciné.

Nous dirons quelques mots de ces dernières.

Les hallucinations n'ont aucune valeur comme élément surnaturel à cause du rapport nécessaire qu'elles ont avec les idées antérieures. Tous les auteurs catholiques qui ont écrit la vie des mystiques, sont d'avis qu'il ne faut pas faire beaucoup de cas de ces visions, parce qu'elles sont susceptibles de beaucoup d'illusions, et qu'il ne faut pas y *attacher plus d'importance qu'à celles des sens.* En ce dernier point les écrivains mystiques se trompent d'une manière étrange, et M. Lefebvre aurait dû relever cette grossière erreur de Gœrres; c'est une doctrine qui *aboutit au scepticisme le plus complet.*

Ces gens-là raisonnent singulièrement. Ils nous disent que pour devenir mystique, il faut pratiquer une abstinence graduelle, supprimer les fonctions digestives par des jeûnes rigoureux, des mortifications, des veilles, des méditations sur un seul objet. Or, nous avons vu que chez tous

les hallucinés, mystiques ou autres, les visions surviennent après des jeûnes forcés ou volontaires. Tout le premier volume de Gœrres renferme l'histoire des maladies et du régime ascétique des visionnaires, et au deuxième volume, chapitre XII, Gœrres débute comme ceci :

« Toute vision qui repose sur un fond vrai et qui *est le résultat d'une vie bien réglée, a incontestablemennt pour base quelque chose d'objectif et de réel.* »

Est-ce une vie bien réglée que celle qu'il nous retrace de tous les mystiques? Et M. Lefebvre ne verse-t-il pas dans la même contradiction que Gœrres, quand il nous affirme bien sérieusement que Louise Lateau jouissait d'une santé solide à l'apparition des stigmates, elle qui venait de subir une cruelle maladie avec quarante jours de diète? Quelle confusion dans les idées!

Celui qui a une vie bien réglée n'a pas d'autre vision que les visions naturelles données par ses yeux : les *autres ne sont pas plus objectives que celles de ses rêves.*

Bien loin d'être un élément surnaturel, l'hallucination n'est pas même physiologique; quand elle vient compliquer un phénomène quel qu'il soit, elle lui imprime fatalement un cachet *morbide,* quand même ce phénomène serait l'extase et reviendrait périodiquement comme chez Louise Lateau.

M. Lefebvre, pour faire croire à l'extase surnaturelle de Bois-d'Haine, a caché les hallucinations de Louise Lateau avec le même soin qu'il a supprimé les hémorrhagies pulmonaires de tous les stigmatisés, pour établir le surnaturel des stigmates.

Il est d'autres phénomènes qui viennent compliquer l'extase et dont on a fait autant de miracles ; passons-les rapidement en revue.

Est-ce la clairvoyance qui serait un élément surnaturel? Elle existe chez tous les somnambules.

Est-ce la mémoire des scènes passées pendant l'état extatique? Oh! s'écrie, M. Lefebvre triomphant, voilà un signe caractéristique de l'extase, attendu que le somnambule n'a aucune mémoire de ce qui s'est passé.

Mais l'halluciné raconte, aussi bien que l'extatique, toutes les scènes qu'il a vues se dérouler.

Est-ce l'obéissance aux ordres d'autrui?

Le magnétisé obéit aux injonctions du magnétiseur qui peut faire acte de délégation comme le prêtre.

Est-ce l'invasion de l'accès, non plus par l'ordre d'autrui, mais par le *motu proprio?*

La somnambule de Carpentier avait des accès d'elle-même.

Est-ce une obéissance plus grande encore, c'est-à-dire aux ordres émanés de Dieu, sans que l'on puisse admettre l'intervention de quelqu'un qui, par lui-même, ait la moindre influence, mais seulement par son caractère?

M. Lefebvre veut que le confesseur ne joue aucun rôle qui ressemble à celui du magnétiseur.

Cependant dès la plus tendre enfance les extatiques et surtout les extatiques féminins, reçoivent une direction des confesseurs qui, lorsqu'ils remarquent des faits plus ou moins extraordinaires, ont toujours soin de n'en rien dire, comme le curé de Bois-d'Haine. Bien que ne comprenant rien à ce qui se passe, tous les mystiques se plaignent de ne pas avoir été compris de leurs confesseurs. Ceux-ci sont tellement les directeurs qu'ils jugent si c'est Dieu ou le diable qui produit l'extase. Quand la jeune fille de 15 à 16 ans ne fait plus la moindre confidence à sa mère, elle s'ouvre entièrement à son directeur, et Dieu, dit Ste-Thérèse, ordonne d'obéir

à son directeur quand même on s'apercevrait qu'il est dans l'erreur. La confiance la plus entière, l'obéissance la plus absolue, les entretiens les plus fréquents *sur le seul sujet important*, *fermé à tout autre, même à une mère,* tout cela ne constituerait pas naturellement une liaison mille et mille fois plus forte que celle d'une magnétisée avec son magnétiseur? Et quand donc y eut-il jamais *communauté d'idées* plus grande de deux êtres? Qu'est-ce qui peut jamais les éloigner ou amener le moindre dissentiment entre eux?

Quelle est encore la parcelle d'indépendance ou de liberté qui a résisté dans le cœur de l'extatique?

Toute son éducation n'a-t-elle pas servi à développer de plus en plus la foi aux dépens de la raison? N'a-t-elle pas, au suprême degré, la faculté réceptive qui accepte tout sans jamais oser réagir? Est-ce que l'obéissance aux ordres d'autrui a jamais eu lieu en *dehors des idées habituelles de l'extatique?* Est-ce que Dieu a jamais commandé à l'*estomac* d'un extatique?

Quand on examine les mystiques au point de vue de la foi et non de la médecine, on passe sous silence tout ce qui peut contrarier. M. Lefebvre en négligeant l'état morbide qui a précédé les accès, en leur refusant une préparation éloignée et même immédiate, en omettant à dessein le côté hallucinatoire qui en fait le fond, a constitué en faveur de Louise Lateau une si rare exception qu'elle seule aurait présenté des phénomènes surnaturels.

Accepterait-il cette conclusion? Qu'il relise attentivement l'histoire des mystiques toute entière et non les fragments qui lui conviennent, et il sera forcé de se ranger à notre opinion.

Nous sommes arrivé au bout de notre tâche.

Avons-nous voyagé hors des sciences d'observation?

Nous sommes-nous tenu dans les limites que nous nous étions assignées?

L'édifice que nous avons construit ressemble-t-il à un château de cartes que le plus léger souffle fera tomber? ou bien cimenté par votre indulgence sera-t-il assez solide pour résister aux vents violents de la critique qui viendront l'assaillir de toutes parts? Quel que soit le sort qui lui est réservé, j'ai regardé comme nécessaire de le soumettre au jugement de l'Académie qui se place toujours dans l'examen d'une question scientifique au-dessus des personnes et des partis politiques.

Pour détruire la théorie que j'ai exposée, il faudra établir : que les ordres mendiants, c'est-à-dire, ceux qui sont voués à l'abstinence, n'ont pas existé — qu'on a rencontré au Nord comme au Midi les mystiques indifféremment dans tous les ordres religieux — parmi les hommes comme parmi les femmes — en dehors comme pendant la période de la puberté — qu'ils n'ont pas été malades — que leurs maladies n'ont pas présenté les symptômes attribués au régime débilitant — que les suspensions des fonctions végétatives pendant l'extase ne sont pas incompatibles avec la nourriture; d'un autre côté, que tous les phénomènes comme l'*odeur de sainteté*, l'acuité de l'odorat, l'incorruptibilité cadévérique sont autant de mensonges.

Celui qui entreprendra cette tâche aura supprimé non-seulement des phénomènes, mais l'histoire de plusieurs milliers d'années, l'existence d'un nombre incalculable d'individus et le témoignage autorisé des plus grands médecins.

FIN.

Table des Matières.

	Pages.
Avant-propos	I
Introduction	3
Chapitre I. — I. Coup d'œil historique sur les stigmatisés.	46
» II. Coup d'œil historique sur les extatiques.	74
Chapitre II. — Recoins de la physiologie	109
Chapitre III. — Critique d'un livre intitulé : Louise Lateau de Bois-d'Haine, sa vie, ses extases, ses stigmates; étude médicale, par le docteur Lefebvre	162
Chapitre IV. — De l'abstinence	220
Chapitre V. — De la stigmatisation et de l'extase	249

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Rare Books

19.O.5.

19.O.5.
Maladies et facultes diverses d1875
Countway Library AWD0148

3 2044 045 252 244